LiRE:

LIVRE PARIS
L'Inde en majesté

GAGNER de l'argent en *écrivant*

Se faire éditer (sans se ruiner)

Les concours d'écriture qui rapportent

Économie d'un livre : qui touche quoi ?

L'ENTRETIEN AVEC LEÏLA SLIMANI PAR CLAIRE CHAZAL
« La vie d'un écrivain, c'est la passion pour les autres »

#483 mars 2020 ● 6,90 €

L 19817 - 483 S - F: 6,90 - RD

ISSN: 0338/5019 - FRANCE METRO: 6,90 - DOM: 7,5O - BEL: 7,5O - CH: 11,10 FS - TOM/A: 1700 CFP - TOM/S: 930 CFP - CAN: 13,99 $ CAN - TUN: 7,2O TND - D: 9 - ESP: 7,5O - GR: 7,5O - ITL: 7,5O - LUX: 7,5O - NL: 7,5O - MAR: 55 DH - PORT. CONT: 7,5O - NUMÉRO 483 - MARS 2020 LiRE: LE MAGAZINE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

livreparis.com

GRATUIT POUR LES MOINS DE 18 ANS

#LivreParis2020

LIVRE PARIS

SALON DU LIVRE DE PARIS

20>23 MARS

2020 | PORTE DE VERSAILLES

Roman, polar, essai, jeunesse, bande dessinée...

Inde

PAYS À L'HONNEUR

PARTENAIRES

arte · france•tv · LE FIGARO · LIBRAIRIE · LiRE · radiofrance · CNL · BD 2020 · Région Ile-de-France · RATP

AVEC LE SOUTIEN DE

भारत INDE · CENTRE DU LIVRE · INSTITUT CULTUREL ROUMAIN

UN SALON DU SNE SYNDICAT NATIONAL DE L'ÉDITION

ORGANISÉ PAR Reed Expositions

LVA © 2020 - studio LVA

N° 483 MARS 2020

LiRE:

L'édito de Baptiste Liger 5
COURRIER DES LECTEURS 6
DANS L'ACTUALITÉ 9
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Bartabas 30
ENQUÊTE L'Inde à la page 34
DOSSIER Gagner de l'argent en écrivant 38
LE GRAND ENTRETIEN
Leïla Slimani par Claire Chazal 50
CAHIER CRITIQUE 57
L'ÉVÉNEMENT Hannelore Cayre 58
LITTÉRATURE FRANÇAISE 61
POÉSIE 68
POLARS/SCIENCE-FICTION 69
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE 74
ROMANCE 77
JEUNESSE/BANDE DESSINÉE 78
ESSAIS/DOCUMENTS 84
BIOGRAPHIE D'UN CLASSIQUE
Pinocchio de Carlo Collodi 92
LANGUE FRANÇAISE 97
RÉTRO-LISEUR 102
DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE... Jean-Benoît Dunckel 106

LA CHRONIQUE DE

DIANE DUCRET *Vous n'aurez pas le dernier mot* 8
ÉRIC LIBIOT *Dans les poches* 24
SYLVAIN TESSON *Par les livres et par les champs* 33
BRUNO DEWAELE *On en parle* 96
JACQUES PERRY-SALKOW *Des anagrammes et des livres* 99
PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 101
GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 104

EN COUVERTURE

p. 38

L'ÉCRITURE ET L'ARGENT

p. 50

LE GRAND ENTRETIEN
LEÏLA SLIMANI

EXTRAITS

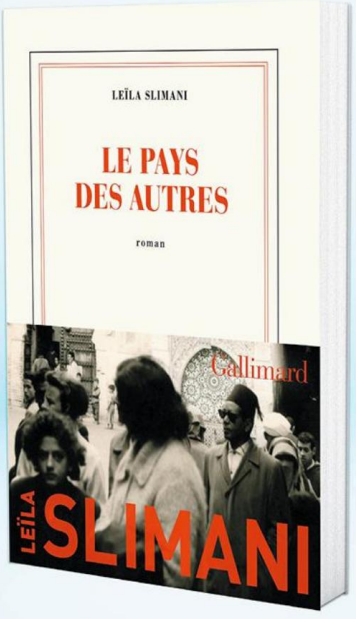
REBECCA LIGHIERI AVANT-PREMIÈRE
Il est des hommes qui se perdront toujours 62
LIONEL SHRIVER
Propriétés privées 70
EMMANUEL DE WARESQUIEL AVANT-PREMIÈRE
J'ai tant vu le soleil 80

ABONNEMENTS : Lire - service abonnements - 4 route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01 70 37 31 54. Ce numéro comporte les encarts suivants : Musées du Monde, First Voyages, *La Croix* et hors-série *Lire*, di usés sur les abonnés France.

P. MARAIS/SAIF IMAGES - FRANCK FERVILLE

ABONNEZ-VOUS À LiRE:

OFFRE EXCEPTIONNELLE
1 AN 45 € SEULEMENT



+

En cadeau

Le nouveau roman de Leïla Slimani

Le Pays des autres

Dans cette grande fresque, Leïla Slimani fait revivre une époque et ses acteurs avec humanité, justesse, et un sens très subtil de la narration.

JE M'ABONNE À LIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire béné cier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros)
+ ***Le Pays des autres*** pour 45 € seulement au lieu de ~~89 €~~.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément *Le Pays des autres* au prix de 20 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 6,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire n° : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/04/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de recti cation en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre☐. Conformément à l'article L.221618 du code de la consommation, vous béné ciez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

OMLI483

LIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 75011 PARIS

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Le pays de *L'Avare* n'est pas radin en dictons sur le sujet – parmi les plus célèbres, citons « L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue », « On paie volontiers avec l'argent d'autrui », « L'argent est plat pour l'amasser », etc. Le paradoxe, c'est que, contrairement aux pays anglo-saxons, il y a malgré tout dans l'Hexagone une gêne, un malaise, autour de la question pécuniaire, financière, monétaire. Bref, celle des sous. Cela peut paraître d'autant plus surprenant que, chaque jour, les informations nous bombardent de chiffres – parfois à la limite de l'abstraction – que, pour beaucoup, nous avons du mal à recontextualiser et qui sont source (souvent à juste titre) de diverses indignations ou incompréhensions. Attention, cet éditorial n'est pas celui du magazine *Challenges* ou *Capital,* mais bel et bien de *Lire* ! Car, oui, nous avons décidé ce mois-ci de nous emparer de ce thème non pas sous l'angle de l'histoire littéraire (ou de conseils d'investissement !), mais d'un point de vue bien concret, dans le cadre d'une publication : un livre est un objet de dépenses et de recettes, et ce avant même sa parution. D'où cet intitulé de dossier, volontairement parodique : « Gagner de l'argent en écrivant » avec la mention « ou ne pas en perdre » !

Lorsqu'on se lance dans l'écriture, on oublie parfois que nombre de démarches représentent un montant non négligeable avec un retour sur investissement plus qu'aléatoire, même en cas de parution… Les idées reçues et clichés fleurissent aussi entre autres sur la répartition du prix d'un livre et la justification des parts – pourquoi l'auteur touche-t-il beaucoup moins que le détaillant ou l'éditeur ? Que représente vraiment la fabrication sur un ouvrage à 15 euros ? Est-il vrai que la plupart des titres disponibles dans les librairies paraissent à perte pour les éditeurs ?

À l'heure où Livre Paris va battre son plein du 20 au 23 mars, la voix de tous les professionnels de l'écriture risque de se faire entendre. Et pour cause : ils sont de moins en moins à vivre de leur plume – entre 5 % et 10 %, selon les études, et avec d'énormes disparités. Les motifs avancés sont multiples (et parfois contestables, dans le détail), de la baisse du nombre de lecteurs à la concurrence d'autres activités culturelles, en passant par la surproduction éditoriale, la focalisation du marché sur les seules têtes de gondole, le prix du livre en grand format perçu comme prohibitif, etc. Mais les revenus des écrivains ne se résument pas aux seuls pourcentages ou à-valoir : il existe des bourses, résidences, interventions rémunérées, sans compter la possibilité de remporter des prix (certes inégalement dotés). Aussi, outre-Atlantique, le livre (ou, tout du moins, le roman ou la BD) est de plus en plus considéré comme une carte de visite, un produit d'appel à décliner par la suite, avec des montants à récupérer bien plus considérables… Il ne faut également pas oublier tous ceux dont les ouvrages ne font pas recette et qui pratiquent l'écriture au quotidien dans leur activité professionnelle – rédacteurs, journalistes, collaborateurs de plume…

Le livre, un objet de dépenses et de recettes

Bien sûr, et c'est l'essentiel, la valeur d'une œuvre ne saurait être réduite à ses seules ventes et à sa rentabilité immédiate. Mais ces paramètres ont une influence sur la vie des créateurs et, parfois plus ou moins directement, sur le contenu ou la forme de leurs ouvrages. La vitalité d'une culture passe aussi par ces paramètres fondamentaux, qui mettent trop souvent de côté le fossé entre l'offre (les titres proposés) et la demande (les attentes des lecteurs, aujourd'hui – certes parfois conditionnées). Qu'on le veuille ou non, et même si on doit le relativiser, l'argent reste « le nerf de la guerre ». Il trouve parfois des symboles inattendus, montrant toute notre schizophrénie. Ainsi, l'un des plus gros succès internationaux de ces trente dernières années – paru en 1997 et écoulé aujourd'hui à près de 30 millions d'exemplaires sur le globe ! – n'est autre que le manuel *Père riche, père pauvre* de Robert Kiyosaki (publié en France aux éditions Un Monde différent), qui nous propose de développer notre intelligence financière à travers toute une série de conseils. Un titre aux airs de phénomène, gagnant chaque mois de nombreux lecteurs, et généralement classé dans les librairies non pas dans le rayon « économie », mais en… développement personnel !

SÉBASTIEN HARDY

« Petit-nègre », incorrect ?

Monsieur Bruno Dewaele nous éclaire brillamment sur orthographe et syntaxe de la langue française, mais pourrait-il nous éclairer sur son emploi, page 97 du numéro de février, de l'expression politiquement très incorrecte « petit-nègre » ? Je ne suis qu'un petit Blanc, mais ça m'interroge.

Joël Clisson

La réponse de Bruno Dewaele

Politiquement très incorrect, « petit-nègre » ? C'est tout sauf flagrant dans nos dictionnaires, pourtant peu avares de mises en garde dans ce domaine : ni « *raciste* », ni « *injurieux* » ni même « *péjoratif* » (ces réserves, courantes pour nombre d'autres vocables, n'apparaissent nulle part), le terme s'est manifestement dépouillé des stéréotypes du XXe siècle pour ne plus renvoyer aujourd'hui, *dixit* le Petit Robert, qu'à un « *mauvais français* », reposant sur une syntaxe simplifiée. C'est qu'en la matière – et la réhabilitation du mot *nègre* lui-même le prouve – réappropriation vaudra toujours mieux que quarantaine et silence gêné ! Mais j'aurai l'occasion d'y revenir dans ma chronique d'avril…

Gare à la quarantaine

Abonné à votre revue depuis trente-cinq ans, je me permets ce petit clin d'œil, au risque de passer pour un pédant bougon. Page 14 du numéro de février, je lis que Joseph d'Anvers ferait partie d'un club de « *quarantenaires* » de la chanson française. En ces temps de coronavirus, laissons les quarantenaires à leur réclusion, et rappelons-nous que les quadragénaires abordent leur seconde partie de vie, de même que les quinquagénaires sont fondés à fêter le cinquantenaire de leur venue au monde.

Dejan Babic

Vous avez dit obscur ?

Dans *Lire* de février 2020, Jean Montenot, commentant le livre *Trump* d'Alain Badiou, écrit : « *Entre l'abstraction des concepts et la complexité d'un réel qui ne s'y plie pas toujours, penser cette réalité mortifère exige, tel le Lénine de 1905, de revenir à la pensée dialectique concrète, "au véritable Deux, au-delà du Un trompeur".* » C'est peut-être profond mais, bon Dieu, je n'y comprends rien…

Amédée Pétel

ERRATUM Dans la rubrique « polar », page 77 de notre précédente édition, un article consacré au dernier roman de Dominique Sylvain a malencontreusement été illustré par une photo représentant Jussi Adler-Olsen. Le nouveau thriller de l'auteur scandinave, *Victime 2717*, était toutefois chroniqué juste en dessous de l'article en question… Cette erreur nous offre par ailleurs l'occasion de rappeler tout le bien que l'on pense de l'œuvre de la romancière française, et l'on ne saurait que trop recommander la lecture d'*Une femme de rêve*, paru en janvier dernier.

Lire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 18 rue du Faubourg-du-Temple 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** @magazinelire
- **Twitter** @MagazineLiRE

LiRE:
FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 600 000 euros

Siège social
18 rue du Faubourg-du-Temple, 75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris

Président
et
Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier

Directeur général
Stéphane Chabenat

Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Assistante de la rédaction
Sabine Dard

Grand entretien
Claire Chazal

Chroniqueurs
Philippe Delerm, Bruno Dewaele, Diane Ducret, Éric Libiot, Gérard Oberlé, Jacques Perry-Salkow, Sylvain Tesson

Direction artistique
Isabelle Gelbwachs

Graphisme
Marie-Thérèse Poux

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt

Service photo
Cyrille Derouineau

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Raphaële Botte, Philippe Chevallier, Jean-Pierre Colignon, Léonard Desbrières, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Virginie Girod, Aurélie Godefroy, Emmanuel Hecht, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Dominique Poncet, Christophe Rioux, Alain Rubens, Mina Soundiram, Clémence Varène

Publicité et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Photogravure / Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS. © EMC2
N° Commission paritaire : 0620 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 0338-50-19.
Second Class Postage Paid At Long Island City N.Y.

Service abonnements
4 route de Mouchy
60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 45 (France Métropolitaine)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Audience mesurée par AUDIPRESSE
ACPM OJD
PEFC

Rivages du Monde

Croisière SPITZBERG

Vers le Grand Nord norvégien

LES POINTS FORTS

- **Passage du cercle polaire arctique**
- **Archipel des îles Lofoten,** ses vestiges vikings et ses colonies d'oiseaux rares
- **Navigation dans la Baie de la Madeleine** au cœur des glaciers et icebergs, paradis de la faune polaire
- **Cap Nord et soleil de minuit**
- **8 conférences d'experts**
- **Croisière francophone :** Directeur de croisière, conférences, excursions...
- **A la meilleure période** de l'année

A bord du magnifique

M/S ASTORIA

Récemment rénové, cet élégant paquebot d'inspiration Art déco est **un navire à taille humaine,** qui o re **chaleur** et **convivialité.**

DEMANDE DE DOCUMENTATION **GRATUITE**

☑ **Je souhaite plus d'information sur la croisière SPITZBERG de Rivages du Monde**

- **Par courrier** à Rivages du Monde - 19 rue du 4 septembre - 75002 Paris
- **Par e-mail** à info@rivagesdumonde.fr
- **Par téléphone** au 01 58 36 08 36

SANS ENGAGEMENT DE VOTRE PART

MES COORDONNÉES M. ☐ MME. ☐ **VOUS VOYAGEZ** EN COUPLE ☐ SEUL(E) ☐ ENTRE AMIS ☐

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE PAYS

COURRIEL TÉLÉPHONE

☐ J'accepte de recevoir des informations et offres commerciales de Rivages du Monde par voie electronique

Mentions CNIL : Ces informations sont enregistrées dans le fichier Rivages du Monde pour traiter votre demande de brochures et/ou votre commande. Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 6 /01/78 modifiée et au RGPD du 27/04/16, elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification à l'adresse suivante : Rivages du Monde 19 rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris. Notre Politique de Confidentialité est disponible sur le site : www.rivagesdumonde.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux, si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ☐.

SASU Rivages du Monde - RCS Paris B 438 679 664 - Immatriculation Atout France : IM075100099 - RCP Hiscox N° police : HARCP0087439 - Garantie financière : GROUPAMA-ASSURANCES CRÉDIT N° police : 4000713765/2. Immatriculé à l'ORIAS dans la catégorie Mandataire d'intermédiaire d'assurance (MIA sous le N° 19003053 - www.orias.fr. Crédit photo Getty.

LIRE02

DIANE DUCRET

MAUX D'AMOUR

Je suis arrivée un peu en avance au restaurant, le 14 février. Je me suis installée parmi les couples emplissant la salle du Grand Colbert, entre les feuilles de palmiers et les dorures du siècle passé. J'ai sorti mon volume de la NRF dédié à la correspondance entre Hannah Arendt et Martin Heidegger en attendant l'arrivée de mon rendez-vous. J'affiche toujours mon appétence pour l'idéalisme allemand au premier *date,* afin de savoir à qui j'ai affaire. Un peu nerveuse, je feuillette les missives enflammées de Heidegger en jetant des œillades un peu coupables autour de moi. Par les temps qui courent, un homme d'âge mûr usant de sa position de supériorité pour obtenir les faveurs d'une étudiante, c'est de la licence. L'époque n'est plus aux amours de maquis. Ce que pourtant l'amour est beau quand il est fait avec des mots !

À côté de moi, Tristan et Yseult se plaignent au serveur, leur vin est bouchonné. Buvant le philtre, les voilà s'embrassant follement, avant de se séparer. Tristan va s'asseoir à une autre table, avec une femme prénommée elle aussi Yseult. Avalant un fruit de mer de travers, Tristan s'étouffe, Yseult accourt, les deux Yseult se mettent une peignée. La Saint-Valentin, pensais-je, exacerbe les sentiments les plus extrêmes, avant de me replonger dans ma lecture.

Un peu plus loin, Roméo et Juliette se jurent fidélité. Roméo s'absente pour se rendre aux toilettes, Juliette finit sa coupe, s'étouffe avec le champagne éventé et s'effondre sur la table, sans doute une intoxication alimentaire carabinée. Roméo revenant, il s'enfile d'une traite le reste de la bouteille et s'écroule à ses pieds. Mouvementée, cette Saint-Valentin, tout de même.

> Ce que pourtant l'amour est beau quand il est fait avec des mots !

Entre Julien Sorel, qui s'empresse de rejoindre Louise de Rênal, embourgeoisée pour la soirée. Cet homme-là a une furieuse envie de conclure, cela se sent tout de suite. Derrière moi, un aristocrate semble être lui aussi taraudé par l'urgence du désir. Valmont entretient Cécile de Volanges. Il la couvre de mots, de sophismes, tandis qu'elle recule son siège pour lui échapper. Il anticipe chacun de ses mouvements, et finit par la couvrir de baisers qu'elle n'a plus la force ni le cœur de refuser. Un peu plus loin, une voix de femme. Bérénice déclare son amour à Titus. *« Que le jour recommence et que le jour finisse/Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,/ Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ? »* Enfin un peu de poésie !

Une autre femme couvre ses mots. Elle et Lui se font face. Ils reviennent d'*Hiroshima mon amour*. Elle hurle à Lui *« Dévore-moi. Déforme-moi à ton image afin qu'aucun autre, après toi, ne comprenne plus du tout le pourquoi de tant de désir »,* alors que Lui regarde son entrecôte refroidir dans son assiette.

Près du comptoir, Pénélope, seule, guette la porte en soupirant. Elle tisse un linceul, tandis que de nombreux hommes, seuls, viennent lui demander : *« Je peux t'offrir un verre ? »* qu'elle refuse poliment. Elle acceptera un verre quand elle aura achevé son tissage.

Esmeralda, une danseuse de flamenco, monte sur la scène pour divertir les clients. Tout au fond de la salle, Quasimodo l'attend à une table, sachant hélas que jamais une telle femme ne viendra dans les bras d'un homme tout contrefait, bossu, borgne et boiteux.

Je songe alors à tous ces êtres mal assortis, ceux que le destin sépare, réunis devant moi pour l'éternité. Mon rendez-vous entre. Il ressemble à Heidegger. J'ai laissé là les amoureux de papiers, et je me suis barrée.

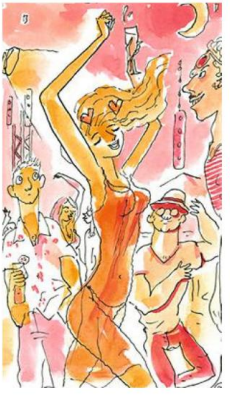
SÉBASTIEN HARDY

DANS L'ACTUALITÉ

FOCUS SUR

Joann Sfar

Voilà qui relève du phénomène paranormal. Comment Joann Sfar fait-il pour publier tant de livres chaque année – sans compter ses autres activités (notamment celle de cinéaste) ? Cette question, récurrente, se pose une nouvelle fois ce mois-ci puisque l'auteur du *Chat du rabbin* fait paraître, en l'espace d'une semaine, deux titres représentatifs de sa polyvalence et de ses obsessions. Vous souvenez-vous de l'affaire des bijoux de Kim Kardashian, dérobés à Paris ? Ce fait divers a inspiré à Sfar un album mettant en scène des personnages issus de sa saga romanesque *Le Niçois,* à savoir le trouble personnage-titre, grand amoureux de cigares, et sa fiancée – une ex-actrice porno baptisée Loulou Crystal. Dans *Fashion Week* (Dargaud), les deux tourtereaux montent à Paris pour un très gros coup : profiter de la semaine de la mode afin de dérober les plus beaux joyaux de la starlette Kim Kestéchian. Dans cette enquête à la San-Antonio, il faudra aussi compter sur un macchabée encombrant, un cambrioleur qui n'a de « Formidable » que le nom ou sur un déguisement de flic *« du genre Benalla »*…



R. SCAGLIA/DARGAUD

L'événement vestimentaire apparaît brièvement dans le roman *Le Dernier Juif d'Europe* (Albin Michel). Si son futur mari o cie en effet dans le milieu de la mode, François Abergel, lui, travaille comme vétérinaire – il éprouve à ce titre un certain plaisir à euthanasier les animaux de compagnie. Mais il a bien des soucis avec son père, Désiré, qui souhaite changer de sexe – plus exactement récupérer son prépuce, afin de pouvoir devenir antisémite (ou plus philosémite que de raison) ! La haine des Juifs, les dangers des réseaux sociaux ou le mouvement des Gilets jaunes sont d'ailleurs au cœur de ce texte délirant, où l'on retrouve aussi une psychanalyste pour monstres et le vampire Ionas, déjà présent dans *L'Éternel.* Une histoire foisonnante, désordonnée, qui réjouira certainement les admirateurs de notre stakhanoviste du crayon. **Baptiste Liger**

Vignette extraite de l'album *Fashion Week,* Dargaud

EN BREF…

LE CHIFFRE

622 C'est le chiffre mystérieux que l'on retrouve en couverture du nouvel ouvrage de Joël Dicker, *L'Énigme de la chambre 622*. Très attendu par ses nombreux admirateurs, le cinquième roman du très populaire écrivain helvète paraîtra aux Éditions de Fallois le 25 mars (et une semaine plus tôt en Suisse).

LA PHRASE

« Les académiciens Goncourt, à l'unanimité, ont appelé parmi eux ce mardi 11 février Camille Laurens et Pascal Bruckner. »
Tiré du communiqué du célèbre prix, pour annoncer les remplaçants de Virginie Despentes (au 7e couvert) et Bernard Pivot (1er couvert).

LE FLOP

La parution des *Nouvelles ukrainiennes* d'Emmanuel Ruben
Il faut toujours se méfier des programmes des éditeurs. Annoncé pour avril dans le catalogue Rivages, ce recueil ne sortira finalement pas à cette date. Un ennui avec le texte ? Un contenu sulfureux ? Rien de tout cela, semble-t-il. S'il y a un problème juridique, il serait contractuel : l'auteur – remarqué avec *Sur la route du Danube* – doit en effet faire paraître un nouveau roman en septembre, chez Stock, supposant l'absence de publication préalable. Souci : Emmanuel Ruben avait déjà un contrat bien antérieur, chez Rivages, pour la parution de ce recueil, présenté par l'éditeur comme *« un candidat pour le Goncourt de la nouvelle »* ! Un imbroglio de droit (d'argent, aussi) qui se traduit par le retrait de ce *« recueil onirique »*. En attendant, le roman – pour l'instant intitulé *Le Sabre* – aura déjà fait parler de lui, bien avant la rentrée…

Patrick Poivre d'Arvor le 6 mars 1983, sur Antenne 2, lors des élections municipales.

À L'ÉPREUVE DES FAITS

La promesse de l'aube

En 1982, Patrick Poivre d'Arvor publiait son premier roman, *Les Enfants de l'aube*. Au moment où le célèbre journaliste fait paraître une nouvelle fiction – *L'Ambitieux* –, retour sur un triomphe éditorial d'une autre époque…

Il y a une vie en dehors du journal télévisé. Avant, pendant, après. Et ce, même pour celui qui, pendant tant d'années, a entonné son célèbre « Mesdames, messieurs, bonsoir ». Si l'on connaît Patrick Poivre d'Arvor comme présentateur des infos – mais aussi de diverses émissions (citons *Ex-Libris*, *Vol de nuit* et, aujourd'hui, *Vive les livres !* sur CNews) –, on sait aussi que ce passionné de littérature a signé une soixantaine d'ouvrages, lui valant quelques polémiques. Ce que l'on a peut-être oublié, c'est qu'il a connu, pour son premier volume publié, un extraordinaire succès en librairies, avec des chiffres relevant aujourd'hui de la légende urbaine. À l'occasion de la parution d'un nouveau roman – une variation balzacienne autour d'un jeune député aux dents longues, *L'Ambitieux* (Grasset) –, revenons sur l'incroyable odyssée des *Enfants de l'aube**. Qui a fait pleurer bien des lectrices et des lecteurs. Mais pas seulement, comme le souligne PPDA : *« Près de quarante ans après sa parution, de nombreux adolescents de l'époque me confient y avoir découvert leurs premiers émois… »*

Un tsunami éditorial relevant de la légende urbaine

Hiver 1964. *« Je venais d'avoir mon bac à Reims et j'avais déménagé à Strasbourg pour y faire du droit et Sciences Po avec*, se souvient-il, *l'idée d'intégrer le Quai d'Orsay. J'avais repéré un grand nombre de diplomates écrivains et je croyais que c'était la filière rêvée pour devenir auteur. J'étais bien seul dans ma petite chambre de bonne. Pas d'amis, une ville inconnue. Je me suis mis à noircir un petit cahier noir… »*

« Une histoire de globules »

Il commence alors à raconter une histoire, lointainement inspirée par la maladie dont il fut atteint à l'âge de 13 ans – *« une forme de leucémie »* – et par un séjour au sanatorium. *Les Enfants de l'aube* s'ouvre ainsi sur cette explication : *« Au commencement, une histoire de globules rouges et de globules blancs qui jouent à la bataille navale. »* Un adolescent souffreteux, Tristan, est envoyé dans un établissement de soins en Suisse. Là-bas, le jeune homme découvre l'amour dans les yeux, les bras, et plus encore, d'une fille intrépide, Camille. De cette relation passionnée, parfois houleuse, naîtra quelques mois plus tard un petit garçon. Mais la

R. MONTFOURNY – J.-J. BERNIER/GAMMA-RAPHO

maman décède lors de l'accouchement, laissant le père, veuf à 16 ans, avec ce bébé dont il ne sait quoi faire. Ce dernier assistera, des années après, au suicide de son géniteur et apprendra, dans *« un vieux carnet à couverture de cuir »* et dans des lettres, toute l'histoire de Tristan et de Camille…

1,7 million d'exemplaires !

S'il avait des désirs littéraires, Patrick Poivre d'Arvor n'avait, jusqu'au début des années 1980, jamais songé à publier ce livre. *« Lorsque j'ai commencé à présenter le journal télévisé sur Antenne 2,* France-Soir *m'a interrogé sur mes rêves et mes désirs. Après avoir lu cette interview, Yves Berger, éditeur chez Grasset, m'a téléphoné pour lire le manuscrit dont je parlais. »* Il l'a alors soumis à la grande papesse de l'édition, Françoise Verny, et à François Nourissier, qui ont alors proposé de le publier après remaniement du texte. Mais une amie attachée de presse, Catherine Reyer, lui recommande de venir chez Jean-Claude Lattès. Celui-ci, avec son épouse Nicole ainsi que Bernard Privat, montre également un évident intérêt et souhaite *« garder l'innocence et les défaits du roman »*. C'est pourquoi l'auteur débutant signe dans cette maison. Les mois s'écoulent et *Les Enfants de l'aube* paraît en 1982. L'accueil critique est, dans l'ensemble, plutôt bon. *« Je me souviens entre autres d'un bel article de Jean-François Josselin dans* Le Nouvel Observateur. *En revanche, mon passage à* Apostrophes *a été un peu chahuté. »* On peut en outre citer un fameux réquisitoire de Pierre Desproges dans *Le Tribunal des flagrants délires* – *« Il en est du romantisme fiévreux comme de la moule pas fraîche : quand on en abuse, ça fait mal au ventre. »*

Mais les quelques petites attaques pèsent peu face au tsunami éditorial du livre, devenu tout simplement le *Love Story* français. *« Un jour, Jean-Claude Lattès m'a montré un exemplaire du* Quid *qui parlait, à la rubrique "records", d'un chiffre total d'1,7 million exemplaires ! »* Dans le détail : 300 000 copies vendues dans la première édition, 300 000 en poche et, surtout, plus d'1,3 million chez France Loisirs – sans compter les traductions, et l'adaptation en télé lm, par Marc Angelo, diffusée en 2004. « Les Enfants de l'aube *fut numéro un des ventes tout l'été. Cela ne m'est jamais plus arrivé, mais quel bonheur ! Avoir connu ça au moins une fois, c'est magnique et ça vaccine contre la grosse tête. »*

Baptiste Liger

* Toujours disponible au Livre de Poche

Le Point · sciencespo.aix · Aix Marseille université · Région Sud · La Provence · LiRE: · Revue des Deux Mondes · Centre des écrivains du Sud · AIX EN PROVENCE

Direction communication, protocole et événementiel - Janvier 2020

À Jérusalem, lors de la campagne pour les législatives de septembre 2019 en Israël, Netanyahou s'affiche fièrement aux côtés de Trump sur des panneaux géants.

Etgar Keret*

« C'est comme si un virus attaquait la démocratie, en pro tant de ses faiblesses »

« La population d'Israël est extrêmement divisée. Le 2 mars, le pays vivra ses troisièmes élections législatives dans un laps de temps très court. Quand je regarde autour de moi – Benyamin Netanyahou qui se présente aux élections en étant soupçonné de fraudes et de corruption, Donald Trump sortant sans égratignures de sa procédure de destitution –, j'ai le sentiment que tout se passe comme si les dirigeants politiques n'étaient plus des élus responsables devant le peuple, mais des stars de cinéma. Par le passé, les médias faisaient leur une sur l'éducation ou l'ouverture d'hôpitaux ; aujourd'hui, 99 % de ce qu'on entend concerne les commentaires, de préférence vulgaires, de Trump, de Netanyahou ou de Poutine sur un phénomène d'actualité.

En 2016, en pleine campagne pour la présidentielle, a circulé la vidéo de Trump déclarant qu'on pouvait faire tout ce qu'on voulait aux femmes quand on était une star, y compris *"les attraper par la chatte"*. Mon ls m'a demandé ce que cela signi ait. Je lui ai expliqué que cet homme voulait devenir président. Plus tard, il est venu me dire : *"Papa, mes copains m'ont dit que cet homme était déjà le président !"* Mon nouveau recueil de nouvelles, *Incident au fond de la galaxie*, parle de cela : de personnes qui n'arrivent plus à suivre le cours du monde. À différencier la réalité de l'opinion, ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Car ce n'est pas la technologie qui évolue le plus rapidement de nos jours, mais la morale et l'éthique. C'est comme si un virus attaquait la démocratie, en pro tant de ses faiblesses.

En Israël, les élections ne se joueront pas entre la droite et la gauche, qui n'a aucune chance, mais entre une droite intègre et une droite au pouvoir qui est extrême, inconsistante et malhonnête. La démocratie selon Netanyahou et Trump sert à rendre insupportable l'existence de tous ceux qui sont différents d'eux – les homosexuels, les athées, les étrangers… Et cela m'inquiète bien plus que le résultat des prochaines élections dans mon pays. »

Propos recueillis par Gladys Marivat

* À paraître : *Incident au fond de la galaxie* (L'Olivier)

ON EN PARLE AILLEURS

Le mariage, pour quoi faire ?

Trouver l'amour n'est plus du tout l'objectif numéro un des héros de fiction d'aujourd'hui, analyse *The Guardian*.

Longtemps, le mariage a été le moteur de l'intrigue des romans anglais. L'ère victorienne avec les livres de Jane Austen *(Emma, Orgueil et Préjugés)* en est la preuve manifeste. Mais cela a perduré longtemps après, et bien au-delà de la Manche, chez Henry James *(Portrait de femme)* ou E.M. Forster *(Avec vue sur l'Arno)*. Ce temps est bel et bien révolu, affirme Mia Levitin dans un article paru dans le quotidien britannique *The Guardian*. Citant *Conversations entre amis* de l'Irlandaise Sally Rooney et *Mon année de repos et de détente* de l'Américaine Ottessa Moshfegh, elle écrit : *« Si les rênes de la romance ont longtemps été attribuées aux jeunes femmes pour compenser leur manque de pouvoir dans d'autres domaines, les écrivains contemporains n'ont de cesse de renverser les codes du roman du mariage. »*

La journaliste s'est intéressée au premier roman de Kiley Reid, *Such a Fun Age*, révélation aux États-Unis et au Royaume-Uni, non traduit en France. L'auteure y donne d'autres priorités à son héroïne. *« Emira a les préoccupations typiques des jeunes de notre époque capitaliste,* a expliqué Kiley Reid au *New York Times. Dois-je déménager dans un autre appartement ? Comment gagner plus d'argent ? Qu'est-ce que je veux vraiment faire dans la vie ? »* Trouver un petit ami ne fait même pas partie de l'équation.

De la même façon, dans *Fleishman Is in Trouble* de Taffy Brodesser-Akner (non traduit en France), ce n'est pas l'homme qui s'ennuie dans un mariage bourgeois – comme on a maintes fois pu le lire chez des auteurs masculins, de John Updike à Philip Roth –, mais la femme qui désire prendre la tangente. Mia Levitin conclut son article avec un exemple inattendu : celui de la Reine des neiges incarnée par Elsa. Cette dernière, contrairement à sa petite sœur, n'en a que faire de trouver l'amour. Si elle souffre, si elle se bat, si elle manque de mourir, c'est parce qu'elle veut sauver le monde !

G.M.

ILIA YEFIMOVICH/DPA/AFP – P. NORMAND

SUR LA TOILE

Littérature en immersion

Après le cinéma et le jeu vidéo, la réalité virtuelle s'attaque à la littérature. Un dé de taille, mais qui recèle des possibilités immenses.

Oubliez les adaptations littéraires au cinéma ou en séries, elles sont souvent décevantes, omettant tel ou tel pan de l'histoire ou ne rendant pas grâce à la beauté du texte. Un tout nouveau projet baptisé « Go » vient d'être présenté au festival du lm de Sundance et compte bien révolutionner l'expérience de la littérature en s'appuyant sur la réalité augmentée.

À l'origine de cette ambitieuse innovation, deux cinéastes suisses, Roman Vital et Sandro Zollinger. Au moyen de caméras filmant à 360 degrés, ils se sont lancé le dé de créer des atmosphères pour enrichir le texte, sans pour autant le parasiter. Des lieux, des ambiances, des sensations visuelles et sonores viennent compléter les mots de l'auteur dè lement lus par l'écrivain lui-même ou par un interprète. Armés d'un simple casque de réalité virtuelle, les participants au festival de Sundance ont pu, pendant vingt-cinq minutes, se retrouver immergés dans les premières pages du roman *Los* de Klaus Merz, l'un des auteurs les plus importants de la littérature contemporaine de Suisse alémanique. « *Avec la réalité virtuelle, il n'y a aucun signe extérieur qui perturbe le lecteur, il est plongé dans une expérience très personnelle qui est, au nal, similaire à l'expérience de la lecture traditionnelle* », expliquait Sandro Zollinger en présentant le projet. D'après les quelques images qu'on a pu voir, le résultat est prometteur. Bercés par le récit, les lecteurs-spectateurs se projettent, depuis leur siège, au cœur de la montagne, en pleine tempête de neige ou bien dans un métro englouti par les eaux. Des sensations bluffantes, selon les premiers participants.

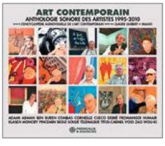
Aucun doute que cette innovation fera grincer des dents les plus techno-sceptiques, mais dif cile de ne pas être impressionné par les possibilités que fait naître un tel projet. Qui n'a jamais rêvé de plonger, tête baissée, dans l'univers de son roman préféré ? Cela semble désormais à portée de main. **Léonard Desbrières**

LIVRES AUDIO PAR CHRISTOPHE RIOUX

TOUS DES CHATS
de Pascal Parisot, raconté par Thibault de Montalembert

LE LABEL DANS LA FORÊT

Illustré par Charles Berberian, ce livre-CD est construit sur un principe d'énigme, où un certain Pascal a disparu. Seul un étrange chat gris voit défiler ses amis, qui poussent tour à tour la chansonnette : parmi eux, La Grande Sophie, Arthur H ou Vincent Delerm viennent gonfler les rangs de ce casting réjouissant, et dévoiler un terrible mystère.



ART CONTEMPORAIN. ANTHOLOGIE SONORE DES ARTISTES (1995-2010)

FRÉMEAUX & ASSOCIÉS

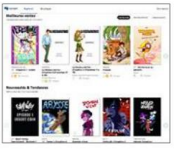
D'Adami à Zao Wou-Ki, en passant par Ben, Buren, Arman ou Combas, 19 artistes majeurs apportent leurs témoignages et évoquent leurs pratiques respectives. Cette anthologie sonore rappelle avec justesse le rôle de ces créateurs dans des mouvements essentiels de l'histoire de l'art, comme le nouveau réalisme, l'abstraction lyrique ou encore la figuration narrative.

WESTWORLD THE MAZE

PRODUIT PAR HBO

Récompensé de 14 prix aux Lions de Cannes 2019, parmi lesquels le Grand Prix dans la catégorie radio et audio, ce jeu interactif aura été l'événement de l'année. À travers une plongée immersive et sonore dans l'univers de la série *Westworld* de la chaîne de télévision américaine HBO, il réunit 36 voix d'acteurs et propose 60 scénarios di érents, aboutissant à une trentaine de manière de mourir.

ET AUSSI...



L'APPLICATION

BayDay

Plateforme numérique trois en un, BayDay rassemble un catalogue de bandes dessinées à la demande, un réseau social et un espace d'autoédition. Avec une priorité donnée à la revalorisation du travail de l'auteur. Par le biais de l'application, celui-ci touche 70 % du chi re d'a aires au lieu des 8 à 10 % habituellement reversés par les éditeurs traditionnels. Une belle initiative. (Disponible sur Android et iOS)

LE PODCAST

Des livres et moi

Vincent Malone reçoit des écrivains lors d'un entretien intimiste et décontracté. Deux épisodes par mois, d'une quinzaine de minutes environ, racontant la vie qui se cache derrière les livres que nous aimons. Avec un plateau prestigieux : parmi les derniers invités, on compte par exemple Douglas Kennedy, Juliette Arnaud ou encore Jean-Michel Jarre.

podcasts.apple.com/fr/podcast/des-livres-et-moi

LE COMPTE INSTAGRAM

En vers Lib'

Toute initiative poétique doit être saluée, surtout quand elle est portée par un grand quotidien français. Depuis le début de l'année, vous pouvez retrouver chaque jeudi, sur le compte Instagram du journal *Libération*, la rubrique En vers Lib'. Créée par le journaliste Thomas Deslogis, elle consiste à revisiter un sujet d'actualité sous la forme d'un poème en vers libres. Pour réenchanter notre monde ou en souligner la cruauté.

@liberationfr L.D.

SDP

À SUIVRE…

Pierre Chopinaud
Vertige épique

L'imposant premier roman de Pierre Chopinaud est hors norme. L'ambitieux débutant propose ici rien moins qu'un *« voyage au fond de l'esprit et son retour »*. Les lecteurs s'apprêtent à s'immerger dans un torrent épique, combinant réalisme et mythologie. Il faut s'habituer à la prose atypique de Pierre Chopinaud. Prendre le temps de s'installer dans la vallée du Rhône, les monts du Lyonnais, où se déroule *Enfant de perdition*. Là où grandit le narrateur, Pierre, petit-fils d'Abraham, le patriarche d'une propriété viticole. Le garçon fait partie de la *« compagnie des enfants perdus »* et affronte un combat interne qui le violente. On croisera dans ces pages un *« directeur de la tranquillité »*, l'oncle du narrateur, qui rêve de devenir maire de Romilly, et des *« ls de la bâtardise universelle »*. Pour raconter trois temps de la vie de son jeune héros, Pierre Chopinaud entrelace les trames, croise la mémoire intime et collective. La guerre et la mort rôdent sans cesse dans ce voyage pour le moins vertigineux.

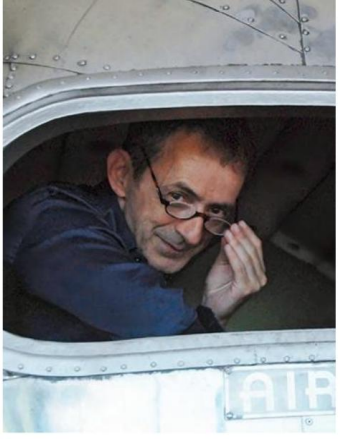
Alexandre Fillon

★★☆☆☆ *ENFANT DE PERDITION* PAR **PIERRE CHOPINAUD,** 576 P., P.O.L, 24,90 €

LES ÉCRIVAINS DE LIRE:

À l'envers, à l'endroit

Notre créateur d'anagrammes Jacques Perry-Salkow, accompagné de Frédéric Schmitter, a construit le plus long de tous les palindromes de la langue française !



« Au commencement était le dénouement. » Le 20 février 2002, les oulipistes Jacques Perry-Salkow et Frédéric Schmitter font le pari de battre le record du plus long palindrome de la littérature française, détenu depuis 1969 par Georges Perec avec 5 566 lettres. Le 20 février 2020, *Sorel Éros* en compte 10 001. Mais qu'est-ce qu'un palindrome ?

Imaginez un *« très long serpent dont la queue serait munie d'une seconde tête »*, et qui se contemplerait depuis ses deux extrémités. Autrement dit, la seconde partie d'un palindrome n'est autre chose que la lecture inversée des lettres de la première. *« Sorel Eros »* est un palindrome, de même que les dates précédemment mentionnées. La prouesse technique l'emporte dès lors sur l'histoire contée, au centre de laquelle se tient Agnès Sorel, les doigts de sa main droite gurant un W, ultime hommage au maître Perec.

Laëtitia Favro

SOREL ÉROS PAR **JACQUES PERRY-SALKOW** ET **FRÉDÉRIC SCHMITTER,** 80 P., RIVAGES, 13 €

C'est pas ma faute !

Dans un petit manuel ludique, notre roi des mots croisés, Jean-Pierre Colignon, nous fait réviser quelques règles d'orthographe et de grammaire. Pour devenir un crack – et non un krak ou un crac !

Parodiant un célèbre chant de stade, on pourrait facilement dire : *« qui ne faute pas n'est pas français ! »* Mais tout le monde ne partage pas ce point de vue, à l'image du célèbre verbicruciste de nos pages, à savoir Jean-Pierre Colignon. Fameux promoteur de la langue de Balzac, spécialiste des dictées et longtemps à la tête du service de correction du *Monde*, ce fin lettré nous propose aujourd'hui, grâce à un ouvrage ludique et bourré d'humour, de ne plus faire de fautes – ou, du moins, d'essayer de les éviter. En pédagogue consciencieux, il nous rappelle tout d'abord les *« 100 règles de base, à connaître par cœur »* (ne pas confondre « gril » et « grill », « debout » est invariable, ne pas oublier le second « h » à « philharmonie », etc.) avant de s'attarder sur les diaboliques faux amis : le précepteur n'occupe pas les mêmes fonctions que le percepteur, et la luxation n'a pas forcément à voir avec le luxe ou la luxure – quoique… En n, *Je n'aperçois qu'un p à apercevoir* vous fait réviser *« les champs essentiels de l'orthographe d'usage »*, en abordant les accents, les consonnes simples ou doubles, sans oublier le cas toujours redoutable des lettres muettes bien présentes.

Baptiste Liger

JE N'APERÇOIS QU'UN P À APERCEVOIR. ET 299 AUTRES TRUCS POUR NE PLUS FAIRE DE FAUTES PAR **JEAN-PIERRE COLIGNON,** 240 P., L'OPPORTUN, 11,90 €. EN LIBRAIRIE LE 12 MARS.

H. BAMBERGER – N. GIRALDO – SDP

L'ORIGINE D'UN LIVRE

« Les Marquises, une terre de légendes idéale »

Au soleil redouté, le nouveau roman de Michel Bussi, nous entraîne sur l'archipel le plus isolé au monde. Un endroit rêvé pour concocter un huis clos que n'aurait pas renié la reine Agatha Christie.

DYOD PHOTOGRAPHY/OPALE/LEEMAGE/LES PRESSES DE LA CITÉ

Quel a été le point de départ de l'écriture de votre dernier livre, *Au soleil redouté* ?

● **Michel Bussi.** L'idée de départ a véritablement été celle de bâtir une intrigue policière retorse. Un *whodunit* à la Agatha Christie, avec des personnages enfermés sur une île. J'avais envie d'un exercice de style, de poser l'énigme de manière à ce que le lecteur ne trouve pas le coupable avant qu'il ne lui soit révélé.

Vous êtes-vous rendu sur les lieux du crime ?

● **M.B.** Le roman se passe à Hiva Oa, l'une des îles des Marquises. La plus célèbre, celle de Brel et de Gauguin. Je m'y suis rendu une petite semaine, il y a deux ans, en prenant des notes, en regardant où je pouvais poser mes « cadavres ». J'ai toujours besoin, dans mes romans, d'un effet de réel, mais aussi de quelque chose de plus fantasmé. Les Marquises sont une terre de légendes idéale. Le roman est le plus documenté possible sur l'archipel, j'ai lu tout ce que je pouvais trouver le concernant pour mieux le réinventer.

Où et quand l'avez-vous écrit ?

● **M.B.** Je l'ai écrit chez moi pendant deux ans, en Normandie. À temps plein, entre huit et dix heures par jour, directement à l'ordinateur. Une manière de prolonger mon séjour dans le Paci que, avec une pile de livre à propos des Marquises sur le bureau. J'ai très tôt trouvé le titre, en hommage à Brel. *Au soleil redouté* s'est nalement imposé. La chute était là, avant même l'idée d'aller aux Marquises.

Propos recueillis par A.F.

★★★☆☆ *AU SOLEIL REDOUTÉ*
PAR **MICHEL BUSSI,**
432 P., PRESSES DE LA CITÉ, 21,90 €

LA BONNE QUESTION

Que signi e le chrononyme « Risorgimento » ?

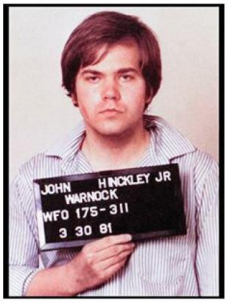
De « Fin de siècle » à « Trente Glorieuses », de l'« Ère victorienne » au « Printemps des peuples », voilà une généalogie bien savante des périodes historiques.

En italien, le « Risorgimento », la « renaissance » ou la « résurrection », désigne la longue marche de la péninsule, depuis le morcellement en duchés, républiques, royaumes, jusqu'à la constitution d'un État national (1861). Le mot entre dans le registre politique dès les années 1796-1799 lorsque les Italiens, humiliés par les campagnes napoléoniennes, rêvent d'un sursaut patriotique. Mais il faudra attendre les années 1880-1900 pour que celui-ci s'impose comme *« élan, spirituel et politique, vers la délivrance nationale »*, souligne Carlotta Sorba, de l'université de Padoue. « Risorgimento » est un « chrononyme » : le nom attribué à une période pour sa cohérence supposée. En dépit des apparences, *Les Noms d'époque* n'ont rien d'évident. Leur accouchement est dif cile parce qu'ils charrient *« tout un imaginaire, une théâtralité, voire une dramaturgie »*, souligne Dominique Kalifa dans un ouvrage collectif réunissant quatorze historiens, parmi lesquels Laurent Douzou, Pascal Ory, Marie-Pierre Rey, etc. Ainsi « Ancien Régime » est-il une création de révolutionnaires convaincus d'édifier un monde nouveau. « Second Empire » n'a jamais été utilisé sous Napoléon III ; on parlait alors de l'Empire. « Belle Époque » (1880-1914) s'est imposé dans les années 1950 comme figure compensatoire d'un certain art de vivre idéalisé, au moment où le rayonnement de la France était menacé. Élucider ces noms, c'est *« traquer l'anachronisme »* et *« récuser les lectures nalistes »*. Là réside tout l'intérêt de ce livre érudit et original.

Emmanuel Hecht

★★★★☆

LES NOMS D'ÉPOQUE. DE « RESTAURATION » À « ANNÉES DE PLOMB » SOUS LA DIRECTION DE **DOMINIQUE KALIFA**, 352 P., GALLIMARD, 23 €



L'INCONNU CÉLÈBRE

Un cinglé nommé Hinckley

Tenter d'assassiner Ronald Reagan par amour pour Jodie Foster : telle fut l'étrange association d'idées que réalisa John Hinckley en 1981. Le journaliste Clovis Goux a tenté de percer le mystère de ce garçon à problèmes.

Pour ceux qui aiment les profils atypiques, les fans des Beatles offrent un épatant répertoire de déviants – Charles Manson ou Mark Chapman. John Hinckley est moins célèbre, mais pas moins frappé. Né en 1955 et toujours de ce monde, lui aussi vénère les Fab Four. Il a une seconde passion : Jodie Foster, dont la performance dans *Taxi Driver* avait achevé de lui tourner la tête dans les années 1970 – à ce stade, on est bien au-delà de la cristallisation stendhalienne ou de la jalousie proustienne, névroses bonnes pour les salons. Fou de l'actrice, Hinckley décide de l'impressionner. Pour cela, quoi de mieux que de tuer le président des États-Unis ? Le 30 mars 1981, il tire six balles sur Ronald Reagan. Touché une fois au poumon, Reagan en réchappe. Ce fait d'armes ne suffit pas à faire chavirer Jodie Foster. Le prétendant éconduit se retrouve bouclé dans un hôpital psychiatrique de 1982 à 2016, date où il put en n sortir sous haute surveillance. Au début de son incarcération, voici ce que déclarait notre homme : *« La psychiatrie est un jeu de devinettes et je fais de mon mieux pour laisser ces imbéciles s'amuser. Ils ne connaîtront jamais le vrai John Hinckley. Je suis le seul à me comprendre. »*

Journaliste spécialisé dans la contre-culture, les faits divers et ce qui réunit ces deux tropismes (l'envers du rêve américain), Clovis Goux relève le dé dans *Chère Jodie*. Qui donc était ce ls à maman gavé de Valium ? Pourquoi les utopies des années 1960 ont-elles dégénéré lors de la décennie suivante ? Quand un dépressif désaxé est confronté à l'obsession de la célébrité, ça fait des étincelles. Hinckley est aujourd'hui en liberté. Quels sont ses projets : *Make America great again ?*

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆

CHÈRE JODIE PAR **CLOVIS GOUX**, 280 P., STOCK, 20 €

SDP

UN LIVRE SOUS INFLUENCES

« Né sous une bonne étoile »

À quoi Aurélie Valognes a-t-elle pu bien songer en signant son dernier roman ? Vous trouverez ici quelques éléments de réponses additionnés…

+

LE PETIT PRINCE D'ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Né sous une bonne étoile s'attache à Gustave Aubert, longtemps surnommé Gus-Gus, qui peine à trouver sa place et à s'épanouir dans le système scolaire. Parachuté en milieu hostile sur cette planète étrange, il rencontre bien des obstacles, mais s'attelle sans relâche à « apprivoiser » l'école.

+

LE LIVRE DE MA MÈRE D'ALBERT COHEN

Alarmée par les dif cultés scolaires de Gustave, sa mère Noémie prend le problème à bras-le-corps. Elle le soutient dans ses devoirs, fait tout pour le réconforter. Personne ne dira que son ls est bête ! Le garçon essaye de cacher ses mauvaises notes pour ne pas causer de chagrin à sa mère.

+

MISTRAL GAGNANT DE RENAUD

Malheureusement, lorsque les galères de Gus s'accumulent, la relation entre ses parents se détériore, jusqu'au divorce. Noémie sombre. Et écoute en boucle ces paroles qui faisaient auparavant les beaux jours de la famille Aubert : *« Et entendre ton rire qui lézarde les murs, qui sait surtout guérir mes blessures. »*

=

MATILDA DE ROALD DAHL

Avec la bienveillance du conteur Roald Dahl, convaincu d'avoir été investi d'une mission en faveur de la lecture, Aurélie Valognes prend la défense de ces enfants, mis à l'épreuve dans un monde aux règles dictées par les grands. L'auteure prête sa plume à ces élèves en dif culté, mais non moins brillants.

NÉ SOUS UNE BONNE ÉTOILE

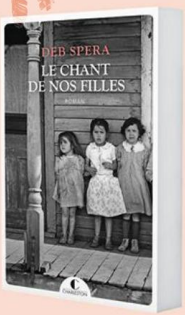
Au tableau d'honneur ! Aurélie Valognes signe une ction personnelle, couvant avec attendrissement ces élèves bafoués. Elle rend hommage aux enseignants engagés qui détiennent la clé de la réussite des enfants d'aujourd'hui, des rêveurs de demain.

Marie Lechevalier

★★☆☆☆

NÉ SOUS UNE BONNE ÉTOILE PAR **AURÉLIE VALOGNES,** 342 P., MAZARINE, 18,90 €

CHARLESTON
L'ÉDITEUR DU FÉMININ



Charleston se mobilise pour le mois de mars au féminin !

Retrouvez nos marque-pages chez votre libraire.

Retrouvez-nous sur editionscharleston.fr

LE COIN DU LIBRAIRE

Jean-Pierre Rossaut, propriétaire du Chemin de l'étoile, trouvera pour vous le livre qui correspond à votre « capital espoir ».

Le bazar de l'étrange

Du tourisme sur la Côte d'Azur à l'ouverture d'une librairie ésotérique à Quimper, il n'y a qu'un pas. Ou plutôt qu'une voie : celle empruntée par Jean-Pierre Rossaut lorsqu'il décide d'ouvrir Le Chemin de l'étoile*.

Alors que beaucoup de gens vivent par défaut et orientent leur vie autour de leur travail, Pierre et sa femme Sandrine pressentent que d'autres pistes, tendant vers la réalisation de soi, sont à explorer. Ils décident donc de partir sur les routes avec leurs deux enfants. Pendant neuf mois, ils effectueront une sorte de pèlerinage, dans des lieux énergétiques sacrés. Partis de Grasse en Provence, ils iront jusqu'en Écosse, en passant par divers endroits comme Chartres ou Saint-Jacques-de-Compostelle, avant de poser leurs valises à Quimper.

C'est là qu'en 2003 ils ouvrent leur librairie *« spiritualiste et humaniste »*. Mais ce choix de destination n'est pas aléatoire puisque c'est au Royaume-Uni, lors de leur périple initiatique, qu'ils ont entendu parler de cet établissement ésotérique qu'une vieille dame s'apprêtait à fermer. Ni une ni deux, ils décident de reprendre La Grande Ours, sise à Quimper depuis trente-cinq ans, qui devient Le Chemin de l'étoile, en hommage à leur voyage.

Si elle est gérée par Jean-Pierre, la librairie est pourtant née d'un véritable projet de vie commun, puisque Sandrine, formée en astropsychanalyse, tient juste à côté un cabinet de consultation. L'espace de 24 mètres carrés, presque invisible depuis la rue, ne paie pas de mine, il regorge pourtant d'ouvrages pour les lecteurs en quête de sens, les curieux et autres amateurs de sciences ésotériques.

Parmi les pierres, tarots et autres encens et bougies, des milliers de livres recouvrent tables et étagères. Une trentaine de thèmes y sont abordés : astrologie, radiesthésie, lithothérapie, guérisons holistiques ou encore réalités vibratoires. Initiés ou non, vous serez guidés avec soin et attention par Jean-Pierre pour trouver le livre, la pierre ou encore la bougie qui correspond à votre *« capital espoir »*.

S'ouvrir au monde

Le Chemin de l'étoile se heurte encore, après plus de dix ans d'existence, aux préjugés et appréhensions suscités par le terme « ésotérique », lié à un certain obscurantisme, aux sciences occultes et au milieu des sectes. C'est ce que beaucoup pensent, y compris les médias locaux qui rechignent à relayer les actualités du lieu, selon Jean-Pierre. Ce à quoi il répond avec humour : *« C'est comme Renaud, qui est une bande de jeunes à lui tout seul. Si je suis une secte, c'est à moi tout seul. »* Il cherche par différents moyens à ouvrir sa librairie au monde, notamment grâce à des colloques et rencontres avec des auteurs (150 depuis 2003), toutes spécialités confondues. La prochaine, le dimanche 29 mars, accueillera la druidesse Claudine Bouchet, qui parlera des runes celtiques. Jean-Pierre continu aussi à donner des cours d'Aïkido, créant ainsi un lien particulier avec la jeunesse, en laquelle il croit profondément. C'est donc avec passion qu'il exerce ce métier grâce auquel il transmet connaissance et savoir. Sa librairie, hors du temps, est un lieu d'échanges et d'enrichissement, dont vous ressortirez… les yeux remplis d'étoiles ! **Clémence Varène**

LE CHEMIN DE L'ÉTOILE EN CHIFFRES

2003 Jean-Pierre et Sandrine Rossaut reprennent la librairie

2010 Salon des énergies subtiles

2020 Colloque intitulé « Rencontres autour du subtil »

24 M² de super cie

3 500 références

*16 rue des Douves, 29000 Quimper. Ouvert du mardi au samedi de 10 heures à 12 h 30 et de 14 h 30 à 19 heures. ***lechemindeletoile.fr/index.php***

LE CHEMIN DE L'ÉTOILE

EXPOSITIONS

Cape Ann Granite, 1950.

Hopper, côté Suisse

Edward Hopper, l'un des plus grands peintres américains du e siècle, est honoré à Bâle.

Sur un versant de pâturages verts se dressent d'impressionnantes formations de roches projetant des ombres obliques et créant ainsi des effets de lumière dramatiques. Le terrain descend en pente raide, faisant deviner la proximité de l'océan. Edward Hopper a peint ce tableau, *Cape Ann Granite*, au cours de l'été 1928. Propriété de la collection Rockefeller, cette toile est désormais conservée à la Fondation Beyeler, à Bâle, en tant que prêt permanent.

Le musée suisse organise une exposition passionnante sur la représentation de la nature toute-puissante par l'artiste américain (1882-1967), un aspect de son œuvre rarement exploré puisqu'il a accédé à la célébrité essentiellement grâce à ses paysages urbains déserts et mélancoliques. L'un de ses plus fervents admirateurs, le cinéaste allemand Wim Wenders, a réalisé un court-métrage en 3D de quatorze minutes (visible à la n du parcours composé de 65 toiles), intitulé *Two or Three Things I Know about Edward Hopper*. Hypnotique et émouvant, le film rend hommage au maître new-yorkais à propos duquel le cinéaste dit : *« J'ai été frappé par ses interrogations existentielles, ses éclairages et ses cadrages. J'ai voulu permettre au public de plonger dans l'univers de ce créateur d'images qui ont marqué à jamais la mémoire collective. »*

Gabrielle Martin

« Edward Hopper », Fondation Beyeler de Bâle. Jusqu'au 17 mai.

Le catalogue de l'exposition (en anglais ou en allemand) est disponible sur : ***shop.fondationbeyeler.ch***

Picasso, des bulles et des vers

Pour sa rentrée de printemps, le Musée Picasso célèbre l'écrit à travers deux expositions qui dévoilent des angles inédits permettant d'aborder le génie espagnol : la bande dessinée et la poésie. Une sélection de dessins, d'estampes et de planches originales témoigne de la passion secrète du peintre pour le neuvième art. Durant toute sa carrière, il a exploré de nouveaux territoires. Dès sa jeunesse quand, déjà, il imaginait des journaux illustrés ou s'essayait à la caricature. Puis on découvre qu'il composait aussi des vers durant le processus de création. Ainsi, les manuscrits sont présentés en regard des tableaux qui leur sont contemporains. **Ga.Ma.**

« Picasso et la bande dessinée » et ***« Picasso poète »***, Musée national Picasso, Paris. Du 24 mars au 26 juillet.

HEIRS OF JOSEPHINE HOPPER/2019, PROLITTERIS, ZURICH

Sélection des Prix Montluc Résistance et Liberté 2020, 3ème Édition

Prix littéraire
Prix de la création artistique

L'ADN du Prix est le soutien aux auteurs et artistes qui questionnent la résistance et la liberté dans toute son actualité. Il sera remis aux lauréats au Mémorial National de la Prison de Montluc à Lyon

mercredi 4 mars 2020

Le jury, présidé par Jacques-André Bertrand, est composé de 14 personnalités, écrivains, journalistes et artistes.

En lice pour le prix littéraire :
- *Zébu Boy* d'Aurélie Champagne (éd. Monsieur Toussaint Louverture)
- *La Shoah par balles* de Patrick Desbois (éd. Plon)
- *Tempête rouge* de Tsering Dondrup, traduit du tibétain par Françoise Robin (éd. Picquier)
- *Jour de courage* de Brigitte Giraud (éd. Flammarion)
- *Entretiens avec Anna Akhmatova de Lydia Tchoukovskaïa* traduit du russe par Lucile Nivat, Geneviève Leibrich et Sophie Benech (éd. Le Bruit du Temps)

Facebook : Prix Montluc
Instagram : @prix_montluc
Twitter : @prix.montluc

prix-montluc.fr

L'INVITÉ MATHIAS MALZIEU

« Les créateurs de mondes m'ont toujours inspiré »

Nicolas Duvauchelle, Marilyn Lima et Tchéky Karyo dans le film *Une sirène à Paris*.

Quand il était petit, Mathias Malzieu était un Jedi. Aujourd'hui, c'est un auteur-réalisateur à l'imagination débordante, venu défendre *Une sirène à Paris,* l'adaptation cinématographique de son roman éponyme sorti il y a un an. Coiffé d'un chapeau de cow-boy, le chanteur de Dionysos a garé son skateboard pour nous parler de ce projet qui lui tient à cœur.

***Une sirène à Paris* est un projet atypique car il s'agit à la fois d'un roman, d'un long-métrage et d'un album de chansons, pourriez-vous revenir sur sa genèse ?**

● **Mathias Malzieu.** Il y a cinq ans, j'ai été hospitalisé pour une greffe de moelle osseuse. Durant cette période, je n'ai malheureusement pas pu aller défendre mon film *Jack et la Mécanique du cœur* pour sa sortie en salles. J'avais l'impression qu'on m'avait volé quelque chose sur quoi j'avais travaillé pendant six ans. Il fallait absolument que je remette les compteurs à zéro en m'impliquant totalement dans un nouveau projet. J'avais plein d'idées, mais c'est l'histoire de Gaspard, ce chanteur qui se croit immunisé contre l'amour, à qui il va arriver la chose à la fois la plus terrible et la plus belle : tomber amoureux d'une sirène. À partir de là, je suis moi-même tellement tombé amoureux de l'idée que j'ai écrit, en même temps, le livre, le scénario et les chansons.

Entre les sorties du livre, du film et de l'album, il s'est écoulé à peine un an, ça n'a pas été trop difficile à gérer ?

● **M.M.** Artistiquement, ce projet a été extraordinaire car j'avais l'impression de tout le temps changer de poste. Alterner entre le livre, le scénario et l'album m'obligeait à constamment modifier le point de vue. Cette expérience s'est révélée très riche et très joyeuse. Même si, parfois, c'était un peu compliqué car il y avait toujours un flux tendu. Au fur et à mesure que je tirais les bobines, je me rendais compte que j'étais le capitaine non pas d'un mais de trois bateaux, et il a fallu gérer simultanément les attentes des producteurs, de l'éditeur et de la maison de disques.

Vous avez su créer, à travers vos différentes œuvres, un véritable univers. Avez-vous l'intention de le développer par le biais d'autres médias ?

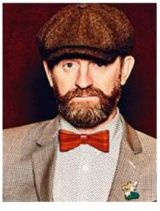
● **M.M.** Les créateurs de mondes comme Charlie Chaplin, Roald Dahl, Tom Waits ou John Fante m'ont toujours beaucoup inspiré. Je ne sais pas si je le ferai à travers d'autres médias, mais créer un univers constitue ce qui me fait le plus rêver. J'aime les histoires parallèles, l'idée de passer d'un protagoniste à un autre, des confluents et des affluents à une rivière principale, et d'avoir à disposition de véritables « matériaux à surprises ». Décliner une même histoire dans un livre, un film et un album, comme je l'ai fait avec *Une sirène à Paris,* était une manière de créer du lien avec les gens et de leur proposer une sorte de « chasse au trésor ».

On trouve des motifs récurrents dans chacune de vos œuvres, dont l'idée de danger lié au temps qui passe et au fait de ressentir les choses trop intensément…

● **M.M.** Cela vient du fait que je suis à la fois un hyper-sensible et un hyperactif. C'est autant un cadeau qu'un fardeau qu'il faut apprendre à utiliser. Je suis créatif parce que j'ai besoin de donner une forme à cette hyper-sensibilité qui, sinon, peut se retourner contre moi. La poésie, le conte, l'imagination me permettent de la canaliser et de partager au lieu de m'isoler. La question du cœur qui menace de s'arrêter ou d'exploser dans *La Mécanique du cœur* et *Une sirène à Paris* participe à cette métaphore. Sylvain Tesson disait que l'écriture est de l'ébénisterie. C'est tout à fait vrai, parfois on raconte toujours les mêmes histoires, mais ce n'est pas grave. Je me refuse cependant, par honnêteté intellectuelle, à transformer les choses en exercices, je veux continuer à faire ce qui me tient à cœur car, même si je me trompe, je raconte ce que je ressens.

Propos recueillis par Ilan Ferry

Une sirène à Paris de Mathias Malzieu avec Nicolas Duvauchelle, Marilyn Lima, Rossy de Palma (En salles le 11 mars)



MATHIAS MALZIEU EN 5 DATES

1974
Naissance à Montpellier.

1993
Formation du groupe Dionysos.

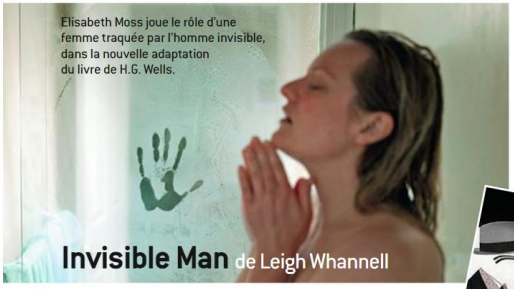
2003
Publication de son premier livre, le recueil de nouvelles *38 mini-westerns (avec des fantômes)*.

2007
Parution de *La Mécanique du cœur,* dont il cosignera l'adaptation cinématographique sortie six ans plus tard.

2016
Journal d'un vampire en pyjama reçoit le prix essai France Télévisions.

THIBAULT GRABHERR/SONY PICTURES ENTERTAINMENT FRANCE – Y. ORHAN

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN PAR BAPTISTE LIGER



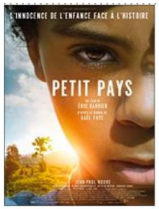
Elisabeth Moss joue le rôle d'une femme traquée par l'homme invisible, dans la nouvelle adaptation du livre de H.G. Wells.

Invisible Man de Leigh Whannell

La figure de l'homme invisible est décidément passionnante (voir la « Biographie d'un classique », consacrée au roman de H.G. Wells, dans notre précédent numéro). Scénariste des trois premiers films de la saga d'horreur *Saw*, l'Australien Leigh Whannell imagine dans *Invisible Man* le calvaire d'une femme (Elisabeth Moss), voulant échapper à l'emprise d'un pervers narcissique. Après s'être s'enfuie, elle apprend que cet ancien compagnon, spécialiste reconnu d'optique, se serait suicidé dans la foulée. Mais d'étranges événements se produisent autour d'elle, laissant imaginer une présence que ses yeux ne parviennent pas à capter. C'est avec une grande malice que Whannell s'empare de ce personnage iconique, en l'associant à des questions bien contemporaines tout en développant des thématiques (ou idées graphiques) jusqu'alors jamais exploitées dans ce cadre. La mise en scène, élégante, a l'intelligence de jouer avec le souvenir des spectateurs ayant déjà vu les tribulations de l'homme invisible, s'amusant alors avec les cadrages, la durée des plans, la profondeur de champ. Le résultat n'est pas exempt de défauts – vingt minutes de trop, des incohérences, etc. –, mais *Invisible Man* nous rappelle l'essentiel au cinéma : le rapport entre ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas…

(En salles)

Petit pays d'Éric Barbier



Événement de la rentrée littéraire 2016, le premier roman de Gaël Faye avait bouleversé des centaines de milliers de lecteurs. Il y racontait son enfance dans le Burundi du début des années 1990. Son alter ego, Gabriel, passait du temps avec ses copains et chahutait avec sa petite sœur. Mais le temps va s'assombrir, pour ce gamin métis un peu perdu : les relations entre ses parents se tendent, et le conflit éclate entre Tutsis et Hutus…

Si Éric Barbier (auquel on doit l'adaptation de *La Promesse de l'aube*) respecte l'esprit du livre et si l'histoire reste forte, quelque chose ne fonctionne pas dans cette transposition. En effet, le récit se concentre trop sur les scènes banales du quotidien, dans sa première moitié, et se noie un peu dans les différents lieux de l'action. Surtout, le crescendo dans l'horreur et l'émotion n'est pas aussi intense que prévu. Et, *in fine*, le moment le plus touchant de ce *Petit pays* – au demeurant intéressant, et bien interprété (mention à Jean-Paul Rouve) – est sans nul doute le générique de fin, lorsqu'on entend la voix de Gaël Faye avec sa (formidable) chanson éponyme.

(En salles le 18 mars)

ET AUSSI… C'est ce que l'on appelle un passage à la « mise en Seine » : Mathias Malzieu porte à l'écran son roman ***Une sirène à Paris,*** Copenhague n'ayant plus le monopole des femmes-poissons… (11/3 – voir ci-contre). Loin de ses polars, l'Italien Matteo Garrone propose une nouvelle version du ***Pinocchio*** de Carlo Collodi, à la fois très onirique et proche du texte original (18/3 – voir page 92). Enfin, quoi de plus di cile que d'expliquer l'économie dans un film : c'est le pari relevé par Thomas Piketty et le documentariste néo-zélandais Justin Pemberton, qui transposent à l'écran ***Le Capital au XXIe siècle.*** Le documentaire est riche en informations et vulgarise habilement ses thèses, mais la fascination pour les images clinquantes limite la portée de l'exercice. (18/3 – voir page 106)

UNIVERSAL PICTURES

DVD/VOD

MOUCHETTE DE ROBERT BRESSON (Potemkine)

On peut difficilement imaginer plus doloriste que le parcours de Mouchette, adolescente pauvre de la campagne profonde. Maltraitée par son père, risée de la communauté, chargée de s'occuper de sa mère et de son frère, elle se fera violer par un braconnier. Et son chemin de croix n'est pas terminé… Plus de quinze ans après *Le Journal d'un curé de campagne,* Bresson s'emparait, en 1967, d'un autre roman de Bernanos *(Nouvelle histoire de Mouchette),* dont il livrait une adaptation en noir et blanc puissante et épurée. Elle est aujourd'hui disponible en édition restaurée 4K avec, en outre, une bande-annonce signée Godard et un entretien avec Michel Estève, auteur du livre *Bernanos au cinéma.* On notera par ailleurs la sortie en DVD et Blu-ray *d'Au hasard Balthazar.*

LA RONDE DE MAX OPHÜLS (Carlotta)

L'expression « Tournez manège ! » n'est pas seulement le titre d'une fameuse émission télé des années 1980. Elle pourrait aussi être le meilleur résumé de l'un des chefs-d'œuvre de Max Ophüls. S'inspirant d'une pièce d'Arthur Schnitzler, le cinéaste reprend, dans *La Ronde,* le principe d'une narration « marabout-bout-de- celle » et fait ainsi se succéder les histoires d'amour les plus variées, jusqu'à ce que celles-ci, réunies, forment une boucle. Déclinant la gure circulaire dans sa mise en scène, Ophüls cherche surtout à plonger dans les méandres du sentiment amoureux. Un plaisir en entraînant un autre, les amateurs pourront également redécouvrir en DVD le magni que *Lola Montès,* d'après le roman de Cecil Saint-Laurent.

Amour fou, de Mathias Gokalp, avec Jérémie Renier et Clotilde Hesme.

SÉRIES TV PAR ILAN FERRY

Éloge de la perversité

Imaginé par la romancière Ingrid Desjours, *Amour fou* suit Rebecca (Clotilde Hesme) et Romain (Jérémie Renier), un couple a priori sans histoires, dans l'incapacité d'avoir un enfant. Tout bascule le jour où le frère de Romain emménage avec sa compagne dans la maison d'en face. Ce sera le début d'une spirale infernale, dont personne ne sortira indemne.

À l'origine d'*Amour fou*, il y a l'idée excitante de renverser les codes du thriller domestique avec une histoire de machination renvoyant autant à *Rebecca*, de Daphné du Maurier qu'à *Soupçons*, d'Alfred Hitchcock. Dès les premières minutes, le réalisateur Mathias Gokalp donne le ton et distille un doux sentiment d'inquiétude qui ira crescendo, personnalisé par le trio Clotilde Hesme/Jérémie Renier/Finnegan Old eld.

Malheureusement, aussi intéressante cette variation sur la paranoïa soit-elle, elle se révèle extrêmement plate, que ce soit dans son esthétique très « télévisuelle » ou dans sa narration expéditive. En dévoilant ses cartes dès la n du premier acte, cette mini-série de trois épisodes expurge tout sentiment d'inquiétude et d'ambiguïté pour mieux dérouler une mécanique pantoufl arde où le spectateur aura toujours un coup d'avance sur l'intrigue. *Amour fou* multiplie les erreurs de parcours et nit par ne susciter qu'un intérêt poli jusqu'à son final, aussi déconcertant que décevant. Dommage, tant il y avait dans cette « folle romance » matière à tordre le cou aux clichés, avec une bonne dose de perversité. Encore aurait-il fallu que Mathias Gokalp et Ingrid Desjours aient les moyens de leurs ambitions, sans s'appuyer toujours sur un casting solide. À trop confondre vitesse et précipitation, *Amour fou* finit par se prendre les pieds dans son propre jeu, perdant de vue l'objectif de tout bon thriller : balader le spectateur/lecteur jusqu'à la dernière minute.

Disponible jusqu'au 20 mars 2020 sur Arte.tv

ZAPPING

■ LE FILM

Si vous ne l'avez pas encore fait, précipitez-vous sur le magnifique *Si Beale Street pouvait parler*, adapté du célèbre roman de James Baldwin. Coup de cœur assuré ! (Disponible sur Canal + et MyCanal)

■ LA SÉRIE

Adaptation très attendue de la série de comics écrite par Joe Hill (fils de Stephen King) et dessinée par Gabriel Rodriguez, *Locke & Key* devrait ravir petits et écrans. (Disponible sur Net ix)

■ LE DOCU

Kirk Douglas, l'indompté revient sur la carrière hors norme de cette légende hollywoodienne qui a traversé le ° siècle et qui nous a quittés tout récemment. (Disponible sur MyCanal)

SDP

POP CULTURE

Chat balance !

MANGA Tout juste débarqué à Nekonaki, Ryûsei, jeune homme énigmatique et balafré, part en quête d'un boss tricolore. Mais Ryûsei n'est pas un *furyo* (terme japonais désignant les petits délinquants) comme les autres : c'est un… chat ! Raconter le quotidien d'une bande de matous assimilés à des loubards, c'est l'idée de génie de *Nyankees*, où les codes du manga *furyo* sont allègrement détournés pour mieux dresser un savoureux parallèle entre l'homme et son compagnon à poils doux ! Plus proches des *Entrechats* que des *Aristochats*, les matous imaginés par Okada Atsushi ont un goût prononcé pour le poisson, les cartons et aussi la bagarre. Là où d'autres auteurs auraient opté pour l'anthropomorphisme, Atsushi a décidé d'être plus subtil en jouant la carte de l'allégorie. L'occasion de découvrir, dans des planches à l'humour gentiment décalé, que l'homme et le chat ne sont pas si différents. **I.F.**

★★★☆☆

NYANKEES (T. 1)
PAR **OKADA ATSUSHI,**
176 P, BAMBOO, 7,50 €

HORS-SÉRIE LIRE : JAMES BOND ET LA LITTÉRATURE D'ESPIONNAGE

En raison de la sortie en salles (le 8 avril) du très attendu *Mourir peut attendre*, *Lire* vous propose ce mois-ci de retrouver l'univers et la mythologie de l'agent 007 dans un hors-série, disponible début mars dans les kiosques*. Il sera question des romans qui ont inspiré, plus ou moins directement, les fameux longs-métrages avec Sean Connery ou Daniel Craig, de la vie souvent méconnue de Ian Fleming et des ouvrages postérieurs ayant perpétué la légende du plus célèbre agent de Sa Majesté. Pour mieux comprendre la place particulière de ce personnage, cette édition s'ouvrira plus généralement à la littérature d'espionnage, en revenant sur les arcanes et l'histoire de ce genre majeur. Vous y trouverez aussi des documents rares autour de John Le Carré, Graham Greene ou de notre Gérard de Villiers national. Un numéro rien que pour vos yeux !

* Vous pouvez également commander ce numéro sur notre site : ***lire.fr***

THÉÂTRE PAR DOMINIQUE PONCET

Amours contrariées

Salle comble et pièce plébiscitée. La Comédie-Française et La Scala présentent deux textes abordant des sujets de société très poignants.

Une histoire d'amour, au théâtre La Scala.

Voici deux pièces qui évoquent toutes les deux des histoires d'amour(s) homosexuelles et font salles combles. L'une, *Angels in America*, mise en scène par le cinéaste Arnaud Desplechin à la Comédie-Française, est une fresque puissante, écrite à la fin des années 1980 par l'Américain Tony Kushner. L'autre, *Une histoire d'amour*, qui se joue au théâtre La Scala, est une tragi-comédie, courte, enlevée et sentimentale, écrite l'été dernier par Alexis Michalik.

Le texte d'*Angels in America* ausculte l'Amérique puritaine des années Reagan à un moment où une épidémie, le sida, va en changer à jamais la physionomie. Arnaud Desplechin le donne à voir et à entendre avec une énergie et une fantaisie désinvoltes qui permettent d'adoucir tout ce qu'il contient de mélancolie et de désespoir. Dans son beau travail de mise en scène, le cinéaste est soutenu par huit comédiens virtuoses. Dans le rôle de Roy Cohn, un avocat républicain à la fois juif, antisémite, homosexuel et homophobe, Michel Vuillermoz est impressionnant de vulgarité méchante et désespérée. À chacune de leur entrée en scène, Jérémie Lopez et Christophe Montenez électrisent la salle.

À La Scala, la salle se met aussi debout. Mais ses applaudissements sont plus allègres. *Une histoire d'amour* met en scène Katia et Justine, deux femmes qui décident d'avoir un enfant. Katia tombe enceinte, mais est plaquée quelques jours avant son accouchement par Justine… Douze ans plus tard, Katia, atteinte d'un cancer en phase terminale, va chercher un tuteur pour sa fille. Elle le trouvera en la personne de son frère, un écrivain alcoolique et brisé qu'elle n'a pas vu depuis cinq ans… Mélo ? Peut-être, mais Alexis Michalik (qui joue ici le frère) n'a pas son pareil pour emballer une histoire tout en la maîtrisant parfaitement. Limpidité, vivacité, fluidité et, bien sûr, humour et émotion… Rien ne manque. Les trentenaires et les quadras qui composent la majorité du public sont aux anges. On les comprend.

■ ***Angels in America***
de Tony Kushner, mise en scène par Arnaud Desplechin, Comédie-Française, Paris 1er. En alternance jusqu'au 27 mars.

■ ***Une histoire d'amour***, texte et mise en scène par Alexis Michalik, théâtre La Scala, Paris 10e. Du mardi au samedi à 21 heures, le dimanche à 15 heures.

La mère à l'envers

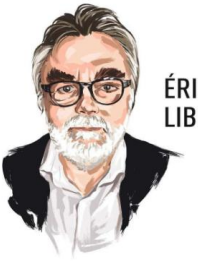
UNE PIÈCE À LIRE Une jeune mère reçoit des amis de son mari, pas encore arrivé. Elle se confond en excuses : pour le retard de son mari, les lunettes noires qu'elle porte dissimulant un orgelet, pour son impossibilité à montrer son nouveau-né, qui dort à poings fermés… Et puis le soliloque vire au « dézingage » des idées reçues concernant l'instinct maternel. Être mère, dit celle qui le prononce, n'a rien du miracle annoncé, c'est une catastrophe organique qui ligote les femmes et les empêche de vivre comme bon leur semble. Pour son premier texte théâtral, la romancière Anne Berest n'y est pas allée de main morte. *La Visite* est l'un des plus drôles et des plus subversifs brûlots jamais écrits sur la maternité. Sa vitalité joyeuse, son intensité satirique et son style, brillant, direct, tout en vitupérations répétitives, peuvent faire songer à Thomas Bernhard. Lolita Chammah, la comédienne pour lequel il a été écrit, le joue au théâtre du Rond-Point jusqu'au 22 mars.

D.P.

★★★☆☆
LA VISITE SUIVI DE *LES FILLES DE NOS FILLES* PAR **ANNE BEREST**, 72 P., ACTES SUD/PAPIERS, 13 €

F. FONTY

13e ÉDITION
FESTIVAL
RUE DES LIVRES
14-15 MARS 2020
RENNES, PARC DES GAYEULLES
ENTRÉE LIBRE
DÉBATS, LECTURES À VOIX HAUTE, DÉDICACES, BOOK QUIZZ, BATTLE DESSINÉE, ESCAPE GAME.
Avec Alice Zeniter, Fabcaro, Bruno Patino, Elise Thiébaut, Akli Tadjer, Isabelle Flaten, Yannick Grannec, Lomig, ...
Retrouvez toute la programmation sur festival-ruedeslivres.org



ÉRIC LIBIOT

LETTRES ET LE NÉANT

Que racontent les écrivains si ce n'est leur propre vie. Elle se cache dans le regard des personnages d'un roman, à travers les emballements d'un échange épistolaire, dans la frontière ténue entre vérité et fiction d'un témoignage, dans les enthousiasmes critiques… Il n'y est plus question de genres littéraires mais d'un imaginaire intime qui, tout à coup, largue les amarres pour toucher le plus grand nombre. Un étrange paradoxe qui fait la beauté de la littérature – et de l'art en général, ne soyons pas sectaires.

Ainsi Albert Camus écrit-il à Maria Casarès le samedi 8 juillet 1944 : *« Je relis ce matin cette lettre et j'hésite à te l'envoyer. Mais après tout, je suppose qu'elle me ressemble. On est forcé d'être ce qu'on est. »* La veille, l'écrivain faisait état de son désarroi face à cet amour pour la comédienne quand lui-même croyait n'être *« plus bon à rien »*. Albert et Maria se sont rencontrés en 1944, se sont aimés, séparés, puis ils se sont retrouvés en 1948, et encore aimés jusqu'à la mort de l'écrivain en 1960, alors toujours en couple avec sa femme Francine. Cette longue et grandiose *Correspondance* (865 lettres) entre Albert Camus et Maria Casarès, patiemment mise en ordre par Béatrice Vaillant et présentée par Catherine Camus, fille de, raconte une passion amoureuse, une époque, une vie de l'un, une vie de l'autre, et une vie à deux, fantasmée, vécue, espérée, rompue. L'amour d'Albert l'intellectuel figure des pulsions déchirantes, celui de Maria l'artiste est aussi entier que raisonné. Ces échanges sont bouleversants aussi parce qu'ils racontent le bonheur et le drame. Un amour qui oscille entre lettres et le néant.

Alex Marzano-Lesnevich, elle, aime plus que tout la carrière d'avocate qu'elle s'apprête à embrasser. Elle espère pouvoir connaître les criminels pour les défendre mais se connaît-elle seulement… Farouchement contre la peine de mort, elle la souhaite pourtant à Ricky Langley, arrêté pour avoir assassiné un enfant dont il abusait. Alex, héroïne et auteure de *L'Empreinte,* récit en forme d'enquête journalistique et de quête personnelle, glisse entre sa vie et celle de Ricky et tente de dessiner les chemins tortueux, dangereux, odieux, douloureux que chacun prend au cours de son existence sans forcément l'avoir décidé. Alex a été abusée par son grand-père et ce crime la pousse à suivre les procès de Ricky Langley. *L'Empreinte* est un livre poignant et passionnant, loin des cris et de la fureur qu'on pourrait supposer, qui essaye de sécher les larmes de son auteure. Alex Marzano-Lesnevich tente de soigner ses cicatrices sans pour autant pardonner. La ligne de crête est difficile à tenir. Elle la tient à force de grandeur humaine.

Cet aveu vaut contrition éternelle : je ne connais pas François de Cornière, Marcel Schwob ni Léon Werth. Mais j'ai lu Stendhal, Simenon, Sagan ou Woolf (ouf, la porte de *Lire* n'était pas loin). François Bott, longtemps patron du *Monde des livres* et auteur lui-même, les connaît tous. *Il nous est arrivé d'être jeunes* est un recueil de croquis courts, esquissés d'un trait vivant et piquant sur une belle soixantaine d'écrivains. C'est une merveille de légèreté intelligente. Je soupçonne même François Bott (que je n'avais pas lu… oui, je sais) de mieux écrire que certains romanciers qu'il caresse. On sent là un croqueur heureux de lire et de partager ses élans ; et ces élans habillent sûrement l'homme.

Dans le même bateau, j'ai esquivé *Le Lambeau* de Philippe Lançon (Folio), dont la sortie en poche a été annoncée partout sur les ondes et dans les gazettes. À lire évidemment.

★★★★☆ *CORRESPONDANCE (1944-1959)* PAR **ALBERT CAMUS** ET **MARIA CASARÈS,** 1472 P., FOLIO, 15 €

★★★★☆ *L'EMPREINTE (THE FACT OF A BODY)* PAR **ALEX MARZANO-LESNEVICH,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ, 456 P., 10/18, 8,40 €

★★★★☆ *IL NOUS EST ARRIVÉ D'ÊTRE JEUNES* PAR **FRANÇOIS BOTT,** 272 P., LA PETITE VERMILLON, 8,10 €

SEBASTEIN HARDY

GRAND PRIX 2020 RTL LiRE: Qui l'emportera ?

Ils sont encore cinq en course pour succéder à Joseph Ponthus et son poème romanesque, *À la ligne*, au palmarès:

- *Les Méduses* de Frédérique Clémençon (Flammarion)
- *Et toujours les Forêts* de Sandrine Collette (JC Lattès)
- *La Soustraction des possibles* de Joseph Incardona (Finitude)
- *Papa* de Régis Jauffret (Seuil)
- *La Femme révélée* de Gaëlle Nohant (Grasset)

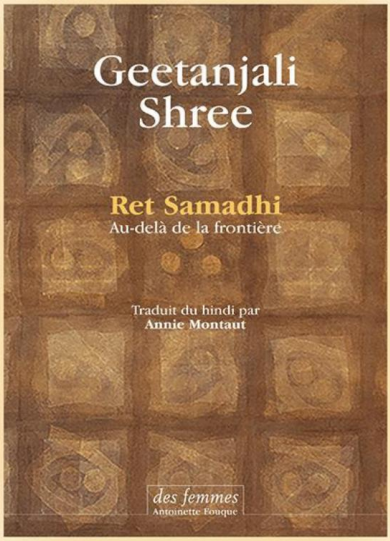
Cent lecteurs, sous l'égide de vingt librairies réparties dans toute la France, rendront prochainement leur verdict. Celui-ci sera révélé le 19 mars prochain, sur les ondes de RTL, à 9 heures. Le grand gagnant sera d'ailleurs l'invité de Bernard Lehut, dans *Laissez-vous tenter*. Vous pourrez également rencontrer le lauréat (ou la lauréate) 2020 au salon Livre Paris, le samedi 20 mars, sur la scène Agora de 13 heures à 14 heures.

HORS-SÉRIE LiRE: VICTOR HUGO, LÉGENDE D'UN SIÈCLE

S'il y a bien un monstre sacré de la littérature française, c'est forcément lui : Victor Hugo. Pour lancer la nouvelle collection des « Classiques de *Lire* », il semblait dès lors évident de commencer par l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. Des *Misérables* aux *Contemplations* en passant par *Ruy Blas* ou *Napoléon le Petit*, celui que Juliette Drouet appelait « Toto » aura traversé le XIXe siècle en s'emparant de toutes les formes littéraires, pour mieux imposer son empreinte et sans cesse se réinventer. Dans ce numéro hors-série actuellement dans les kiosques*, il est naturellement question de sa vie, des lieux qu'il a fréquentés et de son rapport aux femmes, à la politique ou à Dieu. Nous évoquons également ses plus grands chefs-d'œuvre (avec quelques-uns de ses plus fameux poèmes) et sa descendance. En outre, nous vous proposons de redécouvrir quelques documents rares, tirés des archives de *Lire* (dont un entretien, très incorrect, avec Eugène Ionesco).

* Vous pouvez également commander ce numéro sur notre site : ***lire.fr***

L'Inde à l'honneur au salon Livre Paris 2020



Geetanjali Shree

Ret Samadhi
Au-delà de la frontière

Roman traduit du hindi par Annie Montaut

DR

Une fresque surprenante de l'Inde contemporaine et de ses contradictions, portée par une écriture brillante jusqu'au vertige.

des femmes Antoinette Fouque

En librairie jeudi 19 mars

33-35, rue Jacob 75006 Paris • contact@desfemmes.fr • 01 42 22 60 74 • www.desfemmes.fr

AGENDA

TOUTE LA LITTÉRATURE QU'ON AIME

Du 5 au 8 mars, la ville des ducs de Bretagne organise le festival Atlantide, qui met à l'honneur les mots sous toutes leurs formes.

Mettre en avant « l'échange, *la rencontre et la connaissance de l'Autre* », c'est ainsi qu'Alain Mabanckou, directeur artistique de cette 7e édition, présente le festival Atlantide, les mots du monde à Nantes. La manifestation réunira 62 auteurs, français et étrangers – 26 nationalités seront représentées –, afin de parler des enjeux littéraires et sociétaux à travers le prisme de la création contemporaine. Di érentes animations seront organisées autour de quatre grands axes : « L'Histoire, entre fiction et réalité, intime et collectif », « Roman social, roman miroir », « Les imaginaires du monde » et « Les voix naissantes du monde ». Tous les genres de la production littéraire seront explorés à travers ces thèmes, de l'essai à la littérature jeunesse, en passant par la poésie et le roman graphique. Parmi les auteurs présents : Leïla Slimani, Bérengère Cournut, Emma Becker, ou encore Abd Al Malik ou Walis Nokan. Vous pourrez les retrouver lors de rencontres, discussions thématiques, lectures et même leçons de cuisine et dégustations, au Lieu unique, mais aussi hors les murs. Ne manquez pas non plus le Cabinet de curiosités, mis en place par Alberto Manguel, directeur artistique de la première édition, et qui comporte aujourd'hui plus de 200 objets apportés par les di érents auteurs ayant fréquenté le festival. **C.V.**

atlantide-festival.org

Cap au sud !

Du 5 au 8 mars, Aix-en-Provence accueille pour cette nouvelle édition plus de cinquante écrivains autour du thème de l'année : « L'auteur et ses personnages ».

« *Madame Bovary, c'est moi !* » déclare Flaubert se glissant dans l'intimité de l'héroïne d'un fait divers. Mauriac, lui, s'émerveille de voir Thérèse Desqueyroux prendre son autonomie et réclamer un second roman pour se raconter. Que dire de Giono, qui voit ses personnages imaginaires escalader le canapé de son bureau pour, gures minuscules, s'affronter en géants ? Tel est le thème qui intéressera cette année les invités et visiteurs du festival des Écrivains du Sud.

Des noms prestigieux

Ils seront nombreux à répondre présent pour cette édition autour de Paule Constant, directrice artistique et membre de l'académie Goncourt. Parmi eux, beaucoup de noms prestigieux : Jean-Paul Dubois, Prix Goncourt 2019, Karine Tuil, lauréate du Goncourt des lycéens et du prix Interallié. Mais aussi Sonja Delzongle, Ian Manook, les médecins Patrick Ben Soussan et Jean Abitbol, etc. Vous pourrez également assister à des rencontres inédites, dont celle qui réunira les comédiennes écrivaines Irène Jacob et Anne Brochet.

Le programme, plus que complet, du festival vous conduira aussi à Sciences Po-Aix où il sera question de savoirs et d'idées en compagnie de personnalités telles que Jérôme Fourquet, Mohamed Sifaoui, Hubert Védrine ou encore Jean-François Colosimo.

Pour nir, un événement mettant à l'honneur Jean Giono sera organisé avec des intervenants ayant tous un lien particulier avec l'auteur de *Regain* : Jacques Ferrandez, Emmanuelle Lambert, Jean-Luc Coatalem, Jacques Mény et Sylvie Giono.

Clémence Varène

aixenprovence.fr

Quand les mots se mettent au vert

Les 14 et 15 mars, le festival Rue des livres aura lieu au parc des Gayeulles, à Rennes, où de nombreux ateliers et animations vous attendent.

Au programme, lectures (dessinées ou non), rencontres, balades littéraires et botaniques, ateliers d'écriture et même *escape game*. De nombreuses animations seront également proposées aux enfants, dont certains auront eu la chance de recevoir dans leur classe, les 12 et 13 mars, des auteurs participant à la manifestation.

Par ailleurs, différents ateliers en petits groupes seront organisés dans les bibliothèques de la ville. Parmi les invités, notons la présence de Jérôme Attal, Michèle Astrud, Fabcaro ou encore de Françoise Grard. Attention, certaines animations nécessitent une inscription préalable gratuite, par téléphone ou par e-mail*. Et le petit plus « écolo » : le festival offre un livre à chaque visiteur venu à vélo ! **C.V.**

festival-ruedeslivres.org

*Pour vous inscrire : 02 99 38 28 25 ou inscription@festival-ruedeslivres.org

C. DES LIGNERIS – AGENCE YAM/RUE DES ARCHIVES

Carte blanche aux éditions Stock

Pour sa 6e édition – qui se déroulera du 3 au 14 mars –, la manifestation poitevine rendra hommage à la célèbre maison, connue entre autres pour sa collection « La Bleue ».

Les festivals et salons littéraires ont pour tradition de célébrer des écrivains ou des genres. À Poitiers, les organisateurs ont préféré un angle différent et, au vu de la fréquentation des éditions précédentes, l'originalité a été payante. En effet, chaque année depuis 2016, Les Éditeuriales ont fait le choix de mettre en avant une maison d'édition.

Après Julliard, Actes Sud, Flammarion, Minuit et Grasset, c'est au tour de Stock d'être honoré lors de multiples rendez-vous à la médiathèque François-Mitterrand, réunissant généralement un auteur et un éditeur. Du 3 au 14 mars, vous pourrez ainsi assister à de nombreux débats en compagnie, entre autres, de Luc Lang, Claire Berest, Blandine de Caunes ou Samar Yazbek, venus pour l'occasion avec un représentant des éditions Stock. Les participants évoqueront non seulement leurs livres et leurs parcours, mais il sera aussi question des arcanes de la publication d'un titre et de la richesse du catalogue de la maison invitée.

Le dynamisme des médiathèques de Grand Poitiers ne saurait d'ailleurs se résumer aux seules Éditeuriales. Outre des collaborations déjà instaurées avec la BnF et l'INA, on saluera notamment un récent partenariat avec la bibliothèque du Parlement européen – une première pour une agglomération – permettant aux habitants d'avoir accès à toutes les ressources (ouvrages, podcasts, conférences en direct, etc.) de cette institution communautaire. Histoire d'élargir plus encore les possibilités du savoir.

Baptiste Liger

LES TEMPS FORTS

MARDI 3 MARS À 19 H
Rencontre avec **Luc Lang** (*La Tentation*, prix Médicis 2019) et **Manuel Carcassonne**

MERCREDI 4 MARS À 14 H
Masterclasse avec **Manuel Carcassonne**

MERCREDI 4 MARS À 18 H
Rencontre avec **Claire Berest** *(Rien n'est noir)* et **Manuel Carcassonne**

JEUDI 5 MARS À 19 H
Rencontre avec **Samar Yazbek** *(19 femmes)* et **Raphaëlle Liebaert** (directrice de La Cosmopolite)

VENDREDI 6 MARS À 18 H
Rencontre avec **Colombe Schneck** *(Les Guerres de mon père)* et **Paloma Grossi** (éditrice)

SAMEDI 7 MARS À 18 H
Rencontre avec **Léonor de Récondo** *(La Leçon de ténèbres)* et **Alina Gurdiel** (directrice de la collection « Ma nuit au musée »)

MARDI 10 MARS À 19 H
Rencontre avec **Blandine de Caunes** *(La Mère morte)* et **Bénédicte Avel** (attachée de presse)

MERCREDI 11 MARS À 18 H
Rencontre avec **Romane Lafore** *(Belle in dèle)* et **Caroline Laurent** (éditrice)

JEUDI 12 MARS À 19 H
Rencontre avec **Laurence Tardieu** *(Nous aurons été vivants)* et **Charlotte Brossier** (éditrice)

VENDREDI 13 MARS À 18 H
Rencontre avec **Éric Faye** *(Dans les pas d'Alexandra David-Néel)*

SAMEDI 14 MARS À 18 H
Rencontre avec **Emmanuelle Lambert** (*Giono, furioso*, prix Femina essai 2019) et **Charlotte Brossier**

Pour tout renseignement : ***grandpoitiers.fr*** et ***bm-poitiers.fr***

3 QUESTIONS À... Manuel Carcassonne

directeur général des éditions Stock

J.-F. PAGA

Comment qualifieriez-vous la ligne éditoriale des éditions Stock ?

● **M.C.** Stock est clairement une maison d'édition de taille moyenne, comptant 20 salariés pour 80 à 85 titres par an. Elle s'équilibre et équilibre son chiffre d'affaires entre fiction/littérature et documents/essais. J'ai coutume de dire que j'ai emprunté le chemin déjà tracé par Jean-Marc Roberts et « La Bleue », avec simplement d'autres auteurs, d'autres méthodes et un marketing adapté au goût contemporain. En ce qui concerne les essais, j'ai réduit et rassemblé les ouvrages de sciences humaines dans la collection « Les Essais », en élargissant le périmètre des documents.

On retrouvera, lors de ces Éditeuriales, des écrivains aussi variés que Colombe Schneck, Éric Faye ou encore Léonor de Récondo.

Comment avez-vous effectué cette sélection ?

● **M.C.** Nous avons choisi les auteurs de manière collective et avec une attention portée à l'actualité et à la représentation des diverses collections en littérature.

En n, en tant que directeur de cette maison, y a-t-il un livre en particulier que vous êtes, à titre personnel, très er d'avoir édité ?

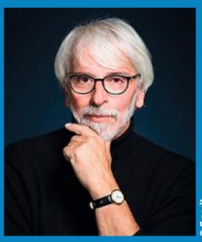
● **M.C.** Je suis er de tous les livres publiés, mais je suis toujours heureux quand nous révélons un auteur au public. Un peu avant que des compétiteurs moins inventifs ne viennent nous les dérober…

Propos recueillis par B.L.

CONCOURS D'ÉCRITURE 2020

LiRE: & Librinova

Participez au concours
LiRE & Librinova
parrainé par Philippe Delerm



© Seuil

La meilleure nouvelle sera publiée dans le numéro de **LiRE de l'été !**

ENVOYEZ VOS TEXTES SUR

www.concours-lire.librinova.com

Du 27/02/2020 au 30/04/2020
Entre 16 000 et 20 000 signes

© Shutterstock - Victor Tarther

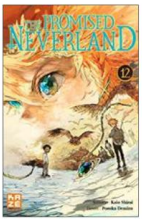
PALMARÈS

F. MANTOVANI/GALLIMARD

10 / Johann Chapoutot

À la sortie de la guerre, Reinhard Höhn se met au service des nouveaux idéaux de la jeune RFA, en particulier la croissance économique. En 1954, il crée à Bad Harzburg un institut de formation où sera enseigné le *« management par délégation de responsabilité »*. Dans ce modèle, l'exécutant est tenu d'atteindre un objectif dé ni par son supérieur hiérarchique, tout en disposant d'une relative autonomie pour y parvenir. Entre *« liberté d'obéir »* et *« obligation de réussir »*, il doit être rentable-performant-productif. Ce schéma restera en vigueur une vingtaine d'années, jusqu'à l'arrivée de méthodes managériales américaines, puis japonaises. La roue tourne, en 1971, lorsque le quotidien social-démocrate *Vorwärts* révèle le passé de Höhn. En 1945, il était en effet général de la SS. Juriste, idéologue, il avait été chargé d'adapter la production et l'administration du Grand Reich gagné sur les terres et les populations slaves de l'Est. Sa solution ? Précisément cette méthode, fondée sur *« l'élasticité »* et *« la joie au travail »*… Tel est le sujet de *Libres d'obéir*, nouveau chapitre de l'histoire culturelle du nazisme, entreprise par Johann Chapoutot. Dans cet essai – écoulé pour le moment à 15 000 exemplaires –, l'historien s'interroge : comment l'un des régimes les plus criminels a-t-il pu encourager un mode d'organisation non autoritaire au sein d'un système hiérarchisé ? Peut-on dire que le futur « miracle allemand » a été bâti sur ses ruines ?

Emmanuel Hecht



2 / Demizu & Shirai

The Promised Neverland raconte les aventures d'Emma et de ses « frères et sœurs », tous orphelins, qui vivent à Grace Fields House, protégés et choyés par une « maman » qui leur offre amour et réconfort. Jusqu'au jour où ils découvrent un terrible secret et décident de s'enfuir. Ce 12e tome traduit en France (il en existe 21 en tout), riche en nouvelles péripéties, était très attendu. La série, publiée dans *Shonen Jump*, l'organe de presse japonais le plus lu (où sont parus *Dragon Ball*, *One Piece* ou encore *Naruto*), a déjà conquis des milliers de lecteurs. En 2019, ce manga était d'ailleurs le quatrième le plus vendu au monde. Une adaptation cinématographique est d'ailleurs prévue pour décembre, et une série télé est déjà en cours de diffusion.

Clémence Varène

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'ADELC – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 8 février 2020, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Miroir de nos peines	Albin Michel	Littérature
2	Vanessa Springora	Le Consentement	Grasset	Littérature
3	Roald Dahl & Pénélope Bagieu	Sacrées sorcières	Gallimard BD	BD
4	Emmanuel Todd	Les Luttes de classes en France au XXIe siècle	Seuil	Essais/ Documents
5	Jean Echenoz	Vie de Gérard Fulmard	Minuit	Littérature
6	Sylvain Tesson	La Panthère des neiges	Gallimard	Littérature
7	Collectif Michelin	Le Guide Michelin. France (édition 2020)	Michelin	Pratique/ Divers
8	Jean-Paul Dubois	Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon	L'Olivier	Littérature
9	Régis Debray	Le Siècle vert. Un changement de civilisation	Gallimard	Essais/ Documents
10	Johann Chapoutot	Libres d'obéir. Le management, du nazisme à la RFA	Gallimard	Essais/ Documents
11	Daniel Pennac	La Loi du rêveur	Gallimard	Littérature
12	Serge Le Tendre, Loisel & David Etien	La Quête de l'oiseau du temps. Avant la quête (t. 6). Kryll	Dargaud	BD
13	Connaissance des arts (revue)	Christian Boltanski	Connaissance Des Arts	Beaux-arts
14	Benoît Ers & Vincent Dugomier	Les Enfants de la résistance (t. 6). Désobéir !	Lombard	BD
15	Mr Tan & Diane Le Feyer	Mortelle Adèle. Au pays des contes défaits	Tourbillon	BD
16	Sabri Louatah	404	Flammarion	Littérature
17	Francois Cheng	À Notre-Dame. Une communion universelle	Salvator	Essais/ Documents
18	Mona Ozouf & Alain Finkielkraut	Pour rendre la vie plus légère. Les livres, les femmes, les manières	Stock	Essais/ Documents
19	Frédéric Beigbeder	L'homme qui pleure de rire	Grasset	Littérature
20	Frédéric Saldmann	On n'est jamais mieux soigné que par soi-même	Plon	Essais/ Documents
21	Manu Larcenet	Thérapie de groupe (t. 1)	Dargaud	BD
22	Nastassja Martin	Croire aux fauves	Verticales	Littérature
23	Alain Auroles & Juanjo Guarnido	Les Indes fourbes	Delcourt	BD
24	Stéphane Velut	L'Hôpital, une nouvelle industrie	Gallimard	Essais/ Documents
25	Stephen King	L'Institut	Albin Michel	Littérature
26	Michel Bussi	Au soleil redouté	Presses de la Cité	Polars
27	Mona Chollet	Sorcières. La puissance invaincue des femmes	Zones	Essais/ Documents
28	Blandine de Caunes	La Mère morte	Stock	Littérature
29	Anne Didier, Olivier Muller & Clément Devaux	Anatole Latuile (t. 13). Et qu'ça saute !	BD Kids	BD
30	Eva Illouz	La Fin de l'amour	Seuil	Essais/Documents
31	Constance Debré	Love Me Tender	Flammarion	Littérature
32	Vincent Jauvert	Les Voraces. Les élites et l'argent sous Macron	Robert Laffont	Essais/ Documents
33	Ian McEwan	Une machine comme moi	Gallimard	Littérature
34	René Goscinny & Uderzo Albert	Astérix (t. 38). La fille de Vercingétorix	Albert René	BD
35	Florent Grouazel & Younn Locard	Révolution (t. 1). Liberté	Actes Sud	BD
36	Christian Boltanski	Départ	Centre Pompidou	Beaux-arts
37	Victoria Mas	Le Bal des folles	Albin Michel	Littérature
38	Júne Plá	Jouissance Club	Marabout	Pratique/ Divers
39	Karine Tuil	Les Choses humaines	Gallimard	Littérature
40	Joe Sacco	Payer la terre. À la rencontre des premières nations des territoires du Nord-Ouest canadien	Futuropolis	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Philippe Lançon	Le Lambeau	Gallimard	Littérature
2	Demizu & Shirai	The Promised Neverland (t. 12)	Kazé	BD
3	Fabrice Caro	Le Discours	Gallimard	Littérature
4	Albert Camus	Le Premier Homme	Gallimard	Littérature
5	Valérie Perrin	Changer l'eau des eurs	LGF	Littérature
6	Akira Toriyama & Toyotaro	Dragon Ball Super (t. 10)	Glénat	BD
7	Albert Camus	L'Étranger	Gallimard	Littérature
8	Pierre Lemaitre	Couleurs de l'incendie	LGF	Littérature
9	Jean Anouilh	Antigone	Table ronde	Littérature
10	Michelle Obama	Devenir	LGF	Littérature

TROIS ÊTRES MALMENÉS PAR LA VIE, SUR LE CHEMIN DE LA CONSOLATION

320 pages - 16 €

Barbara, Charles et Lise...

Dans l'histoire de chacun : des empêchements, venus enrayer la possibilité d'aimer librement.

Autour de Rose, la mère absente, ces cœurs imparfaits se rencontrent et inaugurent des voies possibles de consolation

Roman EYROLLES

Casquette vissée sur la tête et rouflaquettes, Bartabas devant sa magni que caravane Assomption.

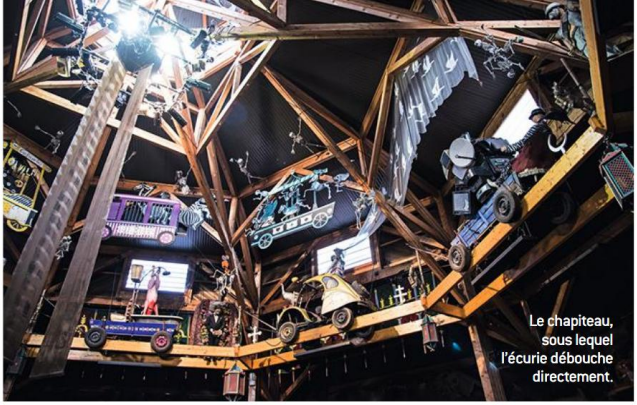
Son royaume pour un cheval

Bartabas

Le grand maître du théâtre équestre publie *D'un cheval l'autre,* une galerie pleine de poésie composée des portraits de ses montures fétiches. Nous sommes allés à Zingaro. En selle !

Difficile de passer à côté du théâtre Zingaro quand on sort du métro à la station Fort d'Aubervilliers. Installé là depuis 1989, le grand site tout en bois attrape l'œil. Est-on encore dans la réalité ? On dirait un décor éphémère créé le temps d'un rêve, une belle illusion, une sorte de Cinecittà chevaline… La féerie continue quand on serre la main du maître des lieux. Bartabas, 62 ans, ne revient pas d'une réunion dans une salle de conférences de La Défense. Gouaille titi à l'ancienne, visage émacié, grosse casquette et rouflaquettes, dif cile de dire de quel lm d'époque il sort. Comme l'un de ses écrivains préférés, Louis-Ferdinand Céline, il est né à Courbevoie et son vocabulaire renvoie plus à Bardamu qu'aux novlangues du marketing contemporain. Avisant nos chaussures anglaises cirées de frais, il n'est pas long à se payer notre tête, avec tutoiement immédiat : *« C'est quoi, ces pompes ? Tu te crois où ? Pour patauger dans la gadoue, il fallait venir avec des vieilles bottes, hein… »*

La compagnie Zingaro, en tournée, ce sont seize semi-remorques de matériel. Qu'on ne s'étonne pas si, ici, tout est hors norme. Après avoir fait un tour dans le restaurant orné des costumes et éléments de décor des anciens spectacles, on entre dans l'écurie. Sur la porte : un dessin d'Ernest Pignon-Ernest qui part en lambeaux. À l'intérieur : deux grands lustres et, en dessous, quelques canassons qui prennent du bon temps en attendant les prochaines représentations du *Sacre de Stravinsky.* L'écurie donne directement dans le chapiteau, qui paraît bien désert en cette heure creuse d'une après-midi pluvieuse de février. On est au milieu



Le chapiteau, sous lequel l'écurie débouche directement.

Un moine tibétain en bronze, en haut à gauche, incite à la sagesse. En dessous, l'entrée de l'écurie sur laquelle un dessin d'Ernest Pignon-Ernest part un peu en lambeaux.

de la piste depuis un moment, Bartabas rompt le silence : *« Chez nous, l'idée n'est pas de répéter des numéros, on cherche à exprimer des émotions. C'est pour ça que ce n'est pas du cirque. »* Présenté partout comme le père du théâtre équestre, il n'a pas cette vanité : *« Je n'ai jamais eu la prétention d'inventer quelque chose ! Au début, Zingaro, c'était du cabaret, un truc de barjots, on s'est perfectionnés petit à petit… L'art équestre a toujours été un art majeur, comme la danse ou la musique. Les premiers traités d'équitation datent de Xénophon, ce n'est pas nouveau… »*

Sur ces précisions, on s'installe avec Bartabas dans la splendide caravane Assomption des années 1950 dans laquelle il vit – plusieurs de ses collaborateurs résident aussi sur place. Dans une société où l'envie d'être propriétaire et autres crédits immobiliers tourne à l'obsession, Bartabas fait un pas de côté : *« J'aurais les moyens de m'acheter une super baraque, mais pourquoi m'occuper d'une toiture ? Ça ne m'intéresse pas. »* Il est vrai qu'ici on risque moins d'avoir des fuites.

Quand Céline part en vrille…

On est assis à côté d'un imposant bronze de moine tibétain, soyons sages : *« La caravane, c'est une vraie leçon : ça t'oblige à garder peu d'objets personnels, à faire des choix. La seule chose que je possède, c'est le souvenir de mes chevaux. Écrire mon livre, c'était aussi une manière de leur dire adieu… Bon, tu as soif ? »* Il nous propose un jus de gingembre, on préférerait un verre d'eau. Lui : *« L'eau est sur la table, le verre ne va pas tarder à arriver. »* À peine parti, déjà de retour : si ses spectacles, poétiques, laissent de la place à la lenteur, Bar-tabac traverse le quotidien au galop. Chaque matin, de 6h30 à 10h30, occupé à monter ses chevaux, il n'adresse la parole à aucun être humain. Il faut bien qu'ensuite il se rattrape, avec débit mitraillette : *« Lire, c'est pour les intellectuels, non ? Ne perdons pas de temps, parlons littérature ! »*

On le branche sur Céline, pour Courbevoie et le titre *D'un cheval l'autre,* mais aussi à cause de sa description d'un *« New York au ras de la vie »* qui sonne comme un hommage renversé à la *« ville debout »* de son maître à écrire : *« Je vois que tu as nement lu ! Ouais, chez Céline, New York, c'est vertical ; chez moi, c'est horizontal. Je n'ai pas de problème à dire que je suis assez inculte. En revanche, je reçois les livres quand j'ai besoin de les capter – par exemple,* Les Chants de Maldoror *de Lautréamont, j'avais fait un spectacle dessus, eh bien, j'avais lu le livre en une nuit en annotant précisément tout ce que je voulais en retenir… Céline, je l'ai découvert à 17 ans, forcément, ça m'a marqué… Je suis très sensible au style, et chez lui, c'est le premier truc qui m'ait frappé : plus que le contenu, le style. C'est presque une banalité de le dire, mais j'aime quand il part en vrille… »*

Donquichottesque en diable

Quand on lit *D'un cheval l'autre,* comme quand on a l'auteur en face de nous, un héros s'impose : Don Quichotte. Sur le sujet, Bartabas est intarissable : *« Don Quichotte, ça parle de quoi ? D'un mec qui va là où son cheval l'emmène et ça, c'est toute mon histoire… Ce personnage m'intéresse beaucoup. Et puis l'aventure Zingaro est donquichottesque : on s'est inventé notre propre monde, sauf que nous, on l'a fait en vrai. Ce qu'affirme Zingaro dans le paysage culturel, c'est assez unique. On n'est ni un centre dramatique ni une scène nationale, on a commencé dans la rue, sans rien. Ça s'est développé envers et contre tout, et maintenant nous sommes l'une des plus grosses compagnies d'Europe… »* Entre deux réponses éclairs, Bartabas nous xe de son œil rieur. Donquichottesque en diable, il a aussi quelque chose de shakespearien. Sa roulotte est son royaume, il tient autant du gitan que du grand ●●●

En haut à gauche, la caravane Assomption datant des années 1950. À droite, l'urne dans laquelle se trouvent les cendres du cheval Zingaro, qui a donné son nom à la compagnie.

●●● seigneur. Derrière son accent franchouillard, il a des airs de Louis-Henri de Bourbon-Condé, ce prince du XVIIIe siècle qui avait fait construire les fastueuses écuries de Chantilly et assurait qu'il se réincarnerait en cheval.

Ne tenant pas longtemps en place, notre hôte nous conduit dans un endroit qu'il ne montre d'ordinaire jamais : le bureau où, quand il n'était pas en tournée, il a écrit *D'un cheval l'autre* en un an et demi. En chemin, on lui demande comment il a atterri chez Gallimard : *« Je ne voulais pas faire le joueur de foot qui raconte sa vie, mais créer une œuvre littéraire. Ayant cette prétention-là, je me suis adressé à Gallimard, qui est la cathédrale. »* On lui fait remarquer qu'avant qu'il ne publie dans la « Blanche » la célèbre collection avait déjà accueilli, chose atypique, deux livres sur lui : *Bartabas,* roman de Jérôme Garcin et *Zingaro, suite équestre* d'André Velter. Il rigole : *« C'est un peu comme Don Quichotte, encore une fois : il faut que je sois à la hauteur des livres qui ont été écrits sur moi ! »*

Le bureau dans lequel Bartabas a écrit son livre fourmille de bibelots rapportés de ses voyages et de trophées de jeunesse en tout genre.

Têtes de morts et urne funéraire

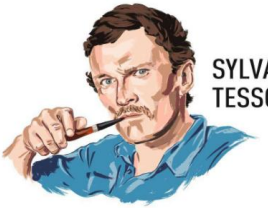
Des trophées de jeunesse, divers bibelots rapportés de ses voyages, des touches mexicaines, indiennes ou tsiganes, les livres de Garcin, une vieille édition des *Fleurs du mal* de Baudelaire, des photos de Pina Bausch, Einstein, John Ford, on n'a pas le temps de tout détailler… Bartabas, lui, a beau se dire *« timide et stressé »*, il philosophe sans discontinuer : *« Quand tu perds un cheval brutalement comme ça m'était arrivé avec Zingaro, qui avait donné son nom à la compagnie, ça va au-delà du rapport sentimental, tu perds plus qu'un lien affectif, c'était ton mode d'expression… À la mort de Zingaro, c'est comme si on m'avait coupé un bras. Cette partie, tu ne la remplaceras jamais. Il faut alors recommencer une autre aventure avec un autre cheval… »*

Avant de partir, on reparle un peu littérature – Christian Bobin, François Cheng, Cormac McCarthy, *My Absolute Darling* de Gabriel Tallent, *« génial »*. Il nous fait part d'un goût auquel on ne s'attendait pas : *« Il y a un écrivain qui me fascine en ce moment, c'est Pascal Quignard. Pour le coup, il a inventé un truc qui n'avait pas été tenté avant lui… Comment fait-il ? Je ne comprends pas comment il compose ses livres, ça m'énerve, c'est incroyable ! Ça fait trois fois que je lis* Les Désarçonnés *– tu me diras, le titre était fait pour moi… »* A-t-il des livres sur les chevaux à nous conseiller ? *« Il y a toute une littérature équestre, mais c'est surtout des traités écrits par des militaires, et comme je suis contre les méthodes… En n, c'est intéressant quand on lit entre les lignes. Et si on veut se divertir, il y a Dick Francis, un jockey qui écrivait et a ni anobli par la reine d'Angleterre. Plus jeune, je lisais ses polars qui se passent dans le milieu du cheval, comme* Panique au pesage… *»*

La panique, est-ce un sentiment qui l'habite ? Dans la pièce où il écrit, cabinet de curiosités où l'on trouve aussi deux têtes de morts et des crânes de chevaux, on remarque l'urne funéraire de Zingaro. On avait noté cette phrase de *D'un cheval l'autre : « Le couvercle est entouré d'une tresse de ses crins. Il contient des petits éclats d'os et des cendres… Elles attendent patiemment de rejoindre les miennes. »* On l'interroge sur la Faucheuse, il reste de marbre. Tout chez lui semble pourtant travaillé par ce thème. Au mur est accrochée une gravure de son peintre de prédilection : Géricault. Est-il mort de syphilis ou des suites d'un accident d'équitation, comme le dit la légende ? Bartabas se réveille : *« C'est bien sa chute de cheval qui l'avait tué, je confirme ! Est-ce que j'aimerais qu'il m'arrive la même chose ? Ça, on ne sait pas, on ne connaît ni le jour ni la manière, c'est la surprise, c'est ça qui est bien avec la mort ! »* Pour l'heure, notre aristo des faubourgs a l'air en grande santé. Longue vie à Zingaro !

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : A. Isard pour *Lire*

★★★☆☆
D'UN CHEVAL L'AUTRE
PAR **BARTABAS,**
320 P., GALLIMARD, 20 €



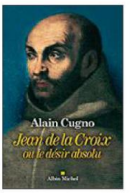
SYLVAIN TESSON

LE FORÇAT DE L'ABSOLU

Que signifie le vers de Mallarmé tiré du *Tombeau d'Edgar Poe : « Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur »* ? Je ne le sais ni le voudrais savoir. Quel intérêt y aurait-il à comprendre ? Parfois, le Verbe n'appelle pas le sens. Un poème surgit du néant. Les mots s'ordonnent par une grâce qui s'appelle le génie. La voix sculpte une argile. Il n'est pas destiné à la raison. Il s'adresse à l'Être. Les savants appellent cela la « poésie hermétique ». Le lecteur qui découvre Jean de la Croix vit semblable expérience. Il ouvre *Le Cantique spirituel* et reçoit l'impression d'avancer sur le parvis d'une cathédrale d'ombre. Les vers du mystique espagnol sonnent comme un hymne au mystère : *« Pour toute la beauté, /jamais je ne me perdrai,/ sauf pour un je-ne-sais-quoi qui s'atteint d'aventure. »*

Toutefois, il arrive qu'un enseignant se propose d'éclairer la pénombre. Alain Cugno nous avait ravis en 2011 avec une puissante méditation sur les libellules, joyaux de force et de splendeur (*La Libellule et le Philosophe,* L'Iconoclaste). Dans *Jean de la Croix ou le Désir d'absolu,* ce professeur de philosophie se charge d'un chantier de Titan : livrer une exégèse des poèmes du moine carme, contemporain de Thérèse d'Avila. Du moins Cugno nous révélera-t-il *« ce qu'il en comprend »* (sic !). Réussit-il sa tâche ? Nous le croyons et le bénissons de rendre quelque clarté à la *Nuit obscure* du poète du XVIe siècle. Jean de la Croix ne barguigne pas : il vise l'absolu d'emblée, veut y accéder *« rapidement et facilement »* et cherchera à fondre le désir d'action dans la soif de contemplation. Le religieux espagnol ne renonce pas pour autant à la sensualité de l'expérience amoureuse ! Chez lui, la montée vers Dieu prend la forme d'une épousaille, *« un exercice d'amour entre l'âme et le Christ époux ».*

Jean de la Croix, prophète moderne, inventera une forme littéraire inédite produisant à la fois une matière poétique et son propre commentaire distancié. Au passage, cinq siècles avant la lettre, il met au point une sorte de *« manuel pratique pour parvenir jusqu'à l'union divine »* (ce qu'aujourd'hui notre époque de sous-développement spirituel appelle le « développement personnel »). Jean détaille les étapes à franchir. D'abord, l'homme serait avisé de se déposséder de tout. La jouissance de vivre découlera de cette *« désappropriation ». « Devenu fluide »,* l'homme se placera en état de *« disponibilité totale ».* Il sera prêt à accueillir le message divin en accédant à l'état de *« passivité ».* Cugno ne prend pas la « passivité sanjuaniste » pour un fatalisme fin de siècle ou bien pour cet état d'abandon cher aux spirites hindous. Non ! La passivité de Jean consiste en la mise de soi-même à disponibilité de l'action de Dieu, à l'instar d'un poste de radio récepteur de l'onde qui *« joue en lui ».* En d'autres termes, dit Cugno, *« laissez-vous travailler par ce qui vous traverse »* ! Et le paradoxe explosif du défi sanjuaniste relevé par le professeur du XXIe siècle est d'accéder à la *« liberté absolue »* par la totale livraison de soi. L'abandon ne sonnera jamais le renoncement à l'action. Car aimer, c'est toujours agir. *« Désormais seul aimer est mon exercice »,* confirme Jean de la Croix au chant 28 du *Cantique.*



★★★★☆

JEAN DE LA CROIX OU LE DÉSIR ABSOLU

PAR **ALAIN CUGNO,** 256 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

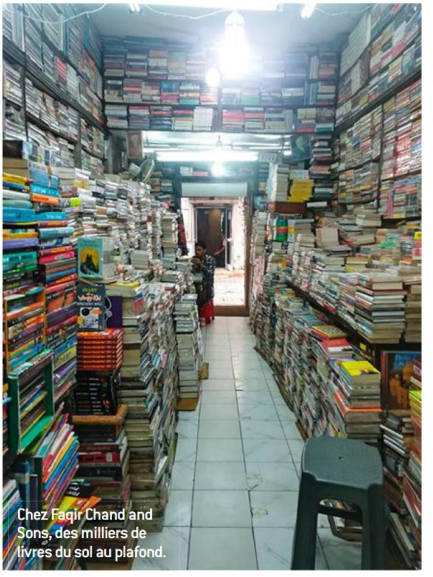
Cugno possède l'infinie délicatesse de nous mettre en garde : comprendre Jean de la Croix est un défi. Sa pensée est d'une *« extrême complexité ».* Mais les limpidités du professeur dissipent les vapeurs du poète qui nous intimidaient. Soudain le chant résonne, plus clair. Les scansions du *Cantique spirituel,* de *La Montée du mont Carmel* ou de *La Vive Flamme d'amour* coulent (de source). C'est l'écho d'un vieux Tao de la chrétienté, formulé par un forçat de l'absolu sous le soleil andalou. Écoutez la fontaine murmurer ses secrets : *« Sans appui et avec appui* […]*/sans lumière en l'obscur vivant* […]*/tout entier me vais consumant. »* Brasier spirituel ! Feu poétique !

SÉBASTIEN HARDY

Faqir Chand and Sons, la librairie familiale fondée à Delhi en 1951, est une véritable institution.

L'éditeur Seagull Book traduit des auteurs français.

L'un des nombreux étals de vendeurs de rues.


Chez Faqir Chand and Sons, des milliers de livres du sol au plafond.

L'INDE À LA PAGE

Freiné par un climat politique délétère, le marché du livre peine à s'épanouir dans ce pays où la lecture est souvent peu considérée. La littérature indienne n'en est pas moins d'une grande richesse comme le prouve son statut d'invitée d'honneur au prochain salon Livre Paris.

Chaleur moite et concert de klaxons. Lumières voilées des taxis et des rickshaws. Bienvenue en Inde où, en cette nuit de novembre, un nuage de pollution plane au-dessus des têtes. Delhi-Calcutta-Bombay. Une semaine pour prendre des nouvelles de la littérature indienne et du secteur du livre. Mission que l'on pressent d'emblée impossible dans un pays qui compte 1,3 milliard d'habitants, grand comme six fois la France, où l'on parle deux langues nationales (l'anglais et l'hindi), 22 langues constitutionnelles et des centaines de dialectes !

Ce que l'on sait : le boom économique est terminé et le marché du livre en Inde sera l'un des premiers à en souffrir. Il est estimé à 6,5 milliards de dollars en 2017, selon un rapport du Bureau international de l'édition française, le BIEF. Ce qui saute aux yeux : depuis l'arrivée au pouvoir du Premier ministre Narendra Modi et sa politique nationaliste hindoue, le pays est plus divisé que jamais. Et la liberté d'expression régulièrement attaquée. Les gens du livre que l'on a rencontrés nous l'ont dit sans réserve : écrire et publier en Inde aujourd'hui est dangereux. On ne compte plus les éditeurs contraints de pilonner un ouvrage, sous la pression d'extrémistes hindous et autres conservateurs. L'écrivaine et militante Arundhati Roy viendra à Paris, mais pas au salon du livre, refusant d'être associée à la politique du gouvernement, qui le lui rend bien. L'auteur tamoul Perumal Murugan sera présent, mais n'a pas oublié les pressions subies en 2015 (voir encadré page 36).

Peu de livres achetés en Inde

En France, les auteurs contemporains connus sont pour la plupart d'expression anglaise : Salman Rushdie, Vikram Seth, Arundhati Roy. La littérature qui s'écrit en Inde s'avère extrêmement riche. Elle s'exprime en hindi, en malayalam, en bengali, en tamoul. Certes, elle s'écrit et se vend surtout en anglais, mais il n'est parlé que par 10 % de la population. De façon surprenante cependant, on achète peu de livres en Inde. Le taux d'alphabétisation est de 72 %, avec de grandes variations selon les États. Les éditrices Jaya Bhattacharya Rose et Neeta Gupta, rencontrées à l'Institut français de Delhi, dressent un panorama éloquent : un titre est considéré comme un best-seller quand il se vend à 3 000 exemplaires. Le tirage moyen se situe entre 1 500 et 2 000 copies, et n'a pas bougé depuis cinquante ans.

Côté production, l'Inde compte environ 19 000 maisons d'édition, surtout à Delhi. Les petites et moyennes structures réalisent peu de pro ts. Ce qui est moins le cas des grands groupes internationaux – Penguin India, HarperCollins, Hachette India ou Westand, liale d'Amazon.

Du pratique et de l'utile

Ce désamour s'explique-t-il par des raisons financières ? S'il n'existe pas de tarif unique, il y a un prix maximum conseillé, qui oscille entre 150 et 800 roupies (2 à 10 euros, les plus chers étant ceux écrits en anglais). Les causes sont à chercher ailleurs : lire n'est pas considéré comme étant important en Inde, y compris en termes d'éducation. Les lecteurs veulent du pratique et de l'utile. Pour preuve, un manuel de préparation aux concours administratifs caracole en tête des meilleures ventes de 2018-2019. Mais ceux qui tirent le marché vers le haut sont les livres scolaires et universitaires : ils représentent 70 % du chiffre d'affaires – à Calcutta, une immense avenue, College Street, est dédiée à leur vente. Vient ensuite la non- ction, loin devant la ction. Les best-sellers sont les essais sur l'histoire de l'Inde, sur les origines de sa population (*Early Indians* de Tony Joseph) ou les biographies de personnalités indiennes – un joueur de cricket ou un acteur de Bollywood par exemple.

Créée en 2015, la maison d'édition Juggernaut Books s'est spécialisée dans ce genre d'essais. Loin du tableau déprimant dressé plus haut, Chiki Sarkar, sa jeune et très influente cofondatrice rencontrée à Dehli, nous avoue vendre en moyenne, en version imprimée et numérique, 10 000 exemplaires de ses titres. Elle s'enorgueillit d'avoir créé un *« Netflix des livres »*, une application qui propose extraits et résumés à lire en quinze minutes selon les préférences des utilisateurs. Sa recette : traquer les thèmes les plus populaires sur les réseaux sociaux, puis chercher les *« meilleurs rédacteurs »* pour écrire sur ces sujets. La religion, le nationalisme, l'armée sont les grandes tendances de l'Inde de Modi. *« Contrairement à la plupart des éditeurs, ça ne nous intéresse pas de nous plaindre de vendre peu car nos livres sont exigeants »*, conclut-elle. Distribué par HarperCollins, Juggernaut propose ainsi une manière *« intelligente »* de ●●●

LÉONORA MIANO LANCE UNE NOUVELLE COLLECTION CHEZ UN ÉDITEUR INDIEN

Baptisée « Quilombola », en référence au village créé au Brésil par des esclaves marrons, cette collection d'essais littéraires ambitionne de *« troubler l'ordre établi »*, confie l'écrivaine à *Lire*. Le projet est né à Calcutta, où Léonora Miano a été invitée par la prestigieuse maison d'édition Seagull Books, qui publie la version anglaise de *La Saison de l'ombre*. Elle sympathise rapidement avec son éditeur Naveen Kishore, et programme de venir étudier à la Seagull School of Publishing. Elle nourrit en effet un projet *« depuis un moment »* : publier des essais *« accessibles au grand public, tout en restant exigeants »*, écrits par *« des artistes, des intellectuels ou des activistes »*. Pour l'heure, elle a songé à des auteurs *« francophones, subsahariens ou afropéens, mais souhaite s'ouvrir à toutes les paroles minorées »*.

Faire circuler la pensée

À l'origine, cette collection devait voir le jour en France. Jusqu'à ce que l'éditeur, qui était pourtant venu la *« chercher »*, refuse le projet. Il sera finalement accueilli en Inde chez Seagull Books, qui assurera la traduction des essais vers l'anglais. Cela devrait permettre une meilleure *« circulation de la pensée à travers le monde »* et *« de parler à partir d'autres lieux que les capitales occidentales »*, se réjouit l'écrivaine depuis le Togo où elle est en train de monter The Quilombo Publishing, qui diffusera les essais sur le continent africain. Tant que tous les textes commandés n'ont pas été livrés, motus sur le nom des auteurs ! précise Léonora Miano, superstitieuse.
« Quilombola » sera lancée en Inde au printemps 2021. D'après Naveen Kishore, l'agent littéraire international Pierre Astier, désigné pour vendre les droits à l'étranger, a reçu des marques d'intérêt de France et d'Allemagne. Qu'une collection créée par une auteure franco-camerounaise avec des écrivains francophones doive aller chercher une maison en Inde pour être ensuite diffusée dans le monde et en France, c'est d'une ironie féroce ! Et matière à ré exion pour le milieu éditorial français… **G.M.**

Parmi les meilleures ventes de Faqir Chand and Sons, Margaret Atwood ou Salman Rushdie.

faire de l'édition, à l'opposé de celle de Rajpal & Sons, créée il y a cent sept ans et spécialisée dans *« la fiction littéraire de qualité »*. Ou de Zubaan, maison d'édition féministe historique ne publiant que 25 titres par an. C'est à elle que l'on doit *Une vie moins ordinaire* de Baby Halder, récit de l'émancipation d'une femme battue mariée de force à 12 ans, édité en France par Philippe Picquier.

Même si le livre numérique en Inde se heurte à un obstacle de taille – seulement 34,4 % de la population dispose d'un accès Internet –, Juggernaut n'est pas le seul éditeur à tenter d'attirer le nouveau lectorat que forme la jeunesse indienne éduquée, urbanisée et connectée. Amazon et Flipkart se partagent la moitié du marché, et menacent les librairies physiques. Il y en a environ 20 000 en Inde – dont moins de la moitié sont indépendantes – sans compter les librairies « par terre ». À Delhi, capitale indienne du livre, Faqir Chand and Sons est une institution de Khan Market. Cette librairie familiale fondée en 1951 est la plus vieille de ce quartier commerçant. Toute en longueur, elle expose ses livres du sol au plafond et tout autour du bureau d'Anup Kumar, son actuel propriétaire. Sa femme, son fils et lui proposent principalement des ouvrages en anglais. Parmi les meilleures ventes : Margaret Atwood, Salman Rushdie, Amitav Gosh, Arundhati Roy, ainsi que les Français Camus, Sartre et Proust en tête.

Si l'on ne dispose pas de chiffres sur les auteurs français traduits en Inde, beaucoup ont croisé notre route de Delhi à Calcutta, capitale du Bengal-Occidental. En arpentant les larges trottoirs boisés de la ville natale de Rabindranath Tagore (dont Gallimard vient d'éditer l'œuvre en « Quarto »), on découvre Kanchana, une librairie francophone datant de 1956. Plus loin, les sublimes locaux de l'éditeur Seagull Books. Depuis sa création en 1982, cette maison a traduit des écrivains francophones vers l'anglais, parfois grâce au concours de l'Institut français de l'Inde. Parmi eux : Yves Bonnefoy, Pierre Bourdieu, Maryse Condé ou Léonora Miano. De taille moyenne, Seagull Books jouit d'un véritable prestige en Inde et dans le monde anglophone, notamment grâce à ses bureaux à Londres et à New York, et à son école d'éditeurs. Le Bengal-Occidental est la région de nombreux grands poètes et écrivains en langue bengali, parmi lesquels Bibhouti Bhoushan Banerji dont Zulma publie en mars *De la forêt* – paru en 1937 et considéré comme l'un des premiers écologiques.

Vivre de sa plume en Inde est difficile. Sauf pour les écrivains en langues régionales, qui peuvent prospecter un lectorat de proximité, notamment par le biais des foires du livre. Chaque État, chaque ville, grande ou moyenne en organisent une. C'est au Tata Literature Now Live, le salon du livre de Bombay, que s'achève notre voyage. L'identité, les langues, la question des castes et les violences faites aux femmes étaient les thèmes forts des tables rondes. Ancrée dans la réalité du pays, volontiers engagée et critique, la littérature indienne est en effervescence. À l'image de l'Inde qui nous attend à Livre Paris, du 20 au 23 mars.

Gladys Marivat
Photos G.M. pour *Lire*

4 AUTEURS INDIENS À SUIVRE À LIVRE PARIS

JEET THAYIL

Né en 1959, ce poète et musicien voyageur est une voix singulière de la littérature indienne anglophone. En 2012, *Narcopolis* (naliste du Booker Prize) raconte la descente aux enfers d'un Indien de New York qui s'enferme dans une fumerie d'opium de Bombay. L'auteur, ex-toxicomane, reprend ce thème de l'autodestruction dans *Mélanine* (Buchet-Chastel), salué par Salman Rushdie.

AANCHAL MALHOTRA

Artiste multidisciplinaire, l'écrivaine âgée de 30 ans est une spécialiste de l'histoire orale de son pays. Son premier roman, *Remnants of a Separation* (« vestiges d'une séparation »), évoque les objets transportés par les déplacés lors de la partition de l'Inde en 1947. Il sera traduit en mai aux éditions Héloïse d'Ormesson.

PERUMAL MURUGAN

Figure de proue de la littérature tamoule, l'auteur a été attaqué en 2015 par des conservateurs lui reprochant de donner une image trop sexuelle du shivaïsme dans *Maadhorubaagan*. Contraint de s'excuser et de retirer son livre du marché, il sera innocenté par la justice. Son roman *Le Bûcher* vient de paraître chez Stéphane Marsan et sa nouvelle « Jeux d'eaux » dans un recueil que publiera Magellan & Cie.

MEENA KANDASAMY

Deux sujets passionnent cette romancière, poète, traductrice et militante née en 1984 à Chennai : le féminisme et le système des castes contre lequel elle lutte au sein du Caste Annihilation Movement. Cette année, elle publie en France un roman sur les violences faites aux femmes : *Quand je te frappe. Portrait de l'écrivaine en jeune épouse* (Actes Sud). **G.M.**

SDP

LIVRE PARIS
SALON DU LIVRE DE PARIS
20>23 MARS 2020

DIRECTION **L'INDE ET LA ROUMANIE**

Du 20 au 23 mars, Livre Paris rendra hommage à ces deux pays et explorera différents thèmes, parmi lesquels « Lire, penser, agir », l conducteur du salon, et « Les aventures éditoriales ».

Pour cette 40e édition de Livre Paris, l'Inde est le pays invité d'honneur (voir pages 34 à 36). Venez ainsi découvrir le foisonnement culturel et linguistique de la littérature indienne. Au programme : « L'Inde d'aujourd'hui vue par ses écrivains », « Écrire/réécrire l'histoire de l'Inde », « Tagore, un monument national », etc. Il est également à noter qu'un autre pays sera honoré – à savoir la Roumanie –, à travers deux villes invitées : Bucarest et Timisoara.

À la manière d'une radio littéraire

Par ailleurs, la programmation du salon est cette année construite à la manière d'une « radio littéraire » avec ses rendez-vous quotidiens. Parmi lesquels, « Lire, penser, agir », le fil conducteur qui réunira sur l'ensemble des scènes écrivains, intellectuels, chercheurs et militants autour de problèmes de société tels que : « Réinventer la ville, un défi citoyen ? », « L'État contre la société », « Robotique et intelligence arti cielle, quand la ction dit la réalité ». Autre temps fort, « La fabrique de la pensée », une série d'entretiens avec des figures intellectuelles majeures de notre temps, dont Edgar Morin et Esther Duflo, Prix Nobel d'économie.

L'histoire des maisons d'édition

En n, avec « Les aventures éditoriales », éditeurs et écrivains raconteront l'histoire de leur maison d'édition – citons Albin Michel, L'Observatoire, Agullo, L'École des Loisirs, Bragelonne, etc. Parmi les invités, on notera la présence d'Amélie Nothomb, Gaël Faye, Michel Bussi, Abd Al Malik, Jean-Luc Nancy, Karine Tuil, Emmanuel Todd, Berberian, Baudoin, Pef…

Pour tout renseignement : ***livreparis.com***

LA CABINE DE PRESCRIPTION LITTÉRAIRE FOLIO

Chaque année, des milliers de nouveaux titres arrivent en librairies. Ils s'ajoutent à la longue liste de classiques que l'on aimerait lire ou relire, aux ouvrages repérés dans les médias à l'occasion d'une critique ou d'un entretien, ainsi qu'à ce livre qui a fait éclater de rire notre voisin de bus. Romans, polars, BD, essais, poésie : que lire ?

Et si vous pouviez béné cier d'un tête-à-tête avec un auteur, un éditeur, un journaliste ou un libraire, pour vous faire conseiller le livre qui est fait pour vous ? C'est ce que Folio, l'éditeur poche de Gallimard, proposera pour la première fois aux visiteurs du salon Livre Paris – une opération en partenariat avec *Lire*.

La cabine de prescription littéraire Folio sera ainsi ouverte au public de 11 heures à 18 heures, du vendredi au dimanche. Des éditeurs, des libraires mais aussi des invités de marque, comme Daniel Pennac, se succéderont toutes les heures à l'intérieur de la cabine Folio pour endosser le rôle de conseiller. La liste complète des intervenants sera dévoilée le jour de l'inauguration mais la surprise restera entière : aucun planning détaillé ne sera diffusé, ce n'est qu'au moment d'entrer dans la cabine que l'identité de votre conseiller littéraire vous sera révélée.

Rendez-vous sur le stand L 45 pour vivre une expérience de prescription unique. Et partagez vos découvertes sur les réseaux sociaux ***#CabineFolio***

folio
vous lirez loin

RENDEZ-VOUS SUR LE STAND LIRE: ET Librinova

À l'occasion de Livre Paris, vous êtes invités à rencontrer l'équipe de *Lire* au stand N 47. Tout le week-end, la rédaction du magazine vous proposera, en partenariat avec Librinova, de nombreuses tables rondes réunissant auteurs, éditeurs et professionnels de l'édition autour du thème à la une du présent numéro. Différentes grandes questions seront abordées : Comment se faire éditer en 2020 ? Comment repère-t-on les jeunes talents aujourd'hui ? Quels sont les secrets d'écriture des grands auteurs ? Autoédition, où en sommes-nous ? La programmation complète sera dévoilée sur nos réseaux à quelques jours de l'ouverture du salon. Ces rencontres, d'environ quarante-cinq minutes, seront également retransmises en direct sur la page Facebook de *Lire*.

Un nouveau concours de nouvelles

Aussi, fort du succès des précédentes éditions, *Lire* lance son nouveau concours de nouvelles avec Librinova à partir du 27 février. Parrainé cette année par Philippe Delerm. Le thème est le suivant : « Un numéro qu'il ne connaissait pas s'était affiché sur l'écran. » Les participants peuvent envoyer leurs textes (entre 16 000 et 20 000 signes) jusqu'au 30 avril 2020 à l'adresse suivante : ***concours-lire.librinova.com***

La meilleure nouvelle sera publiée dans le numéro de *Lire* de l'été !

H. TRIAY/LE SEUIL

Philippe Hayat

GAGNER DE L'ARGENT EN ÉCRIVANT

(OU NE PAS EN PERDRE)

C'est un tabou somme toute très français : l'argent. Pourtant, il est, qu'on le veuille ou non, au cœur de notre quotidien. Et il compte, évidemment, lorsqu'on se met à écrire, et ce à plus d'un titre… *Lire* a donc choisi d'explorer ce mois-ci le lien entre l'édition et l'argent, qui s'établit dès l'idée d'un ouvrage, avant même les premières lignes écrites. Pour un amateur comme pour un professionnel aguerri, les démarches pour tenter de publier une œuvre ont un coût (recherches, impressions, envois de manuscrits, etc.) et représentent un investissement (qui n'est d'ailleurs pas seulement financier). Se faire repérer se révèle aussi une donnée importante. Des plateformes Internet aux nombreux concours organisés ici et là, il existe pour cela di érents moyens qui permettent, au passage, de remporter un petit pécule… Mais une fois le titre paru, il ne faut pas se méprendre et bien se rendre compte que, sur le prix indiqué en couverture, il y a un partage qui n'est pas connu de tous. Très peu d'auteurs vivent de leur seule plume, aussi, au-delà des livres, ne doit-on pas oublier la diversité des revenus des écrivains qui, pour l'immense majorité, ont une profession à côté (qui peut avoir un rapport avec l'édition ou l'écriture). Des diverses bourses aux rémunérations de certaines rencontres en passant par les droits audiovisuels ou le cas du théâtre, les sources sont très variées. Prenons garde, toutefois, à ce qu'elles ne se tarissent pas… **Baptiste Liger**

SOMMAIRE

10 QUESTIONS INCONTOURNABLES AVANT DE SE LANCER 40

PRIX D'UN LIVRE : LA RÉPARTITION DES BÉNÉFICES 43

CULTIVER L'ESPRIT DE CONCOURS 44

À VOS PLUMES ! 45

OUVRIR SES HORIZONS 46

SON NOM EST PERSONNE 48

P. MARAIS/SAIF IMAGES

10 QUESTIONS INCONTOURNABLES AVANT DE SE LANCER

Qui n'a pas rêvé un jour de voir son nom sur la couverture d'un livre et de tenir, enfin, cet objet mythique entre les mains ? Mais avant d'en arriver là, il est nécessaire de ré échir au processus à suivre et à son coût. En se posant les bonnes questions, celles qui vous ouvriront les portes de l'édition.

1 NUMÉRIQUE OU PAPIER : QUELLE OPTION CHOISIR POUR L'ENVOI DE SON MANUSCRIT ?

Il n'y a malheureusement aucune réponse toute faite à cette question. Le plus important est de consulter directement le site des éditeurs auxquels vous souhaitez adresser vos manuscrits. Si de plus en plus de maisons d'édition passent au tout numérique pour des raisons pratiques et écologiques, sachez que les « grands » éditeurs tels que Gallimard, Albin Michel, Grasset, Flammarion, Fayard ou Robert Laffont n'acceptent pas l'envoi de manuscrit en pièce jointe d'un e-mail.

2 ADRESSER SON MANUSCRIT AU BON ÉDITEUR : QUELLES SONT LES ASTUCES POUR DÉCRYPTER LES CATALOGUES DES MAISONS D'ÉDITION ?

Une fois l'écriture terminée, les auteurs ont souvent comme premier ré exe de vouloir forcer le destin et d'envoyer au hasard leurs œuvres à tous les éditeurs. Ce n'est pas la bonne stratégie. Sélectionnez méticuleusement les maisons que vous allez viser. Bien que long et fastidieux, ce travail de recherche est primordial. Avant toute chose, étudiez le genre de livres publiés par chacune d'elles. Adresser un roman policier à une maison d'édition spécialisée dans la littérature jeunesse vous fera perdre du temps et de l'argent. De la même manière, faites attention à la place accordée aux publications françaises dans les différents catalogues car certains éditeurs ne publient que des auteurs étrangers. Regardez ensuite la place attribuée aux premiers romans, les maisons qui misent sur les jeunes talents sont forcément plus intéressantes pour vous. Prenez aussi en compte leur image ainsi que leur visibilité en librairies. Ce sont des petits plus qui peuvent vous conforter dans votre choix. Enfin, sachez que les maisons mères cachent souvent de plus petits éditeurs. Plus l'envoi est ciblé, plus un manuscrit aura de chance d'être apprécié à sa juste valeur.

3 POURQUOI ET COMMENT PROTÉGER SON MANUSCRIT ?

S'il n'est pas obligatoire de faire enregistrer son manuscrit avant la signature d'un contrat avec un éditeur (ou avant sa publication en ligne), ce dépôt peut s'avérer judicieux. Ainsi, comme il est rappelé sur le site de la Société des gens de lettres (SGDL), *« les droits d'auteur attachés à l'œuvre existent du seul fait de sa création. La titularité des droits n'est pas conditionnée par un dépôt ou un enregistrement préalable. En revanche, ce dépôt peut être important en matière de preuve : il permet d'établir une date de création certaine de l'œuvre en cas de litige ou de contestation, notamment dans le cadre d'un plagiat ».* Pour déposer votre manuscrit, plusieurs solutions s'offrent à vous : le faire enregistrer auprès d'associations d'écrivains, chez un notaire ou à l'INPI (Institut national de la propriété industrielle). Il est par ailleurs possible de le déposer sous sa forme imprimée ou numérique pour en assurer la titularité des droits, mais aussi sa sauvegarde.

Au service des manuscrits, chez Albin Michel.

ALBIN MICHEL

UN AUTEUR PERÇOIT 8 % DE DROITS JUSQU'À 10 000 EXEMPLAIRES VENDUS

4 QUELLE RÉMUNÉRATION POUR UNE PUBLICATION À COMPTE D'ÉDITEUR ?

Si vous avez la chance d'être édité, un contrat vient sceller les conditions de publication. L'édition à compte d'éditeur implique que l'auteur cède ses droits de diffusion, d'exploitation et de représentation contre une rémunération. Il perçoit, pour une période déterminée, une rémunération proportionnelle au nombre de livres vendus, qui correspond à un certain pourcentage de leur prix hors taxe. La règle est généralement de payer à un auteur 8 % de droits jusqu'à 10 000 exemplaires vendus, 10 % entre 10 000 et 20 000 exemplaires et 12 % au-dessus. Certains écrivains à succès approchent parfois même les 20 %. Jean d'Ormesson, par exemple, était surnommé « Monsieur 18 % ». Imaginez que votre premier roman fonctionne bien et atteigne la barre des 1 000 ventes. Avec un droit d'auteur de 8 % sur un livre qui coûte en moyenne 20 euros (18,90 euros hors taxe), cela représentera donc un gain de 1 512 euros. Une somme que vous toucherez souvent un ou deux ans après la parution du livre…

L'une des autres spécificités de la publication à compte d'éditeur est l'à-valoir : une avance sur les droits d'auteur. Cette « prime à la signature » est très fréquente mais sachez que certains éditeurs ne la pratiquent pas. En moyenne, vous pouvez espérer toucher entre 500 et 1 500 euros pour un premier roman. Le paiement est effectué soit à la signature du contrat soit en plusieurs parties à la signature et à la parution du livre. Bien évidemment, les sommes grimpent en flèche au fur et à mesure de votre carrière et peuvent atteindre plusieurs centaines de milliers d'euros pour les auteurs à succès.

5 QUELS SONT LES AVANTAGES ET LES PIÈGES DE L'ÉDITION À COMPTE D'AUTEUR ?

Frustrés par les refus des maisons traditionnelles mais toujours convaincus de l'intérêt de leur manuscrit, certains auteurs cherchent par tous les moyens à publier leur livre. Il arrive alors que des éditeurs leur proposent d'éditer leur roman en échange d'argent. C'est ce qu'on appelle la publication à compte d'auteur. L'avantage principal de ce mode opératoire est que vous êtes sûr de réaliser votre rêve. Vous assumez votre projet jusqu'au bout et choisissez de mettre les moyens pour y parvenir.

Mais soyons clairs, cette méthode a mauvaise réputation et cumule beaucoup d'inconvénients. D'abord, vous n'êtes jamais sûr de payer le bon prix. Certaines maisons d'édition à compte d'auteur facturent abusivement les écrivains. C'est un pari qui peut coûter cher, jusqu'à 8 000 euros pour la publication de votre livre. Vous aurez surtout beaucoup de dif cultés à le vendre. Si la maison d'édition à compte d'auteur s'engage à imprimer et fabriquer votre roman, c'est à vous d'en assurer la promotion et la vente. Or la plupart des librairies et des réseaux de distributeurs de livres ne traitent qu'avec les maisons d'édition traditionnelles. Et c'est sans parler de la critique… Vous devrez donc miser uniquement sur la vente de votre œuvre par le bouche-à-oreille ou via votre entourage. Autant dire un doux rêve.

6 L'AUTOÉDITION PEUT-ELLE ÊTRE UNE BONNE STRATÉGIE ?

Hier dénigrée, l'autoédition (qui se distingue de l'édition à compte d'auteur au sens où l'auteur ne passe pas par l'intermédiaire d'une maison d'édition qu'il rémunère pour publier son livre) n'est plus synonyme d'amateurisme, primo-romanciers comme écrivains confirmés pouvant désormais l'envisager comme une alternative à la publication à compte d'éditeur.

Ses avantages ? Une maîtrise totale du texte et du temps nécessaire à sa rédaction, l'entière propriété des droits d'auteur et la perception intégrale des recettes de vente. Ses limites ? La prise en charge de chacune des étapes de la publication, de la mise en pages de l'ouvrage à sa promotion, sans oublier les formalités légales, la distribution, la gestion du stockage en cas d'impression de l'ouvrage… Si certaines plateformes en ligne proposent d'accompagner l'écrivain autoédité dans ces diverses étapes, la prudence reste de mise quant aux pratiques de la plateforme choisie, tant sur les questions relatives à la propriété intellectuelle qu'à propos du pourcentage de royalties perçues sur les ventes. Car même si elle garantit à l'auteur une certaine liberté, l'autoédition n'en demeure pas moins un marché.

7 EST-IL JUDICIEUX DE SE CRÉER UNE « E-RÉPUTATION » POUR SE FAIRE REPÉRER ?

Pour l'apprenti écrivain, Internet peut s'avérer un formidable outil a n de se faire repérer, à condition de soigner l'image de soi renvoyée sur la Toile et de ne pas disquali er ses écrits à cause de photos ou commentaires peu flatteurs. Si les plateformes d'autoédition en ligne ont désormais l'attention des maisons les plus prestigieuses (certaines

Lors d'un atelier d'écriture aux éditions Gallimard.

bénéficiant de partenariats avec des éditeurs), les réseaux sociaux, les blogs voire les sites de grands journaux ouverts aux contributions d'anonymes représentent un moyen, certes chronophage mais pouvant être payant, de se constituer un premier cercle de lecteurs.

Actuellement, c'est sur Instagram, réseau social jugé accessible et bienveillant, que les contes de fées prennent le plus souvent forme. Mais à ce jeu, la loi du nombre prévaut, car plus grande sera votre communauté, plus importantes seront vos chances d'être remarqué. À vous de mesurer l'énergie à consacrer (ou non) à cette présence numérique, et les avantages d'ajouter à votre casquette d'écrivain celle de chef de produit marketing…

8 COMMENT BIEN PRÉSENTER UN MANUSCRIT POUR SÉDUIRE LES ÉDITEURS ?

Toute maison d'édition assure la mise en pages nale d'un livre en fonction de la charte éditoriale qui lui est propre. Pour autant, il est essentiel que votre manuscrit respecte certaines règles de clarté favorisant le confort de lecture de votre interlocuteur. Ainsi, une mise en pages aérée, avec un interligne d'1,5 ou 2, des marges importantes, une police de caractères traditionnelle plutôt que fantaisiste (et taille 12), un texte justifié (aligné à gauche comme à droite) et af chant sa pagination valoriseront incontestablement vos écrits. N'oubliez pas que les éditeurs reçoivent chaque jour un grand nombre de manuscrits et que la lecture sur smartphone, qui disquali e d'emblée les mises en pages trop denses ou brouillonnes, tend à se démocratiser. En n, si quelques fautes d'orthographe ne voueront pas votre texte aux gémonies, leur récurrence peut le rendre illisible. Plusieurs relectures s'imposent donc, par vos soins ou ceux d'un proche qui pourra s'enorgueillir d'avoir été votre premier lecteur.

9 INVESTIR POUR PERFECTIONNER VOTRE ÉCRITURE VOUS DONNE-T-IL PLUS DE CHANCE D'ÊTRE PUBLIÉ ?

Les ateliers d'écriture séduisent un public de plus en plus large, mais représentent un investissement important. Si la plupart des établissements, comme Aleph, les ateliers Emmanuel Bing ou Les Mots, font osciller leur prix entre 15 et 30 euros de l'heure, la note peut rapidement grimper. Pour ceux qui désireraient l'excellence de la maison Gallimard par exemple, Les Ateliers de la NRF facturent 1 500 euros les vingt-quatre heures de cours, soit 62 euros de l'heure ! Si vous êtes en mesure de faire cet investissement, il peut s'avérer payant. En plus des précieux conseils et enseignements qui y sont dispensés, ces ateliers d'écriture vous permettront d'entrer en contact avec des personnes influentes du monde de l'édition. La plupart des cours sont assurés par des écrivains ou des éditeurs qui peuvent vous mettre en relation avec les bonnes personnes ou pousser votre texte jusqu'à une éventuelle publication.

Pour les jeunes générations, une autre méthode de perfectionnement peut se révéler moins coûteuse. Les masters de création littéraire, comme ceux de Paris 8 ou du Havre, sont de véritables pépinières d'écrivains. Si vous êtes engagé dans des études littéraires ou artistiques, vous pouvez postuler à ces formations continues de deux ans. David Lopez, par exemple, venait d'être diplômé du master de création littéraire de Paris 8 quand son premier roman, *Fief* (Seuil), a reçu le prix du Livre Inter 2018.

10 ENGAGER UN AGENT LITTÉRAIRE EST-IL UN RÉEL ATOUT ?

Intermédiaire entre l'éditeur et son auteur, l'agent littéraire négocie les à-valoir, le pourcentage sur les ventes, les cessions de droits étrangers et audiovisuels, la durée du contrat conclu…, autant de sujets que l'écrivain, qui n'est pas (contrairement à son éditeur) un professionnel de l'édition, maîtrise rarement. Auprès d'un débutant, l'agent peut par ailleurs faire of ce de premier lecteur, dont le choix de représenter ou non le texte proposé renseignera l'auteur sur la qualité de ce dernier.

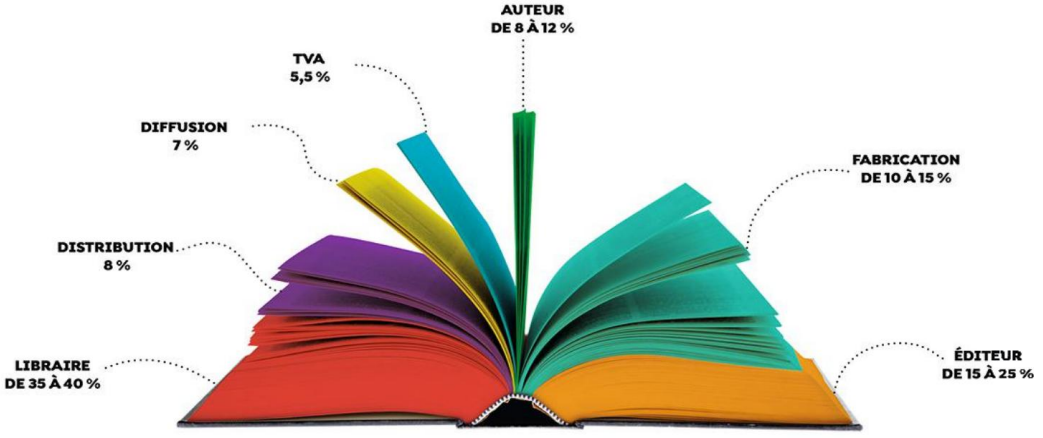
Avant de prendre contact avec un agent, deux questions prévalent : êtes-vous prêt à vous engager dans une relation tripartite ? À verser un pourcentage de vos futures recettes (en moyenne, 15 %) à cet intermédiaire ? Même si un nombre croissant de jeunes écrivains choisissent de s'entourer d'un agent, la pratique reste marginale dans l'Hexagone où la relation auteur/éditeur est sancti ée. Mais dans un marché de plus en plus concurrentiel, le choix peut s'avérer judicieux à long terme. Il ne dispense pour autant en aucun cas un auteur de se renseigner sur ses droits.

Laëtitia Favro et Léonard Desbrières

GALLIMARD

PRIX D'UN LIVRE
LA RÉPARTITION DES BÉNÉFICES

Gagner de l'argent en écrivant est possible. Un livre vendu en librairies peut même rapporter gros. Mais à qui exactement ? *Lire* a enquêté et, pour bien comprendre, il est nécessaire de se familiariser avec le concept du « prix unique ». Depuis 1981, la « loi Lang », relative au prix du livre, stipule qu'un ouvrage écrit et édité en France sera vendu partout au même tarif, spécifié sur la couverture. C'est à partir de ce prix unique qu'une répartition, plus ou moins semblable, est e ectuée.



Étude réalisée par Médiapost en janvier 2019 sur un échantillon représentatif de 1 000 individus âgés de 18 ans et plus.

RÉPARTITION EN POURCENTAGE DU PRIX D'UN LIVRE

- TVA : elle représente 5,5 % du prix de vente.
- Diffusion (commerciaux) : 7 %
- Distribution (logistique) : 8 %
- Point de vente : les librairies, Amazon, les musées, etc. empochent entre 35 % et 40 %.
- Éditeur : il gagne entre 45 % et 49 % sur lesquels il fait face à des dépenses.

FRAIS À PRENDRE EN COMPTE SUR CE QUE TOUCHENT LES ÉDITEURS

- Fabrication et impression : entre 10 % et 15 %.
- Droits d'auteur : entre 8 % et 12 % en moyenne. Généralement, la maison d'édition verse à l'auteur un à-valoir, entre la signature du contrat et la publication du livre. Cet à-valoir est définitivement acquis par l'auteur, même en cas de mévente, qui ne permettrait pas à l'éditeur de collecter cette somme sur les ventes totales.
- Autre : le reste (15 % à 25 %) permet à l'éditeur de payer ses charges de structures, ses employés, la publicité, etc.

Ce graphique reste toutefois approximatif, et peut varier en fonction des maisons et des ouvrages – notamment dans le secteur de la bande dessinée où une part supplémentaire est donnée à l'illustrateur. C'est donc un équilibre fragile, dans lequel l'éditeur ne gagne pas systématiquement d'argent sur chaque livre. À lui, alors, de dénicher le chef-d'œuvre qui lui permettra d'essuyer un échec !

Clémence Varène

C. OLIVERIO

CULTIVER L'ESPRIT DE CONCOURS

Poésie, nouvelles, récits de voyage : il existe bel et bien une tradition française des concours d'écriture. Quelques précisions pour guider vos premiers pas.

Lors du Festival Étonnants Voyageurs, remise des prix du concours de la nouvelle par Valérie Zénatti (4e à partir de la gauche).

« Vous aimez lire et encore plus écrire ? », « Le thème de cette année est… », « Affûtez votre plume ! » : quel passionné de littérature n'est pas tombé, un jour, sur ce type d'annonce ? Dont la conclusion est invariablement « Jetez-vous à l'eau ! », invitant à nous élancer vers notre encrier ou notre clavier.

Entre les locaux et les nationaux, ceux qui ne concernent que la jeunesse, ou les dé s lancés à tous les écrivains en herbe, il se tient chaque année des centaines de concours d'écriture en France. Grande quantité, donc, mais un éternel point commun : l'occasion de confronter son écriture à un jury, tout en se dévoilant à ses premiers lecteurs. La majorité sont des concours de nouvelles, dont le format est fixé entre 5 000 et 35 000 signes selon les règlements des organisateurs. Tous ont un thème ou une première phrase imposés. On peut les diviser en trois catégories majeures. La plus importante, en nombre, est composée des concours qu'organisent les associations, les ateliers d'écriture et, surtout, les mairies et les médiathèques. La participation peut être gratuite ou atteindre au maximum 10 euros. Et, si la plupart ne sont pas dotés, un tiers d'entre eux offre des prix, allant de la publication des meilleures nouvelles dans un recueil à une dotation pour les trois premiers (de 50 à 1 000 euros selon votre position au classement*). Les jurés sont désignés par l'institution ou l'association organisatrice.

Di érents partenaires

Dans la seconde catégorie, on trouve les concours organisés lors de festivals et autres salons du livre : citons Étonnants Voyageurs à Saint-Malo, ou Quais du polar à Lyon. Ils sont tous d'ampleur nationale, les modalités étant accessibles sur les sites Internet de ces événements. Une partie d'entre eux est destinée aux jeunes (entre 11 et 18 ans), ce qui permet d'y associer les académies de l'Éducation nationale. Gratuits, ils sont aussi une opportunité donnée aux finalistes de rencontrer les auteurs des festivals qui sont membres du jury. Mais également, dans la plupart des cas, de se voir publiés dans un recueil édité pour l'occasion.

En n, dernière catégorie : les concours lancés par des médias en collaboration avec un éditeur (RFI & JC Lattès) ou une plateforme numérique (comme celle de *Lire* & Librinova), et ceux qui associent directement une plateforme à une maison d'édition (voir encadré). Ce sont les seuls qui intéressent véritablement les éditeurs. **Hubert Artus**

* Chi res et statistiques observés sur les concours de l'année 2019 et sur ceux prévus pour 2020.

DES LIGNES EN LIGNE

De plus en plus de plateformes sur Internet proposent des concours d'écriture.

Issus de l'engouement pour les plateformes (type Wattpad) et de l'attention portée par les éditeurs envers le phénomène de l'autoédition, les concours d'écriture en ligne vont croissant. Parmi les derniers-nés : le prix *20 Minutes* du roman, lancé par le quotidien gratuit, via une plateforme dédiée – lesnouveauxauteurs.com –, sous la présidence de Maxime Chattam. La plateforme Librinova programme elle aussi di érents concours à l'année. Les éditions Hugo & Cie ont, quant à elles, créé leur propre plateforme en 2015 : Fyctia. Elles y organisent des concours, par thèmes et par genres, les vainqueurs pouvant se voir proposer un contrat. En 2017, c'était la Fnac, avec sa plateforme Kobo Writing Life, qui s'associait aux éditions Préludes, label du Livre de Poche : Les Talents de demain commence par un appel à manuscrits chaque année au printemps, et voit son lauréat proclamé à l'automne. Le texte est ensuite travaillé avec l'éditeur, pour une parution en février. Cette année paraît ainsi *Un samedi soir entre amis*, signé Anthony Bussonnais. **H.A.**

G. LENY

À VOS PLUMES !

Sortez vos agendas car, pour ce numéro spécial, *Lire* a sélectionné pour vous les meilleurs concours de nouvelles auxquels participer.

LES PLUS GÉNÉRAUX

ENSTA ET POLYTECHNIQUE

Ces deux institutions de prestige organisent chaque année un concours de nouvelles (12 000 signes au plus) au thème imposé. Les trois premiers lauréats remportent respectivement 1 500, 1 000 et 500 euros.
concours-nouvelles.ensta-paris.fr

CONCOURS INTERNATIONAL DE LA NOUVELLE GEORGE-SAND

Ce concours au thème libre a comme particularité d'avoir la première phrase de la nouvelle (23 000 signes maximum) imposée. Y participer coûte de 5 à 14 euros. Les vainqueurs remportent 1 200 euros et leur texte sera imprimé par L'Harmattan. Inscriptions jusqu'au 31 mai.
concours-georgesand.fr/index.html

PRIX ALBERTINE-SARRAZIN

Organisé par l'association Vivre à Valflaunès, ce concours offre une récompense de 1 000 euros ainsi que l'impression de la nouvelle dans un recueil, moyennant une participation de 16 euros. Le thème est libre et le texte ne doit pas dépasser les 30 000 signes.
vivreaval aunes.free.fr/

L'ENCRIER RENVERSÉ

La revue organise un concours de nouvelles au thème libre. Le texte ne doit pas dépasser les 22 500 signes, et le premier prix remporte 1 000 euros. Les meilleures nouvelles seront publiées dans la revue. Envoyez vos écrits jusqu'au 15 mai.
encrierrenverse.canalblog.com/archives/2019/04/09/37246671.html

RUE SAINT AMBROISE

Cette publication dédiée aux nouvelles propose chaque année un concours au thème libre, les quinze premières étant publiées dans la revue, et le grand gagnant remportant 300 euros.
ruesaintambroise.weebly.com/-concours-de-la-revue.html

LES PLUS SPÉCIFIQUES

PRIX ZADIG DE LA NOUVELLE POLICIÈRE – ÉDITIONS EX AEQUO

La nouvelle gagnante sera éditée chez Ex Aequo et son auteur empochera 1 000 euros. Tous les béné ces du concours sont reversés aux orphelins de la police et de la gendarmerie.
prixzadig-editions-exaequo.com/le-prix-zadig-par-laurence-schwalm/

ASSOCIATION GÉRARD-DE-NERVAL – ÉDITIONS ARTHÉMUSE

Votre nouvelle devra se dérouler (au moins en partie) au Touquet, où ce concours a été créé. Le thème cette année est « Disparition inquiétante ». Vous pouvez y participer jusqu'au 31 mai et tenter de gagner 1 000 euros.
concoursnouvelles.com/voir/disparition-inquietante-touquet-984

PRIX THIERRY-JONQUET – ASSOCIATION TOULOUSE POLARS DU SUD

Thème de cette année : « Treize à la douzaine », avec 12 000 signes maximum. Le concours est ouvert jusqu'au 28 mai. Les trois premiers lauréats remportent, selon leur classement, 300, 200 et 100 euros.
toulouse-polars-du-sud.com/concours-de-la-nouvelle-2020

PRIX RENÉ-BARJAVEL – LES INTERGALACTIQUES DE LYON

Le festival récompense chaque année la meilleure nouvelle de science- ction, avec un thème imposé. La longueur ne doit pas excéder 3 500 mots.
intergalactiques.net/8e-prix-rene-barjavel/

LE PLUS COURT

PRIX DE LA NOUVELLE COURTE – SOIF DE CULTURE

Le texte doit comprendre entre 4 300 et 4 700 signes et la participation est de 10 euros. Le lauréat remportera tout de même 500 euros en écrivant sur le thème de son choix.
nouvellescourtes.org/

LE PLUS AMBITIEUX

PRIX DE LA NOUVELLE D'ANGERS – HARFANG

Pour ce concours, les participants sont tenus de présenter non pas une nouvelle mais un recueil entier, comprenant au minimum sept textes. Le recueil primé sera publié. Si ce concours n'a lieu que tous les deux ans, une édition se tiendra en 2020.
nouvellesdharfang.blogspot.com/p/prix-concours.html

LE PLUS LONG

L'OURS DANSEUR

Sur un thème imposé (cette année « L'horizon perpétuel »), vous avez entre 15 000 et 150 000 signes pour vous exprimer ! Les textes retenus remporteront la somme de 30 euros et seront publiés dans un recueil. N'hésitez pas à postuler jusqu'au 31 mars.
loursdanseur.redux.online/lhorizon-perpetuel-appel-a-textes/

LE PLUS COMPLET

PLUME D'ANCRE

Plusieurs catégories s'offrent à vous pour ce concours,: nouvelle (thème libre), nouvelle policière (thème libre), nouvelle dans le cadre du prix Maricourtois, mais aussi poésie ou récit. En fonction de celle que vous choisissez, vous pourrez écrire entre trois et huit pages. Les lauréats seront publiés de manière interne.
plumedancre.fr/

LE PLUS ANGLOPHONE

LES TÊTES IMAGINAIRES

Cette revue vous propose un concours de nouvelles fantasy au thème imposé (cette année « Les animaux fabuleux »). Vous pouvez proposer votre texte en français ou en anglais selon vos préférences. Les textes retenus seront ensuite publiés dans un numéro de la revue. Ouvert jusqu'au 1er juin.
fantasyartandstudies.wordpress.com/category/call-for-stories-and-illustrations/

Karin Viard dans *Chanson douce*, lm de Lucie Borleteau, d'après le roman éponyme de Leïla Slimani.

OUVRIR SES HORIZONS

Si, en général, la plupart des écrivains exercent un métier en parallèle, certains arrivent à vivre de leur plume. À condition d'en varier les sources de revenus.

Le rapport Racine remis en janvier au ministre de la Culture a pour mérite de reconnaître la précarité des auteurs. Mais les premiers concernés savent depuis longtemps combien il est dif cile de vivre de la vente de leurs livres. En effet, un écrivain touche en moyenne 8 à 10 % de droits sur un titre vendu. Il faudrait donc *« vendre plus de 10 000 ouvrages tous les ans pour dépasser le seuil de pauvreté »*, remarque Mathieu Simonet, écrivain et président de la SDGL (Société des gens de lettres) dans une tribune à *L'Obs*. Rien de plus simple pour les auteurs de best-sellers ou de livres primés. Un Goncourt s'écoule en moyenne à 400 000 exemplaires – et même un million tous formats confondus pour *Chanson douce* de Leïla Slimani. Un chiffre affolant qui fait oublier que la majorité des livres se vendent à 1 000 exemplaires.

D'où l'importance de compléter ses revenus, pour payer ses factures ou nancer de nouveaux projets. Pas seulement en exerçant une autre profession. Mais en s'intéressant aux différentes ressources qu'il est possible de tirer de son activité d'écrivain. À commencer par les droits audiovisuels qui font en général partie du contrat d'édition. L'auteur est invité à céder les droits d'adaptation à son éditeur. En cas de conclusion d'un contrat, celui-ci verse à l'auteur 50 % de toutes les recettes brutes. Si l'œuvre est adaptée, auteur et éditeur se partageront également les droits de diffusion. De plus en plus d'écrivains sont encouragés à négocier a n de toucher 80 %, et l'éditeur 20 %, dans le cas où ils effectuent seuls les démarches pour trouver un producteur, pourquoi pas avec une ébauche de scénario de leur cru.

Des résidences d'écriture

Depuis une dizaine d'années, écoles et ateliers d'écriture se multiplient à Paris et dans les grandes villes françaises. Les Ateliers de la NRF ou Les Mots emploient des écrivains connus comme Camille Laurens et Philippe Djian,

RÉMUNÉRATION EN FESTIVALS, UNE NOUVEAUTÉ EN FRANCE

En vigueur depuis quatre ans, cette mesure en faveur des auteurs commence à entrer dans les mœurs du secteur.

Chaque année, environ 200 festivals littéraires ont lieu dans l'Hexagone et 95 d'entre eux perçoivent une aide (de 10 000 à 80 000 euros) du Centre national du livre, établissement public du ministère de la Culture. Depuis 2016, le CNL conditionne ces aides à une obligation : rémunérer non pas tous les auteurs, mais ceux qui participent aux débats – sur le modèle des tournées promotionnelles américaines, conçues comme de véritables prestations. La Foire du livre de Brive avait acquiescé, et testé le concept dès 2015. Mais Quais du polar (Lyon) ou Le Livre sur la place (Nancy) étaient sur la réserve, insistant auprès du CNL pour une rallonge exceptionnelle *« d'accompagnement »* a n de supporter ces nouveaux frais au moins en 2016. Ce qu'ils ont obtenu, de sorte qu'aujourd'hui, malgré de réelles contraintes administratives, *« c'est entré dans les mœurs »*, témoigne Marie-Madeleine Rigopoulos, commissaire générale du salon nançéen. Ici comme à Lyon, on rémunère chaque auteur s'exprimant en débat, qu'il soit français ou étranger. Idem à Brive, sauf dans le cadre de débats courts ou plus promotionnels. Le tout, selon un tarif réglementé allant de 141,07 euros à 376,19 euros nets*. *« Certains, surtout les étrangers, déclinent la proposition »*, précise la directrice de Quais du polar, Hélène Fischbach. Sachant que ces événements (d'accès gratuit) programment entre 100 et 300 auteurs, lors d'une soixantaine de débats disséminés en cinq ou six lieux de la ville, le coût supplémentaire est énorme (45 000 euros pour l'édition 2019 du Livre sur la place). Certains organisateurs ont démarché plus de partenaires, d'autres ont demandé aux éditeurs de participer aux frais d'intendance, ou ont négocié un délai supplémentaire pour rémunérer les participants.

Hubert Artus

* Pour la grille des tarifs 2020 : ***centrenationaldulivre.fr***

J.C. LOTHER/STUDIOCANAL

Alice Zeniter et Alice Ferney. Donner des cours dans ce type de cadre demande toutefois une certaine pédagogie et une aisance qui ne sont pas le fait de tous les auteurs. Ceux qui préfèrent se concentrer sur leur œuvre se tourneront plus facilement vers les résidences d'écriture. Nombreuses, elles sont répertoriées sur le site du CPE (Conseil permanent des écrivains). On y trouve, entre autres, un agenda avec les dates de dépôt de dossier pour les résidences d'auteurs, réparties dans toute la France et sur toute l'année. Avoir déjà publié une œuvre chez un éditeur professionnel est l'une des conditions d'accès. La Villa Marguerite-Yourcenar, La Maison Julien-Gracq ou encore Les Francophonies en Limousin accueillent des écrivains pour une durée de quelques semaines à un an. L'allocation oscille entre 1 250 et 2 500 euros par mois. Aussi, des structures départementales, comme écrivains en Seine-Saint-Denis, proposent des bourses de création (15 000 euros par an pour cet exemple). En échange, l'auteur s'engage à communiquer autour de son projet lors d'ateliers avec le public.

Les aides à la création

Ces résidences ne doivent pas être confondues avec les aides à la création littéraire et les bourses d'écriture. Les plus sollicitées d'entre elles sont attribuées par les Régions, le Centre national du livre ou l'Institut français qui, avec la bourse Hors les murs-Stendhal, financent chaque année le séjour de douze écrivains dans un pays étranger pour écrire un livre, contre sa participation à des actions d'échanges culturels sur place. Chacun perçoit 4 000 euros. Patrick Deville, Caryl Férey, Valentine Goby ou Jean Echenoz figurent ainsi parmi les béné ciaires.

En n, pour les plus chanceux, les prix littéraires et les concours d'écriture [voir page 44] peuvent constituer une rentrée d'argent ponctuelle bienvenue. Avec 2 000 euros pour le prix Eugène-Dabit du roman populiste, 10 000 euros pour le prix Ouest-France-Étonnants Voyageurs, ou 6 100 euros et un verre de pouilly-fumé par jour pendant un an pour le prix de Flore, les distinctions littéraires offrent l'occasion de s'offrir de belles vacances ou une petite voiture. Ou de boire pour oublier, un temps, la précarité du métier. **Gladys Marivat**

J. MARCUS

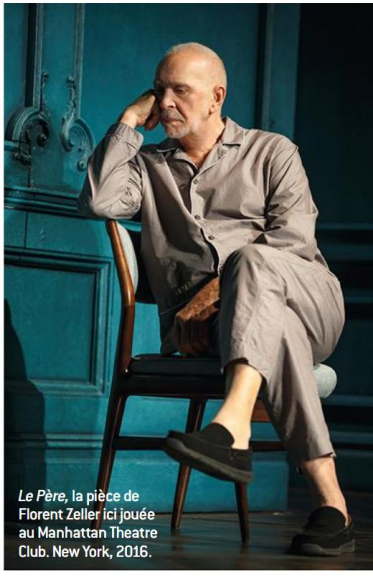
Ô MA CHÈRE CASSETTE !

Le théâtre a toujours été vu par les auteurs comme le meilleur moyen de gagner beaucoup en travaillant (relativement) peu. Mais s'ils sont plutôt nombreux à en rêver, rares sont ceux qui réussissent à y percer.

Qui se souvient de Marcel Mithois ? Cet écrivain publié chez Julliard avait six enfants à charge et du mal à joindre les deux bouts. En 1964, miracle : il monte au théâtre Saint-Georges la pièce *Croque-monsieur* (avec Jacqueline Maillan). Mille sept cents représentations plus tard, il s'offre un bel appartement dans le 8e arrondissement de Paris, ainsi qu'une Rolls avec chauffeur. Les romans ? À d'autres ! « *Cela prend trop de temps à écrire, et j'ai trop d'enfants à nourrir* », déclarait-il désormais.
Des histoires comme celle-ci, le théâtre en regorge. Les dramaturges, longtemps spoliés par la Comédie-Française, doivent une ère chandelle à Beaumarchais, qui se battit pour eux à partir de 1777, jusqu'à ce que la reconnaissance légale du droit d'auteur soit rati ée par l'Assemblée constituante en 1791. Aujourd'hui encore, l'auteur d'une pièce touche 10 % des recettes, adaptations à l'étranger comprises. C'est pourquoi, de Beaumarchais à Mithois, tout le monde veut en être ! Quand Balzac, endetté jusqu'au cou, se mit à écrire *Mercadet le faiseur* en 1840, ce n'était pas pour la beauté du geste. Théophile Gautier se souvient l'avoir entendu raconter qu'il allait « *bâcler le dramorama pour toucher la monnaie* ». La lecture du *Journal* de Jules Renard est à ce titre captivante. On y croise tout le gratin théâtral du Paris des années 1900, mais le génie littéraire (chaque nouvelle pièce de Rostand) importe moins que les revenus d'auteurs oubliés tel Alfred Capus, arriviste dont Renard moque les succès avec autant de sarcasme que d'envie.

Reza, Zeller, Schmitt et Michalik : « les quatres fantastiques »

Comment s'y prendre, concrètement, pour « toucher la monnaie » ? Ce n'est pas si simple. Il faut d'abord viser le théâtre privé. Puis arriver à convaincre une grosse vedette de tenir le premier rôle – si quelqu'un comme Pierre Arditi



Le Père, la pièce de Florent Zeller ici jouée au Manhattan Theatre Club. New York, 2016.

LES BONNES ANNÉES, CES RARES ÉLUS GAGNENT AUTANT QU'UN ASSOCIÉ-GÉRANT DE LA BANQUE ROTHSCHILD

accepte de vous jouer, vous êtes sûr de gagner plusieurs centaines de milliers d'euros, voire de décrocher le million. À ce jeu, Sébastien Thiéry, Antoine Rault, Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière s'en sortent bien. Dans la division du dessus se trouvent ceux que *Le Figaro* surnommait récemment « *les quatre fantastiques* », qui marchent aussi très fort à l'étranger : Alexis Michalik, Éric-Emmanuel Schmitt, Yasmina Reza et surtout Florian Zeller, dont la pièce *Le Père* a été jouée plus de cinq mille fois à travers le monde ! Les bonnes années, ces rares élus gagnent autant qu'un associé-gérant de la banque Rothschild (soit plusieurs millions). Ou quand frapper les trois coups rapporte autant que faire des fusions-acquisitions…
Louis-Henri de La Rochefoucauld

Ewan McGregor dans le film *Ghost Writer*, adapté par Roman Polanski du livre de Robert Harris, *L'Homme de l'ombre*.

SON NOM EST PERSONNE

Qu'il soit reconnu de manière plus ou moins discrète – ou pas du tout –, le « nègre » est à l'origine de bons nombre de livres publiés chaque année, dont certains connaissent un grand succès en librairies.

On les appelle les « nègres », les « écrivains fantômes », les « scribes ». Femmes et hommes de l'ombre, ils sont des écrivains publics que le public ne connaît pas. Des mères porteuses, des pères porteurs de mots. Elles ou ils écrivent les livres des autres, ont du style par procuration. Généralement, les autres sont des vedettes, des sportifs, des hommes politiques. Jadis, des génies ont fait appel à leurs services. Alexandre Dumas lui-même, notamment, y avait recours, rétorquant à qui s'en offusquait : *« Napoléon aussi avait bien ses généraux »* ! Rares sont ceux qui acceptent de témoigner, refusant de scier la branche sur laquelle ils sont assis. Le défunt Hervé Prudon n'avait pas eu tant de pudeur. Maître du néo-polar français, Prudon s'est jadis illustré avec le pétillant *Plume de nègre* (1987), où il racontait avec humour toutes les peines qu'il avait rencontrées à accoucher un animateur de télévision qui souhaitait rédiger ses souvenirs. Interviewé par le futur Prix Goncourt Jean-Paul Dubois, à la question *« C'est quoi, un bon nègre ? »*, Prudon répondait cyniquement : *« Un type qui empoche et qui ferme sa gueule. »*

Lionel Duroy, lui, a tenu la plume de nombreuses personnes, de Nicolas Vanier à Ingrid Betancourt en passant par Sylvie Vartan et Mireille Darc. Il a porté des livres où figure la mention *« écrit en collaboration avec Lionel Duroy »*. L'auteur du *Chagrin* affirme que ces ouvrages font totalement partie de son travail d'écrivain, au même titre que ses romans. *« J'y mets la même passion, la même fièvre »*, confie-t-il. Duroy a besoin de choisir les personnes avec lesquelles il va passer du temps, il faut qu'elles l'intéressent, qu'il se sente disposé *« à les écouter longtemps, à les aimer beaucoup »*.

Être celui qui dit « je »

C'est également le cas de Bruno Tessarech, qui ne peut travailler qu'avec *« des gens qui font avancer le Schmilblick »*. *« Quand on écrit pour quelqu'un d'autre, on doit être à 100 % celui qui dit "je". Il faut se l'approprier, être dans l'empathie et la symbiose. On joue un rôle d'accoucheur, de psy qui permet d'aider à sortir des choses fortes. Il faut aussi se mettre à la place du lecteur et éviter d'être trop technique, trop*

PATHÉ DISTRIBUTION

jargonneux. Ce qui est le cas la plupart du temps car l'univers de la personne en question est généralement totalement éloigné du nôtre », développe-t-il. Dans *La Machine à écrire*, son premier roman, Tessarech s'est d'abord glissé dans la peau de l'un de ces plumitifs silencieux. Avant de devenir l'un d'entre eux, et pas des moindres. Il lui est arrivé d'être totalement caché – un livre dont il a eu la charge, et dont il ne peut contractuellement révéler l'identité de l'auteur, s'est écoulé à 600 000 exemplaires, lui permettant de vivre tranquille pendant trois ans – ou caché de manière subliminale, puisqu'il est remercié en fin de volume. Comme ce fut le cas avec Raymond Domenech, Jérôme Kerviel ou Christian Pellerin, le constructeur de La Défense. À chaque fois, il touche une avance, un à-valoir, puis des droits sur les ventes qui peuvent se négocier mais qui tournent généralement autour de 2 %.

Directeur général des éditions Calmann-Lévy, Philippe Robinet s'adresse régulièrement à des *« porte-plumes »*, uniquement pour des

« ON JOUE UN RÔLE D'ACCOUCHEUR, DE PSY QUI PERMET D'AIDER À SORTIR DES CHOSES FORTES »

ouvrages de non- ction. Quand il publie le témoignage de gens qui ne savent pas nécessairement écrire. *« On demande alors à un professionnel de porter la voix de cette personne*, explique-t-il, *d'être l'instrumentiste qui joue sa partition. Je suis attaché au fait de le mentionner dans le livre. »*

Journaliste ou écrivain à part entière

Certains de ces professionnels sont seulement journalistes. D'autres, comme Lionel Duroy et Bruno Tessarech, sont également des écrivains à part entière. C'est le cas de Jean-François Kervéan, accompagnateur du nageur Camille Lacourt, du présentateur Michel Drucker et de la star de téléréalité Nabilla Benattia. Ou encore de Dan Franck, auquel on doit un best-seller de l'envergure de *Ma médecine naturelle* de Rika Zaraï, et qui a mis n à ses activités après avoir obtenu le prix Renaudot pour *La Séparation*. Racontant ensuite ses tribulations d'antan dans le savoureux *Roman nègre* (2008). Pasticheur de haut vol, capable de recueillir les propos de Baltique, le labrador de François Mitterrand en qualité de *« vétérinaire certifié de la jet-set animale »*, Patrick Rambaud a quant à lui œuvré comme « menuisier » sur une cinquantaine de livres signés par d'autres. Boulot de forçat qu'il a arrêté après avoir été couronné par le prix Goncourt pour *La Bataille*.

Non content d'être des passeurs de textes, les porte-plumes font également aussi d'excellents personnages de romans. Il n'y a qu'à lire ce chef-d'œuvre qu'est *Demain dans la bataille, pense à moi* de Javier Marías ou le parfaitement huilé *L'Homme de l'ombre* de Robert Harris – porté à l'écran par Roman Polanski – pour s'en convaincre. Même si on ne leur souhaite pas de terminer comme le malheureux héros de Harris !

Alexandre Fillon

Grâce à Librinova”

Faites passer votre livre de l'ombre à la lumière

Vous avez écrit un livre et souhaitez le publier ?

Découvrez notre offre unique associant auto-édition, librairie et édition sur **librinova.com**

Librinova”

Ma maison d'auto-édition
Mon agent littéraire

Leïla Slimani,
Paris, janvier 2020.

LE GRAND ENTRETIEN
de Claire Chazal

Leïla Slimani

> Un regard plein de tolérance et de maturité sur le monde qui l'entoure

LE LIVRE. Leïla Slimani est une romancière militante de la cause des femmes. Franco-marocaine, elle se bat pour celles qui peuvent encore être condamnées pour avortement ou adultère dans son pays d'origine. Bien que très jeune – 38 ans –, elle pose un regard plein de tolérance et de maturité sur le monde qui l'entoure. Ce qu'elle souhaite par-dessus tout, c'est que chacun considère l'autre avec bienveillance, qu'il accepte les différences, les oppositions religieuses ou politiques sans déclarer la guerre. L'être humain est complexe, les situations historiques peuvent être pleines d'aspérités et de contradictions, mais il faut les appréhender sans sectarisme. C'est dans cet esprit qu'elle a voulu remonter à ses origines dans un beau roman gorgé d'humanité et de douceur : *Le Pays des autres,* une trilogie familiale dont le premier volet *La Guerre, la guerre, la guerre* nous emmène à la découverte de sa grand-mère, sous les traits de Mathilde, Lorraine, amoureuse d'Amine, spahi de l'armée française rencontré en 1944. Et épousé. Le choc des cultures. L'installation à Meknès dans une vie rude où il faut mettre en valeur une terre aride et magnifique. Nous sommes dans le Maroc des années 1950, qui veut accéder à l'indépendance et surmonter les violences entre colons et autochtones. Ce récit, très réussi, nous touche. Il est la preuve qu'après *Chanson douce,* salué par le prix Goncourt en 2016, Leïla Slimani a su donner de l'ampleur à son écriture, dépasser les honneurs et la célébrité et atteindre la puissance de l'intime. ●●●

★★★★★
LE PAYS DES AUTRES. LA GUERRE, LA GUERRE, LA GUERRE
PAR **LEÏLA SLIMANI,**
368 P., GALLIMARD, 20 €

SÉBASTIEN HARDY

LEÏLA SLIMANI INVITÉE DU LUNDI DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

Venez rencontrer l'auteure de *Chanson douce* à l'occasion du rendez-vous mensuel du célèbre café parisien, le 16 mars à 18 h 30, en partenariat avec *Lire.* Elle sera interviewée par Baptiste Liger et répondra à toutes vos questions. Cinq places sont réservées aux abonnés de *Lire.*

Pour tout renseignement : rendez-vous sur notre page Facebook et sur *lesdeuxmagots.fr*

●●● Avec *Le Pays des autres*, vous nous livrez un roman plus personnel, inspiré de la vie de votre grand-mère, où vous évoquez l'histoire de vos origines. Pourquoi avoir entrepris cette saga familiale ?

● **Leïla Slimani.** Pour plusieurs raisons. D'abord, parce que j'avais envie de sortir un peu de ma zone de confort. J'avais écrit deux romans qui se passaient à Paris, dans une société contemporaine, dans des lieux assez clos avec, nalement, des personnages limités, sur un temps limité. Je voulais d'une certaine façon faire preuve de plus d'ambition, pour ne pas tomber dans la facilité. Ensuite, parce que je me suis rendu compte que lorsque des journalistes m'interrogeaient sur mon identité, je ne savais pas trop quoi leur répondre car je n'avais sans doute pas assez creusé cette question. J'ai donc voulu revenir à l'origine pour essayer de comprendre pourquoi j'avais toujours eu le sentiment, dans ma vie, de vivre dans le pays des autres. Ce n'était pas quelque chose qui venait de moi, ni même de mes parents. Je devais remonter jusqu'à mes grands-parents.

Votre personnage, Mathilde, jeune Alsacienne qui va quitter son pays pour aller vivre au Maroc avec Amine, un spahi, va connaître un choc de cultures que vous avez vous-même vécu. Était-ce important pour vous d'explorer ce thème-là ?

● **L.S.** Oui, absolument. Et il faut savoir qu'à l'époque de ma grand-mère ce choc est beaucoup plus fort que ce qu'on peut imaginer aujourd'hui. À ce moment-là, l'idée qu'un homme arabe, musulman, puisse « voler » une femme blanche était quelque chose de très subversif. La sexualité mixte pouvait exister dans l'autre sens et être plus ou moins acceptée, mais dans ce sens-là, pas du tout. Ce qui est terrible, c'est que Mathilde et Amine deviennent ainsi chacun un traître à leur communauté. D'une certaine façon, le fait qu'ils soient en couple rend impossible pour eux une forme d'appartenance ou de loyauté totale vis-à-vis de leur camp, vis-à-vis de leur identité.

Vous racontez les difficultés de Mathilde, Française débarquée dans *« le pays des autres »* en 1944, et notamment sa grande solitude, qui la rend extrêmement émouvante. Qu'est-ce qui l'a poussée à partir ?

● **L.S.** Cette femme a connu la Seconde Guerre mondiale lorsqu'elle avait 13 ans. Ses rêves d'adolescente, l'éveil de sa sexualité n'ont pas pu s'épanouir pendant cette période. Poussée par un désir d'aventures, elle est partie avec l'idée qu'elle n'aurait pas la même vie que celle de ses voisines ou de ses copines. Elle voulait vivre quelque chose de plus grand, de plus ample, voyager. Mais à l'arrivée, elle se rend compte que ce n'est pas du tout ce qu'elle s'était imaginé. D'abord, sans doute, parce qu'elle n'a pas mesuré ce que signifie être une femme au « pays des hommes ».

Quelles sont les difficultés auxquelles elle se trouve confrontée ?

● **L.S.** Elle va se heurter aux interdictions, à l'arbitraire, à la ségrégation et connaître une immense solitude, essayer quand même d'imposer ses vues, son désir d'émancipation et de liberté. Ce qui est passionnant avec ce personnage, c'est qu'elle est à la fois du côté des colons et très attachée à ce pays d'accueil. Elle va nalement perdre cette espèce d'identité facile, du fait d'être née française, pour se rendre compte de la complexité de la situation dans laquelle elle se trouve.

Ce qui fait d'elle un personnage aussi riche et complexe est justement le fait qu'elle se retrouve tiraillée entre ces deux cultures sans choisir l'une ou l'autre.

Elle inscrira d'ailleurs sa lle Aïcha dans une école de religieuses sans qu'Amine, son mari, ne s'y oppose…

● **L.S.** Oui, ce qui révèle d'ailleurs les paradoxes qui constituent la personnalité d'Amine. Il peut être parfois très dur, mais il se rend très bien compte que la seule manière, à la n des années 1940, d'éduquer une lle au Maroc et de pouvoir l'instruire est de l'inscrire à l'école française, tenue par des sœurs. Il n'y avait pas d'autres écoles à cette époque-là pour les lles. Amine et Mathilde sont donc en effet tiraillés en permanence, mais ils ont pour leurs enfants une très grande ambition. Ce sont des gens très travailleurs, qui croient au progrès, et qui du coup ont aussi un rapport à la colonisation qui n'est pas aussi manichéen que ce que l'on imagine aujourd'hui.

Le mérite de ce livre est en effet d'avoir, grâce à vos personnages, un point de vue non manichéen sur la colonisation. Pourquoi avoir intitulé cette première partie *La guerre, la guerre, la guerre* ?

● **L.S.** Cette génération-là, on a un peu tendance à l'oublier, a profondément été traumatisée par la Seconde Guerre mondiale. Les gens ont dû continuer à vivre presque immédiatement. Ils n'allaient pas chez le psychiatre, on ne parlait pas de syndrome post-traumatique. Ils avaient vécu des choses horribles, avaient beaucoup perdu, et pourtant ils se remettaient tout de suite à vivre, à travailler. De ce point de vue, Amine est un personnage passionnant, profondément violent, qui a été humilié par les colons, et qui va se venger sur d'autres. Frantz Fanon l'explique très bien : le colonisé a toujours avoir tendance à repousser sa violence sur son prochain. C'est pourquoi, très souvent pendant la décolonisation, parmi les indigènes, il y a de très grands conflits. Comme vous ne

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1981

Fille d'un banquier marocain et d'une médecin franco-Algérienne, Leïla Slimani naît à Rabat au Maroc. Elle arrive à Paris en 1999 pour suivre une classe préparatoire. Diplômée de Sciences Po et d'une école de commerce, celle qui rêvait de devenir comédienne suivra un temps le cours Florent.

2014

Son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, est publié chez Gallimard en pleine rentrée littéraire. Cette évocation de la nymphomanie lui vaut d'être très remarquée par la critique. Mais le grand public la découvre. deux ans plus tard avec *Chanson douce*, qui obtient le prix Goncourt.

2019

Représentante du président de la République pour la Francophonie depuis 2017, celle que la rumeur avait maintes fois annoncé comme potentielle ministre de la Culture voit *Chanson douce* adapté à l'écran par Lucie Borleteau. Un thriller porté par Karin Viard, en nounou monstrueuse…

pouvez pas vous battre contre le colon, il faut bien que cette violence ressorte quelque part. Amine, qui à son retour de France reprend l'exploitation agricole de sa famille aux environs de Meknès, va ainsi être très condescendant vis-à-vis des ouvriers qu'il emploie.

Malgré ce tempérament assez dur, il est très humain et aimant. Il doit faire vivre sa famille et faire fructi er ses terres. Ce que vous décrivez très bien, c'est la pénibilité, la dureté de cette vie…

● **L.S.** C'est en effet une vie de labeur entièrement axée autour du travail, dans laquelle il y a aussi une forme d'urgence. C'est-à-dire que si l'on ne gagne pas de quoi se nourrir, on ne se nourrit pas. À cette époque-là, lorsqu'on était chef de famille, on faisait vivre parfois des dizaines, des vingtaines de personnes. Les colons la décrivaient comme une vie de cow-boys. Il y a toute une iconographie, toute une littérature, où on a idéalisé la vie coloniale. Mais en réalité, on vivait souvent sous le soleil brûlant, dans des froids ou des chaleurs extrêmes, avec très peu de matériel. Je tenais vraiment à raconter l'épopée de ces paysans.

Le travail est, d'une certaine façon, leur religion, ils y croient tous les deux, au point que Mathilde va elle aussi vouloir aider les autres et installer une sorte de dispensaire chez elle pour se rendre utile.

● **L.S.** Mathilde débarque dans un pays – ça aussi, on l'oublie trop souvent –, qui, jusqu'à l'arrivée des Français, est quasi féodal, très peu exploité, où il y a encore de très grandes famines et des épidémies. L'accès à la nourriture y est extrêmement limité, excepté pour quelques grandes familles riches. Mathilde découvre une misère et une dureté de vie terribles, et c'est une femme qui n'aime pas l'injustice, qui veut toujours essayer de se battre quand elle le peut. Elle va donc ouvrir ce dispensaire et même commencer à avoir une passion intellectuelle pour la médecine.

Avez-vous voulu, à travers l'histoire de Mathilde et Amine, exprimer votre vision de la colonisation ?

● **L.S.** Non, j'ai plutôt exprimé ma vision de la politique de manière générale, parce que je crois que, même chez l'ennemi, il y a de la complexité. Je déteste cette vision extrêmement manichéenne à la fois de l'Histoire et du présent. Il est

> Ma vie, c'est de raconter celle des autres pour mettre de la lumière sur les destin brisés

facile aujourd'hui de parler de la colonisation quand on sait ce qu'il s'est passé. Je voulais donc montrer que, quand on est plongé dedans, on peut avoir des amis qui sont dans l'autre camp. On est toujours lié à des gens qui ne partagent pas le même point de vue, et c'est ce qui fait la beauté de l'existence.

Cette façon d'appréhender le passé colonial vous vient-elle de vos parents, qui sont des intellectuels ? Vous ont-ils éduquée avec cette vision-là ?

● **L.S.** Absolument, oui. On m'a toujours inculqué qu'il fallait avoir le souci de la complexité, qu'il ne fallait pas céder à cette facilité. Ils m'ont alertée à l'avance des reproches qu'on risquait de me faire : au Maroc, je suis trop française ; en France, je suis trop marocaine ; si je dis des choses sur l'islam, on me traite parfois, même des gens de la gauche française, d'islamophobe. On est toujours le traître de quelqu'un, on vous accuse toujours d'être déloyal. Mes parents m'y ont préparée.

Avez-vous recueilli beaucoup de témoignages pour ce livre ?

● **L.S.** Oui, j'ai rencontré beaucoup de gens ayant vécu cette époque. J'ai bien sûr parlé à ma mère, ma grand-mère m'avait aussi raconté beaucoup d'anecdotes. Je crois d'ailleurs que c'est une chance immense d'avoir vécu dans une famille où l'on parlait énormément, où l'on se transmettait beaucoup d'histoires. J'avais le sentiment que c'était ça, une famille, une sorte de récit commun, des anecdotes communes. J'avais des tantes, des oncles qui en racontaient plein, j'ai donc mélangé tout ça. Puis j'ai lu beaucoup de livres d'histoire, des témoignages, et interrogé d'autres personnes.

Ce qui frappe aussi, à la différence par exemple de *Chanson douce,* c'est l'humanité des personnages, la douceur qui s'en dégage et que l'on retrouve d'ailleurs dans les descriptions de paysages.

● **L.S.** C'est drôle que vous parliez de « douceur » parce que j'y pensais il y a deux ou trois jours. Il est vrai qu'après *Chanson douce, Dans le jardin de l'ogre, Sexe et Mensonges,* sans compter les conférences auxquelles je participe sur des sujets très durs, je me suis dit que j'avais besoin de montrer une autre part de moi, plus douce, en parlant davantage de mes émotions, de mes sentiments, de mon amour des autres aussi. Au fond, je pense que tous les auteurs vivent dans le pays des autres. La vie d'un écrivain, c'est la passion pour les autres, c'est passer sa vie à les observer, à essayer de les comprendre, ou en tout cas à essayer de faire quelque chose du fait de ne pas les comprendre. Je tenais à exprimer ainsi mon amour pour l'humanité, sa poésie, mon immense indulgence à son égard. Là encore, dans cette très grande polarisation du monde politique et social actuel, je trouve qu'il y a très peu d'indulgence pour l'être humain. Pour ma part, j'en ai énormément pour ses faiblesses et ses fragilités. ●●●

●●● Estimez-vous que votre style a évolué depuis votre Goncourt en 2016 ?

● **L.S.** Oui, j'ai en effet cette impression. J'ai ressenti un très grand plaisir à écrire ce livre. J'avais envie de poésie, d'accorder plus de place aux paysages, aux sensations. Je me suis dit qu'au lieu de vivre le Goncourt comme une pression, il fallait le vivre comme une liberté. Ce que j'aime plus que tout au monde, c'est plonger dans l'intimité des personnages, explorer leur âme, raconter ce qu'ils ressentent de secret. J'avais aussi envie de travailler sur un temps plus long avec une galerie de personnages beaucoup plus large. J'ai le sentiment que je suis allée au bout de mon idée, et j'en suis très heureuse.

Il y aura donc une suite, composée de deux autres romans. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

● **L.S.** Le second volet se déroulera dans les années 1970-1980, et j'y évoquerai les années de plomb au Maroc. Dans la dernière partie, qui se passera entre 2000 et 2015, je m'intéresserai à l'immigration de Marocains et Marocaines qui partent en France, aux États-Unis, etc. Une façon de « mondialiser » un peu cette histoire et de montrer l'éclatement des familles aussi à travers le monde. Cela fera bien sûr écho à ma propre vie.

Vous évoquiez précédemment le très engagé *Sexe et Mensonges. La vie sexuelle au Maroc*. Vous avez aussi reçu, avec la réalisatrice Sonia Terrab, le prix Simone-de-Beauvoir après avoir créé un collectif pour la libération d'Hajar Raissouni, condamnée à la fois pour avortement et relations hors mariage. Vous n'abandonnerez pas ce combat-là ?

● **L.S.** Jamais. Ma vie, c'est de raconter celle des autres pour mettre de la lumière sur les destins brisés et faire en sorte qu'on ne les oublie jamais, qu'on sache qu'ils ont existé. Je le fais en littérature et au quotidien. Je refuse qu'on oublie les six cents femmes qui, chaque jour, se font avorter au Maroc, les homosexuels qui croupissent en prison, les gens qui sont incarcérés parce qu'ils ont simplement des relations sexuelles consenties. La question du corps, le simple fait de pouvoir en disposer librement, c'est le combat de ma vie. Quand on écrit, on se rend compte à quel point le corps nous accompagne dans une immense solitude. On jouit seul, on meurt seul. J'estime donc que personne n'a rien à me dire sur mon corps. Puisque, toute ma vie, je le porterai seule, comme un fardeau ou comme une joie, mais seule. Je mènerai jusqu'au bout ce combat qui consiste à reconnaître la dignité du corps de chaque individu.

Mohammed VI a finalement gracié Hajar Raissouni, mais vous continuez à vous battre pour la suppression de l'article 490 du Code pénal marocain sur l'adultère. Diriez-vous que ce pays évolue quand même vers plus de tolérance ?

● **L.S.** Oui parce que, au moins, le débat existe, même s'il est très polarisé et très vif. Une extrême violence peut parfois s'exercer, mais la jeunesse a envie de liberté. C'est dans cette jeunesse que je crois. D'autant plus qu'ils se rendent compte que ces lois liberticides ne s'appliquent pas de la même manière selon que l'on est riche ou pauvre, et qu'on ferme les yeux quand ça arrange le pouvoir. Ce sentiment d'injustice politique et sociale est profond, et c'est aussi par là que va passer la révolution.

Vous n'êtes donc pas sans espoir ?

● **L.S.** J'ai toujours espoir, et pour une raison très simple, c'est que, sans espoir, on ne peut pas se battre. Pour moi, l'optimisme est presque un devoir politique. Quand on a vu ce qu'est le terrorisme, ce qu'est l'islamisme. Car qu'est-ce que le terrorisme ? C'est l'idée que vous devez avoir peur et qu'il n'y a pas d'espoir. C'est faire de vous un être pessimiste. Donc je suis optimiste par conviction, parce que je refuse d'adhérer à leur vision du monde, dans laquelle je serais supposée avoir peur. Je n'ai pas peur et j'ai de l'espoir, ce qui est, pour moi, une forme de dé vis-à-vis des islamistes.

Vous aviez d'ailleurs, après les attentats de 2015, écrit une tribune, « Intégristes, je vous hais », car la question est importante pour vous, en tant que musulmane. Dans ces cas-là, vous sentez-vous plus française que marocaine ?

● **L.S.** Non, je me sens un être humain agressé dans tout ce à quoi il croit. Je me sens révoltée, complètement indignée par le projet qui est le leur, et qui est un projet misogyne, mortifère, dans

lequel la notion de bonheur, de plaisir, de mixité sociale, entre les sexes, entre les peuples, qui est tellement chère à mon cœur, est complètement niée.

N'y a-t-il pas justement une peur de l'islam dans ce qu'il y a de plus extrême dans notre pays ? Au fond, quel que soit le parti politique, on a toujours un peu peur d'être taxé d'islamophobie…

● **L.S.** On doit avoir le droit de critiquer la religion. Les gens ne se rendent pas compte ! Qu'ils aillent vivre dans un pays où l'on n'a pas le droit de se convertir ou simplement de ne pas croire ! Moi, j'ai grandi dans un pays où la religion est religion d'État, et où il est interdit par exemple de manger dans la rue pendant le ramadan. Où des femmes et des hommes se font lyncher parce qu'ils sentent la cigarette. Je crois qu'il est nécessaire d'avoir une certaine forme de lucidité. Il faudrait que les gens prennent conscience du privilège et de la chance qu'ils ont de vivre dans un pays où l'on peut se moquer d'une religion ou la critiquer. Et ça, il faut le protéger, vraiment avec conviction et avec force.

Dans ce pays accueillant qu'est la France, ne sent-on pas tout de même une violence sous-jacente ?

● **L.S.** Bien sûr, on sent une violence énorme. J'ai été moi-même témoin de plusieurs formes de racisme à l'égard des musulmans. Il y a le racisme un peu bourgeois, lorsque par exemple je me retrouve dans des cocktails où les gens voient que je bois du champagne, ils ont l'air tellement ravis, comme si l'on m'avait extraite d'un monde obscur ! Et puis il y a un racisme plus ordinaire, comme lorsque j'ai vu le professeur de judo de mon fils répondre à une maman voilée de façon méprisante et agressive alors que j'avais posé la même question juste avant et qu'il m'avait parlé normalement. Il l'a regardée comme si elle représentait une menace. Je me suis dit que si j'avais porté un voile, il m'aurait aussi considérée de cette façon. Je trouve absolument terrible d'être tout le temps ramené à une identité ou à une catégorie, alors que les gens ne savent même pas qui vous êtes ni d'où vous venez. Il faut toujours prouver d'où l'on parle, au nom de qui ou de quoi. Alors que, pour moi, l'intellectuel, l'écrivain, c'est celui qui peut parler au nom de ce qu'il veut, se faire la voix d'une forme d'universalité.

Avez-vous le sentiment qu'avec *Le Pays des autres* vous entrez encore plus dans cette mission-là, ce rôle de l'intellectuel engagé ?

● **L.S.** Absolument. Je pense que si je n'avais pas été écrivain, j'aurais vraiment adoré être avocate. J'en parlais d'ailleurs avec ma mère et je lui disais : *« Tu vois, finalement, je me rends compte qu'il y a vraiment un lien entre être écrivain et être avocat. »* Quand j'écris, j'ai envie de sauver mes personnages. Je crois à la présomption d'innocence, il y a de la lumière dans chaque être, et j'ai envie d'œuvrer à leur salut. C'est vraiment comme si j'essayais d'écrire une plaidoirie pour que les lecteurs regardent ce qu'il y a au fond des êtres humains. Je veux leur insuffler un peu de tendresse, un peu d'indulgence dans notre rapport à l'Histoire, à notre présent, à l'Autre.

Votre mère a-t-elle lu votre livre ? A-t-elle trouvé qu'il était fidèle à votre histoire familiale ?

● **L.S.** Il y a beaucoup de fiction dans *Le Pays des autres*, parce que j'avais surtout envie de romanesque et de liberté, même si j'ai repris pas mal d'anecdotes de ma famille. En donnant le livre à ma mère, qui est une femme très pudique, je lui ai dit que, s'il y avait quoi que ce soit qui la dérangeait, je l'enlèverais. Parce que même si je crois que la littérature est au-dessus de tout, elle n'est pas au-dessus de ma mère. Lorsque je lui ai demandé ce qu'elle avait pensé du manuscrit, elle m'a répondu : *« Je suis dans un tel état de sidération que je n'ai pas de mots, je ne peux rien te dire. »* Elle m'a juste dit qu'un jour elle m'écrirait, donc j'attends la lettre de ma mère pour savoir ce qu'elle en a pensé.

Et vous ? Avez-vous mieux compris l'histoire de vos origines en écrivant ce livre ? Savez-vous désormais quoi répondre aux journalistes lorsqu'ils vous interrogent sur votre identité ?

● **L.S.** Je commence à mieux comprendre, oui, mais je crois qu'il y a encore beaucoup de choses à déflorer, à explorer. C'est une aventure intellectuelle et personnelle qui va continuer.

Propos recueillis par C.C.
Photos : Franck Ferville pour *Lire*

LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL

IRRÉSISTIBLE ATTIRANCE

Christine Orban est la romancière des émotions féminines. Tout au long d'une vingtaine de romans, elle a exploré la passion amoureuse, ses déconvenues, la jalousie, l'ingénuité et la perversion. Quelques grandes figures de femmes ont traversé son écriture : Virginia Woolf, son écrivain préférée, Vita Sackville-West et l'homosexualité, Joséphine de Beauharnais, l'épouse amoureuse et répudiée par Napoléon. Christine Orban a aussi écrit sur les femmes les plus chères à son cœur : sa sœur, trop tôt disparue *(L'Âme sœur)*, ou sa mère, dont l'esprit se met à divaguer… Dans ses récits personnels, l'auteure est bouleversante. Derrière la Parisienne apparemment à l'aise dans le monde, on perçoit la sensibilité et l'attachement à cette famille originaire du Maroc, où elle est née. Mais aussi la fragilité et les doutes au-delà de la confiance qu'aurait pu lui conférer son statut d'épouse d'un éditeur reconnu. Christine Orban est plutôt un oiseau blessé et ses personnages en témoignent. Dans son livre précédent, *Avec le corps qu'elle a…*, elle dévoile un passé lointain marqué par un harcèlement douloureux.

Aujourd'hui, elle aborde un autre thème d'actualité : les amours entre une jeune adolescente et un homme mûr. Mais l'auteur de *Est-ce que tu danses la nuit…*, son nouveau roman, n'en tire pas une histoire scandaleuse. Il y a de vrais sentiments entre Tina, 17 ans, et Simon, le père de Marco, son amoureux du lycée qui l'a quittée brutalement. Dépit, désir de revanche, perversité ? Quels sont les ressorts profonds de Tina ? Simon joue aussi de son emprise d'adulte… Tout cela met un peu mal à l'aise. Mais Tina va décider, seule, de son destin.

★★★☆☆ *EST-CE QUE TU DANSES LA NUIT*… PAR **CHRISTINE ORBAN,** 250 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

OFFRE RESERVÉE À NOS LECTEURS

HORS-SÉRIE

Victor Hugo
Légende d'un siècle

8,90 € seulement (frais de port offerts)

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE VICTOR HUGO

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à LIRE - Service abonnements - 4 rue de Mouchy 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire béné cier de votre offre exceptionnelle :
Le numéro hors-série « Victor Hugo» pour 8,90 € seulement, frais de port compris.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
E-mail : .....

Ci-joint mon règlement de 8,90 € par :
☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire
N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|
Expire n : |_|_|/|_|_|

Date et signature obligatoires :
|_|_|/|_|_|/|_|_|

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/05/2020 et dans la limite des stocks disponibles.Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de recti cation des données que vous avez transmises, en adressant un courrier à LIRE. Les informations requises sont nécessaires à LIRE pour vous expédier votre commande. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐.

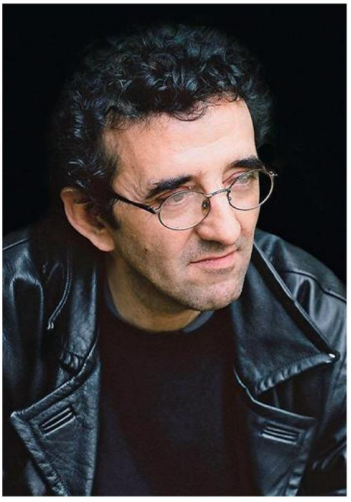
HSVHL483

LIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18 RUE DU FAUBOURG DU TEMPLE, 75011 PARIS

CAHIER CRITIQUE

58

HANNELORE CAYRE
MAUVAISE FORTUNE



74

REDÉCOUVRIR
ROBERTO BOLAÑO

84

RÉUSSIR SON ÉCHEC SELON
ELIZABETH DAY

79

BASTIEN VIVÈS ET **MARTIN QUENEHEN**
UN JOUR EN FRANCE

L. CARRASCO - D. MORDZINSKI - J. SMITH

L. CARRASCO

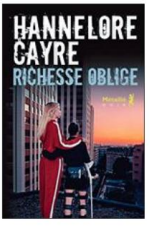
À Cayre rien d'impossible

Alors que l'adaptation de *La Daronne,* par Jean-Paul Salomé, sort sur les écrans le 25 mars, le début de ce mois voit paraître le sixième roman d'Hannelore Cayre. Avec une grande maestria, l'auteure, qui est aussi avocate, opère un changement de braquet saisissant.

Par Hubert Artus

Elle voulait changer d'époque, en remontant jusqu'à la Commune de Paris et à la révolution industrielle. Mais alors qu'arrive le printemps 2020, il se peut qu'Hannelore Cayre ait tout bonnement changé de dimension. Outre la sortie du film *La Daronne*, adapté de son précédent livre, son nouveau roman élargit considérablement l'horizon de ses fictions. Sur le fond comme sur la forme. Politiquement aussi bien que littérairement.

Richesse oblige contient tout ce que nous aimons chez l'auteure de *Commis d'office* : des personnages cassés mais marquants, une langue crue, un humour féroce, une colère politique sous-jacente, une histoire percutante, des rasades de subversion. Jusqu'ici, elle avait traité de la justice d'en bas : les avocats commis d'of ce (elle le fut longtemps, elle qui est désormais « conjointe collaborateur » de son époux, avocat pénaliste), les petits tra cs et leurs grands pro ts. En épinglant les dysfonctionnements de notre appareil judiciaire. En abordant sans en avoir l'air de nombreux sujets de société actuels. Ce dernier roman va bien plus loin : de janvier 1870 à nos jours, à travers l'arbre généalogique d'une grande famille. De l'économie de guerre militaire au XIXe siècle (le Second Empire contre l'Allemagne et la Prusse) à la globalisation nancière (non moins guerrière) d'aujourd'hui. De la révolution industrielle à la révolution numérique. Avec, pour chacune, les pauvres qui sont de la chair à canons. Plus d'amplitude romanesque, une portée politique forcément différente, une densité littéraire nouvelle : dans une œuvre en cours, ce genre d'étapes est un tournant.



★★★★☆
RICHESSE OBLIGE PAR **HANNELORE CAYRE,** 224 P., METAILIÉ, 18 €. EN LIBRAIRIE LE 5 MARS.

L'improbable héritière

Richesse oblige débute de nos jours, au cimetière du Trocadéro, *« là où les de Rigny avaient leur caveau entre la famille Dassault et la famille Bouygues »*. Une famille qui a vu six de ses membres mourir en moins d'un an. Et voilà que Blanche, jeune mère célibataire et précaire, hérite et devient *« inimaginablement riche »*. Pourquoi elle, issue d'une lignée ignorée dans l'album de famille ? Quand s'ouvre le livre, elle le sait. Elle va nous raconter ses semaines de recherches, rétrospectivement. À la première personne, d'un ton très « Cayre » : direct, cruel mais élégant. Blanche est là un chapitre sur deux. Sa voix alterne avec l'autre trame temporelle du livre, qui va de janvier 1870 à avril 1871. Narrée à la troisième personne, dans une langue qui reproduit celle du XIXe siècle et parfois la pastiche, elle raconte la vie de Casimir de Rigny, chef de famille, de ses deux fils, de sa sœur, des épouses et belles-familles. Une noblesse d'Empire qui a fait fructi er sa fortune. Le genre de celle qui, en 1870, lorsque l'armée prussienne arrivait aux portes de Paris, pouvait acheter des « remplaçants » (pauvres et illettrés) pour aller à la guerre à la place de leurs ls. En ces périodes troublées, où la Commune de Paris fait brûler des pièces d'état civil, le destin va rebattre les cartes et changer plusieurs lignées. Résultat : un siècle après, l'héritage des riches pourrait légitimement dévier vers le compte d'une pauvre.

Chaque trame forme un récit aussi émouvant que tordant. Enquêtant sur elle-même, la jeune maman est en guerre sociale contre sa famille. Comme cet aïeul, Auguste, un siècle avant… Assemblées, les deux narrations constituent un tableau saisissant : familial, politique, national, économique. Riches industriels hier, les Rigny sont devenus des cols blancs prospérant dans toutes sortes d'affaires sales (énergie, fret, paradis scaux, Françafrique).

Inspirée par Thomas Piketty

Ou comment les riches deviennent toujours plus riches, et les pauvres toujours plus pauvres. *« L'idée de ce livre a jailli de la lecture du* Capital au XXIe siècle *de Thomas Piketty, qui m'a complètement éblouie »*, confie Hannelore Cayre. Mais le vrai déclic, *« ce fut la lecture de* Sébastien Roch [paru en 1890] *d'Octave Mirbeau, dont je cite un entre let dans mon roman »*. ●●●

Isabelle Huppert dans le rôle de Patience Portefeux. Image tirée du fi lm *La Daronne*, de Jean-Paul Salomé.

●●● L'écrivaine de poursuivre : *« C'est le premier livre sur la pédophilie* [le personnage se fait abuser par un prêtre]. *Il évoque aussi un phénomène que j'ignorais : ces pères qui, via un tra quant, cherchaient des hommes à vendre, des pauvres, pour remplacer leurs enfants tirés au sort lors du recensement militaire. Lorsque la guerre contre la Prusse s'est pro lée, la panique fut telle que le prix de ces hommes s'est mis à monter. Le cours du pauvre qui s'envole, c'est tellement drôle ! »* Surtout lorsque c'est Cayre qui raconte : sans morale, avec un épais vernis de méchanceté et de cynisme, mais aussi avec une haute idée des idées. Et si elle a pris un tel plaisir à écrire sur le XIXe siècle, c'est aussi parce qu'elle lit les auteurs de cette période depuis *« plus de trente ans »*. *« C'est la seule littérature qui m'amuse,* sourit-elle. *D'abord parce qu'elle est extrêmement bien écrite. Ensuite parce que les auteurs, étant souvent issus d'une petite bourgeoisie n'arrivant pas à faire fortune, balançaient leur aigreur dans leurs écrits. C'est d'une méchanceté atroce qui me fait beaucoup rire. »*

« Le cours du pauvre qui s'envole, c'est tellement drôle ! »

En littérature, le cynisme va souvent de pair avec le lyrisme. Dans *Richesse oblige,* il repose sur une langue ténue, mais aussi sur un duo de femmes inoubliable : Blanche, donc, et Hildegarde. Deux héroïnes handicapées, colonne vertébrale ou moelle épinière atteintes, montées sur béquilles ou sur orthèse en titane. Et dont Hannelore Cayre, qui n'a jamais caché souffrir des mêmes handicaps depuis maintenant vingt-neuf ans, avoue qu'elles sont *« son double »*. Peu mobiles, Hildegarde et Blanche font pourtant de terribles ravages. Hannelore Cayre, elle, fait ici un adorable carnage. Social et littéraire. **H.A.**

L'instant LIRE: à la fnac

RETROUVEZ TOUS LES MOIS NOS CONSEILS LECTURE EN VIDÉO SUR FNAC.COM/CONSEILS-EXPERTS

UNE GRANDE « ESPÉRANCE »

Troisième roman de l'auteur en quatre ans, *Joueuse* con rme que Benoît Philippon, par ailleurs scénariste et réalisateur, est une pointure de la bonne série B. Sur lequel il faut parier.

★★★☆☆ *JOUEUSE* PAR **BENOÎT PHILIPPON,** 368 P., LES ARÈNES/ÉQUINOX, 18 €. EN LIBRAIRIE LE 4 MARS.

Vous jouez au poker ? Vous vous ferez quand même berner. Vous n'y entendez rien aux cartes ? Vous vous laisserez bercer par *Joueuse.* Comme à chaque fois, le roman de Benoît Philippon vous cogne et vous cueille. Découvert avec *Cabossé* (« Série Noire », 2016), confirmé avec la sublime comédie sur la tueuse centenaire *Mamie Luger* (« ÉquinoX », 2018), il monte encore d'un cran dans ce livre. D'un côté, Zack et Baloo, deux jeunes Parisiens, un duo de bluffeurs toujours vainqueur des tournois de poker clandestins. L'un d'eux nourrit une autre quête personnelle, pendant ses déambulations nocturnes : tabasser les hommes qui agressent ou abusent des femmes, au sortir des bars ou des boîtes. De l'autre, Maxine, qui a appris à maîtriser le poker dans un seul but : retrouver celui qui a abusé d'elle, un soir, après une partie perdue. Le défier, puis le plumer. En attendant, elle aussi écume les arrière-salles, joue et gagne, mais ce n'est qu'un entraînement. Bientôt, ces trois-là vont se croiser, et faire cause commune. Avant de former une équipe, ils vont se reni er, se provoquer, se tester. *Joueuse* est un polar mené avec brio, enchaînant les *punchlines* et les scènes frappantes. Puis le furieux trio se dirige vers l'étape ultime, ce lieu et cet homme visés par Maxine. En chemin, ils jouent, gagnent et finissent par amasser un tel butin qu'ils sont poursuivis par ceux qu'ils ont plumés. Bastons, sang, mais aussi lyrisme, féminisme et sentiments : le lecteur est embarqué dans un road-trip saisissant. Des personnages inoubliables, un équilibre entre action et ré exion et une pure envie de divertissement : si Elmore Leonard a un héritier en France, il se nomme Benoît Philippon. **H.A**

G. FERRANDIS

Branle-bas de combat

Lorsque le monde se consume à petit feu avec le réchau ement climatique et les ravages du néolibéralisme, le soldat Jean Rouaud ne peut s'empêcher de prendre son stylo-bazooka et pulvérise, façon puzzle, ceux qu'il nomme « les multimonstres ». Retour sur cette rencontre intense et sur une vie d'écriture.

★★★☆☆

L'AVENIR DES SIMPLES PAR **JEAN ROUAUD,** 252 P., GRASSET, 19 €. EN LIBRAIRIE LE 4 MARS.

Qu'est-ce qu'un écrivain ? Un échantillon humain se débattant entre le réel et ce qui l'est moins, la pensée en ordre de marche dans le grand désordre des mots pour chercher la sortie. Vers quoi ? Aucun auteur ne l'a jamais su.

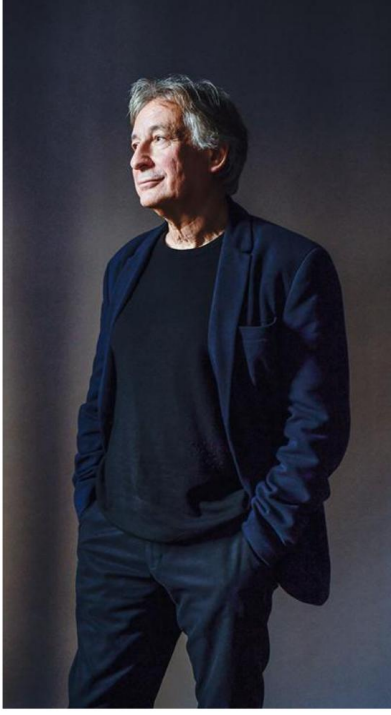
Jean Rouaud n'a, au fond, jamais tout à fait quitté son île de papiers, ce kiosque où il vécut à l'ombre, des années assez heureuses, avant de se frotter au soleil du Goncourt pour ses *Champs d'honneur* qui lui apportèrent la reconnaissance littéraire, la célébrité médiatique et un peu d'argent pour larguer les amarres de la rue de Flandre. Écrire, enfin, et rien d'autre, ou presque. L'amour sans doute, la compagnie des livres aussi. Le voici dans cet hôtel, annexe des éditions Grasset. Jean Rouaud est moins grand que je ne le pensais, à moins que je ne sois plus grand que je ne le pense. Il a quelque chose dans le regard de doux et de décidé, sa voix est mélodieuse. Cet homme de Bretagne est aussi, peut-être, un homme de la Loire où la langue française prend sa source, belle et simple, précise et imagée.

Jean Rouaud est un rêveur qui se réveille parfois en s'époussetant de cauchemars furieux. En cette n d'hiver, l'écrivain publie *L'Avenir des simples,* attaque au lance-flammes des « multimonstres » (multinationales, Gafa, banquiers), coupables, selon lui, de tous nos malheurs. « *Je voulais montrer comment tout est lié et relié, le réchauffement climatique, les ravages du néolibéralisme, l'abrutissement des masses, l'aggravation des problèmes de santé et la souffrance animale.* » Vaste programme éditorial militant qui peut rebuter le familier du Rouaud romancier, mais qui, passé les premières lignes, fait le même effet que de se jeter dans un torrent furieux. Revigorant et bon pour la santé. Ce vegan converti dédie en quelque sorte *L'Avenir des simples* à la génération de sa lle Joséphine, la chanteuse Josèphe à la scène, qui n'espère plus rien de notre vieux monde.

Un coup de billard à trois bandes

Mais Rouaud pense déjà à autre chose : « *L'an prochain,* me con e-t-il, *je sors un livre consacré à mon année Goncourt. Je l'appellerai* "La Comédie littéraire". *Jérôme Lindon* [le fondateur des Éditions de Minuit] *m'avait dit "Jean, on vendra 350 exemplaires de vos* Champs d'honneur". *Je lui avais répondu : "Pas de problème, ça m'ira très bien." Et puis le Goncourt est arrivé et là, du coup, ça a tout bousculé.* » Adieu le kiosque, bonjour le kiosquier. Le plouc, comme il se voyait soudain en quittant le village familial de Campbon pour la grande ville de Nantes, n'était pas au bout de ses surprises lors de l'annonce du Prix Goncourt 1990 : « *J'ai obtenu le Goncourt par un coup de billard à trois bandes. Les jurés ne voulaient surtout pas le donner à Philippe Labro. Je ne vais pas nier la valeur des* Champs d'honneur, *mais le fait est que j'ai bénéficié d'une magouille.* » Magouille : un mot qui lui fait horreur. Orphelin de père à 11 ans, Jean Rouaud me parle de sa mère, tant aimée, d'une « *honnêteté absolue* », faisant bouillir la marmite grâce au commerce de vaisselles. « *Si elle découvrait qu'on lui avait envoyé onze assiettes au lieu de dix, elle renvoyait immédiatement l'assiette en trop. Après ça, vous avez beaucoup de mal à être malhonnête* », me dit-il en riant.

La nuit est tombée sur la rue des Saints-Pères. Nous parlons de Johnny pour lequel il avait écrit une chanson (*Chanter n'est pas jouer*), du Bolchoï qui lui avait commandé un livret et, je ne sais plus pourquoi, de Pierre Michon avec lequel il a été proche. « *Il me disait, "moi aussi j'aurais dû avoir le Goncourt avec* Vies minuscules*".* » Ainsi va la loterie des âmes inconsolées. **Fabrice Gaignault**



J.-F. PAGA

JEAN ROUAUD EN 3 DATES

1952

Jean Rouaud est né le 13 décembre à Campbon. Il fait des études littéraires à Nantes, travaille pour *Presse Océan* puis décide de gagner Paris.

1990

Les Champs d'honneur, son premier roman, remporte le prix Goncourt, à la surprise de son auteur. S'ensuivra une riche œuvre littéraire.

2019

Écrivain polyvalent, dont les thèmes centraux sont la Grande Guerre et la famille, il publie *Kiosque* et revient sur ces années de kiosquier, marquantes.

Rebecca Lighieri

IL EST DES HOMMES QUI SE PERDRONT TOUJOURS

Le nouveau livre de Rebecca Lighieri est un roman noir d'une grande intensité, au décor planté dans les quartiers nord de Marseille. Le narrateur, Karel Clayes, est beau au point que l'on se retourne sur lui dans la rue. Beauté qu'il partage avec sa sœur, Hendricka. Leur mère est d'origine kabyle, leur père vient d'un village belge où l'on parle allemand. Papa méprise la terre entière, enchaîne les pastis et les bières dans les bistrots, se drogue dur et vocifère tant qu'il le peut sur le frère cadet de Karel, Mohand, né avec de lourds handicaps. Les Clayes habitent la cité Artaud, baptisée du nom d'un écrivain que Karel a lu. Ce dernier se débrouille du mieux qu'il peut avec une enfance chaotique. À 7 ans, il en connaît déjà *« un rayon sur le cœur des hommes »* ainsi que sur *« la couleur des sentiments »*. Il lui faut tenir, s'évader, grandir dans le mépris et la haine d'un père cogneur. Karel traîne avec les gitans, participe avec Hendricka aux castings où leur géniteur les expédie en leur rêvant un destin digne de ceux de Michael Jackson et Céline Dion. Il découvre les plaisirs de la chair, les pulsions qui sommeillent en lui... Avec *Il est des hommes qui se perdront toujours*, Rebecca Lighieri signe une tragédie avec ses élans, ses éclats de violence et de beauté, sans oublier sa bande-son d'époque – celle des années 1990, d'Elsa et de Philippe Lavil. **Alexandre Fillon**

LE LIVRE

IL EST DES HOMMES QUI SE PERDRONT TOUJOURS
PAR **REBECCA LIGHIERI,**
384 P., 21 €.
COPYRIGHT P.O.L.
EN LIBRAIRIE LE 5 MARS.

H. BAMBERGER

Bio express

1966
Naissance d'Emmanuelle Bayamack-Tam à Marseille. Il a rapidement été notoire que Rebecca Lighieri était le pseudonyme de l'auteure, découverte en 1996 avec *Raide-cœur*, qui rencontre une plus large audience avec des romans comme *Si tout n'a pas péri avec mon innocence*.

2013
Rebecca Lighieri entre au catalogue des éditions P.O.L avec *Husbands*. Grâce à la publication, quatre ans plus tard, des *Garçons de l'été*, elle connaît un franc succès en librairies, aussi bien en grand format qu'en poche.

2018
Le dernier roman en date de l'auteure, *Arcadie*, a été l'un des événements de la rentrée littéraire, gurant même sur la liste nale des prix Médicis et Femina, avant d'être couronné, au mois de juin 2019, par les lecteurs du prix Livre Inter.

QUI A TUÉ MON PÈRE ?

Qui a tué mon père ? À cette question, je crois pouvoir répondre : personne. Non pas en raison d'un jeu de mots aussi retors que celui d'Ulysse, mais en vertu de ce que mon père lui-même a dû se dire, pour peu qu'il se soit senti mourir et qu'il ait vu en face son assassin. Car si *personne* n'a tué mon père, il n'en demeure pas moins qu'il a été assassiné et qu'il a connu une mort aussi violente qu'infamante, à deux pas de la cité où il avait passé l'essentiel de sa vie d'adulte, adossé à un tas de gravats dont émergeaient des bouts de ferraille dif ciles à identi er.

Il a vu en face le visage de son assassin car ce face-à-face faisait partie du contrat : il fallait qu'il sache qui lui portait le coup fatal, qui avait jugé qu'il était indigne de vivre et qu'il l'avait sans doute toujours été. Car l'indignité ne datait pas d'hier et mon père était en sursis : simplement, il avait fallu attendre le début du nouveau millénaire pour que la sentence soit en n exécutée. Les années 2000, mon père ne les verrait pas.

Qui a tué mon père ? Personne et beaucoup de gens. Ou plus exactement, beaucoup de gens auraient voulu tenir la pierre qui lui a fracassé le crâne, réduisant son occiput en bouillie puis s'acharnant méthodiquement sur son visage, massacrant ce qui lui restait de beauté, ce qui n'avait pas été excavé par l'héro, jauni par la clope, bouffi par l'alcool. Beaucoup de gens auraient voulu tenir cette pierre, mais une seule l'a fait et son nom est *personne*.

Il y a quelques années, j'ai consulté un hypnothérapeute. Je voulais me débarrasser de mes propres addictions, et j'avais entendu dire le plus grand bien de ce psychiatre et de ses pratiques. À la première séance, et passé un préambule assez classique, il m'a demandé de me représenter un vase, de le lui décrire, puis de laisser les images venir à moi.

Beaucoup de gens auraient voulu tenir la pierre qui lui a fracassé le crâne

Dans ce cabinet cosy du cours Pierre-Puget, qui sentait le lys et l'encaustique, je me sentais bien, détendu, presque heureux. Le psy m'avait mis en condition et je flottais dans un état de conscience à peine amoindri. De l'autre côté de la fenêtre, les platanes étaient d'un vert tendre, et j'ai eu un instant l'espoir que tout pouvait s'arranger, que j'allais laisser là le dur fardeau d'exister et repartir léger, comme à neuf, semblable aux bourgeons duveteux des platanes.

— Je vois plutôt une coupe qu'un vase. Un trophée sportif ? Non… Mais c'est en métal en tout cas. Froid, dur. Je me demande si ça n'est pas plutôt une sorte d'urne funéraire. Oui, c'est ça. Mais en même temps, il y a des fleurs dedans. Enfin, pas exactement des fleurs. Des fleurs, mais dont on a coupé la tête. Il ne reste que les tiges. Trois. Trois fleurs décapitées. C'est bizarre. Pourquoi mettre des tiges dans un vase ?

Le « rêve éveillé » a continué à l'avenant. En face de moi, le psy prenait furieusement des notes sans faire de commentaire. À la n de la séance, il m'a seulement demandé si j'avais des frères et sœurs.

— J'ai une sœur et un frère.

À ce moment-là, je les ai revus tous les deux, Hendricka et Mohand : elle, avec sa beauté stupé ante, ses yeux clairs, ses dents du bonheur ; lui, avec son visage étrange, sa lèvre couturée, sa tignasse d'un noir d'encre.

— On est trois.

Oui, nous étions trois à avoir été décapités dès l'enfance, trois à qui on avait refusé tout épanouissement et toute floraison, trois à n'être rien ni *personne*.

UNE HISTOIRE IMPORTANTE

Nous lui avons tapé dans l'œil. Là tout d'un coup. Pourquoi ce jour-là ? On peut se poser la question : après tout il a eu sept ans pour réaliser à quel point nous sommes beaux. En n, sept pour moi et six pour Hendricka. À croire qu'il nous découvre. Je me souviens très bien de l'instant où il prend conscience de notre potentiel, de cette lueur qui s'allume dans son œil : convoitise, calcul…

De ma petite enfance me restent en mémoire beaucoup de flashs brutaux et insituables, mais ce souvenir-là a un début, une fin, un cadre précis. Peut-être parce qu'il ne s'est pas privé de revenir lui-même sur ce moment et de le raconter. Et si ça se trouve, c'est son souvenir à lui qui a pris place dans ma mémoire, se substituant à mes propres impressions confuses – ou les complétant.

C'est l'été. Le temps d'aller faire des courses, ma mère nous a laissés sous sa garde. Nous sommes dans une brasserie du Vieux-Port, *Le Soleil*. Il nous a juchés sur des tabourets hauts et a commandé deux grenadines avant de nous oublier complètement, comme à son habitude. Que sommes-nous pour lui ? Ses enfants, autant dire pas grand-chose. Jusqu'à ce jour de juillet 1985.

Hendricka porte une robe trop courte et considérablement délavée. Nous n'avons jamais droit à des vêtements neufs : ma mère nous habille avec ce que lui donnent ses voisines. Je dois être en short et tee-shirt. Peut-être un maillot de l'O.M., blanc, avec un petit col bleu. J'en ai plein des comme ça, même si le foot ne m'intéresse pas. Le foot ne m'intéresse pas, mais, autour de moi, personne ne le comprendrait ni ne l'admettrait, alors je ferme ma gueule, sur ce sujet comme sur tant d'autres. Je fais comme si je connaissais

Bats et Tigana, comme si j'avais regardé le match à la télé alors qu'on n'a pas de télé. En on en a une par intermittence, en fonction des rentrées d'argent de mes parents – qui nissent toujours par la revendre, pour en racheter une six mois plus tard, et ainsi de suite.

Il fait chaud. La grenadine me poisse les lèvres et mes cuisses nues sont gluantes de transpiration. En face de moi, Hendricka n'a pas l'air plus fraîche. Elle s'ennuie, mais elle se garde bien de l'avouer. Elle se contente de souffler sur sa frange pour la décoller de son front moite. Elle comme moi faisons très attention à ne pas nous faire remarquer. C'est très bien, qu'il nous oublie. C'est encore mieux quand nous n'existons pas, quand son attention à lui est attirée ailleurs. Il a l'air de connaître ce bar et d'y avoir des potes. Avec un peu de chance, maman reviendra avant qu'il se soit avisé de notre présence. Nous rentrerons à la maison. Le métro jusqu'à la Rose, puis le bus jusqu'à la cité. Maman dégèlera une pizza, et nous irons nous coucher avant d'avoir déchaîné sa colère. Inch'Allah.

Je décroise les jambes avec précaution. Un coup d'œil dans sa direction : tout va bien, il est attablé avec ses copains, il parle, il rit. Les bouteilles de bière s'entassent entre eux : il n'est pas encore passé au pastis, ce qui vaut mieux pour tout le monde.

— J'ai envie de faire pipi !

Hendricka, évidemment. Je l'aide à descendre sans encombre de son tabouret, et je me dirige avec elle vers les toilettes. Pourvu qu'il ne nous voie pas, pourvu qu'il ne décrète pas que nous sommes en train d'enfreindre une interdiction tacite. Hop, une fois aux toilettes, je monte la garde devant la porte que ma sœur veut maintenir entrouverte. Elle s'est retrouvée enfermée, une fois, chez des amis à lui. Elle avait quatre ans, elle n'arrivait plus à faire coulisser la targette, elle pleurait, paniquée. Tout le monde s'était attroupé de l'autre côté de la porte, à lui beugler des conseils qu'elle ne comprenait pas. Je ne sais même plus comment on a ni par lui ouvrir, mais je me souviens très bien de la gifle qu'elle s'est prise, de sa part à lui. Il était agacé, ou il avait eu honte : comment savoir ? En tout cas, Hendricka s'est mangé une telle baffe que depuis elle n'a plus jamais fermé la porte des chiottes.

Nous revenons nous asseoir au comptoir, presque sur la pointe des pieds. Pourvu qu'il ne nous voie pas. Pourvu qu'il continue à boire et à rire jusqu'à ce que maman soit de retour. Pas de chance : il nous a vus. Je sens son regard sur nous : lourd, insistant. Hendricka le sent comme moi : elle remue sur son tabouret et me jette un coup d'œil inquiet :

— Je veux maman.

— Chut ! Reste tranquille. Finis ton sirop.

— J'en veux plus : j'ai mal au cœur.

Non, pitié ! Faites qu'elle ne soit pas malade, faites qu'elle ne vomisse pas dans ce bar, auquel cas je ne donne pas cher de nous deux. Mais non, elle n'a pas l'air malade : ses joues sont roses. En revanche, ses yeux se remplissent de larmes, et il est presque aussi dangereux de pleurer que de vomir. J'essaie de faire diversion :

— Hendricka, tu crois que maman nous a acheté quelque chose ?

Ça marche, elle oublie son mal au cœur et ses motifs d'inquiétude :

— Un jouet ?

— Ou des bonbons.

Pourvu qu'il ne nous voie pas. Pourvu qu'il continue à boire et à rire jusqu'à ce que maman soit de retour. Pas de chance : il nous a vus. Je sens son regard sur nous : lourd, insistant

Hop, sa lèvre inférieure se recourbe vers le bas et elle est de nouveau au bord des larmes :

— Je veux pas de bonbon : j'ai mal au cœur.

— Non. T'as pas mal au cœur.

Elle comprend instantanément et m'adresse un sourire tremblant :

— J'ai pas mal au cœur.

Merde. Il continue à nous regarder. Qu'est-ce qui lui arrive ? Finalement, il vaudrait mieux qu'il passe au pastaga : la bière n'émousse pas assez ses facultés de perception. Il nous regarde et je nous vois. Je nous vois comme il doit nous voir, lui, en ce moment. Sans compter que je nous vois pour de bon, dans le grand miroir mural, derrière le comptoir : un petit garçon et une petite lle. La petite lle porte une robe d'un rouge délavé et elle est émouvante de grâce et de beauté. Le petit garçon, c'est moi. Avec Hendricka, nous nous ressemblons beaucoup : même cou fragile sous une chevelure sombre et lustrée, même nesse de traits, même yeux clairs sous leur invraisemblable frange de cils noirs – ces cils qui me valent de me faire traiter de lle par les gars du quartier.

Hendricka recommence à s'agiter sur son tabouret. L'impatience et l'ennui ont pris le pas sur la terreur

que notre père lui inspire. J'ai beau lui envoyer de discrets coups de pied dans les tibias, je sens venir le moment où elle va faire une connerie, tomber ou renverser son verre, ce qui serait une catastrophe :

— Reste tranquille !

Avec une lueur de dé dans le regard, elle entreprend de quitter son perchoir. Je dois reconnaître qu'elle s'y prend très prudemment : envoyant une première jambe à la rencontre du sol tout en se cramponnant des deux mains au Skaï crasseux du tabouret. Inexorablement, sa robe se retrousse sur ses cuisses pâles. À la table de mon père, les rires et les clameurs se taisent. La robe d'Hendricka monte encore d'un cran, dévoilant un triangle de culotte tout aussi délavé que sa robe. Elle a beau être jolie comme un cœur, elle a six ans, alors expliquez-moi pourquoi mon père et ses potes la reluquent avec une telle absence de vergogne. Ça aussi je le vois dans le miroir. Et je l'entends dans leur silence soudain : ils la matent, elle, ses jambes, sa culotte. Si ça se trouve, ils espèrent un déshabillage complet, le moment où la culotte elle-même glissera sur les petites cuisses de ma sœur.

Elle a six ans, j'en ai sept, mais je connais déjà la couleur des sentiments : ils sont noirs, avec cinquante nuances de gris. Ou d'un rouge très sombre, pulsatile et aveuglant comme la colère et le désir. J'ai sept ans, mais j'en connais un rayon sur le cœur des hommes, et il me reste juste à espérer qu'aucune catastrophe ne se produira aujourd'hui.

Comme Hendricka, je descends précautionneusement de mon tabouret et j'attrape sa main collante de grenadine, histoire de l'empêcher de courir partout et de se faire davantage remarquer. À pas comptés, nous nous dirigeons vers la porte, largement ouverte sur la terrasse. Comme il n'est pas question de sortir sans en avoir demandé la permission, et comme il n'est pas question non plus de demander quoi que ce soit, nous restons sur le seuil, pro tant d'un vague courant d'air, humant les odeurs du port, et absorbant avidement des bouts de la vie des autres, des bouts de normalité qui nous font autant de bien que de mal.

Sur la terrasse, une famille s'est attablée : des parents, une fille, un garçon : une famille exactement comme la nôtre sauf que c'est exactement l'inverse. Les enfants ont ni leur coupe de glace et se chamaillent vaguement. Le père a passé un bras sur l'épaule de la mère. Tous les deux fument, l'air détendu. Les sacs de courses s'entassent à leurs pieds. De temps en temps, ils échangent quelques mots paisibles. On sent très bien que le ton ne va pas monter entre eux pour un oui ou pour un non. On sent très bien aussi que les enfants ne vont pas se prendre une gifle sans l'avoir vue venir, qu'ils peuvent se disputer ou maculer leur tee-shirt de chocolat sans pour autant qu'un drame éclate.

Bizarrement, au seuil de ce rade enfumé, je me sens presque heureux : la vie est là. Ça n'est pas parce que la mienne est horrible qu'elle le sera toujours. À deux pas, la mer miroite, un peu huileuse mais apaisante elle aussi : la vie est là et le monde existe. Un jour, je partirai. En attendant, Hendricka et moi regagnons nos places, aussi discrètement que possible. Pas assez discrètement, il faut croire, car entre les sifflements et les interjections éraillées qui constituent l'essentiel de la conversation à la table de mon père, j'entends grommeler cette phrase :

— Purée, ils sont beaux tes minots, Karl !

J'aide Hendricka à se hisser sur son tabouret et je jette un rapide coup d'œil au miroir où mon regard rencontre celui de mon père, son regard bleu, si semblable au nôtre. Il se renverse sur sa chaise avec satisfaction, la clope au bec. En 1985, on fume encore dans les cafés. Sans parler du reste, de tout ce qu'on fait dans les chiottes. À tel point que certains établissements ont pris le parti de trouer toutes leurs cuillers, histoire d'empêcher les toxicos de réaliser leur petit mélange.

J'ai sept ans, mais je sais déjà à quoi peuvent servir les cuillers. J'ai sept ans, mais je m'y connais en drogues dures – je m'y connais en dureté tout court, d'ailleurs.

Au moment où je commence à désespérer, ma mère fait irruption au *Soleil* et fonce sur nous, ignorant la présence ténébreuse de son conjoint. À sa décharge, je dois dire qu'elle ne l'a pas vu, au milieu de tous ses potes avinés et braillards. Dommage pour elle et pour nous car il n'aime pas passer en second.

— Ça va ? Vous avez été sages ?

— Oui.

Elle pose ses sacs dans la sciure, au bas du comptoir, sort un mouchoir pour essuyer nos bouches, se plaint de la chaleur, commande un demi, se hisse à son tour sur un tabouret. Je n'ose rien dire. Pour une fois qu'elle a l'air heureuse et insouciante. Comme la mère de famille sur la terrasse, celle qui fumait avec son mari, s'accordant une pause entre deux courses, surveillant son ls et sa lle d'un œil distrait. Je n'ose rien dire, mais je le vois qui la guette, tout en nissant sa clope, le visage déjà déformé par l'amertume. Il attend qu'elle en ait ni avec nous, qu'elle cesse de s'occuper de ses propres enfants pour être toute à lui – et malheureusement, ce moment tarde.

— Maman !

— Quoi ?

— Y'a papa !

Ça y est, elle est rattrapée par la tristesse, le découragement, l'angoisse. Son visage à elle aussi se déforme. Son beau visage, fait pour la joie. Je m'en veux d'être celui qui la rappelle à la réalité et à l'ordre de la terreur, mais si elle s'y prend vite et bien, elle peut encore faire en sorte que la journée se termine sans encombre. Elle est très forte pour ça.

3 RAISONS DE... REDÉCOUVRIR

le Japon avec Stéphanie Hochet

1 De quelle planète vient Stéphanie Hochet ? Malgré son nom bien de chez nous, elle semble avoir eu des vies antérieures. On se souvient de l'un de ses précédents livres, *Un roman anglais*, où elle nous emmenait dans le Sussex en 1917, dans un style à la Virginia Woolf. Cette fois-ci, nouveau voyage dans l'espace et le temps avec *Paci que :* nous sommes au printemps 1945 au Japon, embarqués dans la tête et l'avion du jeune pilote Isao Kaneda, qui a été formé pour mourir en martyr à bord de son chasseur.

2 Comme références littéraires nipponnes, Hochet cite Soseki, Kawabata et, bien sûr, Mishima. C'est surtout à ce dernier que l'on songe à la lecture de *Paci que :* plus qu'un roman de guerre, le livre est le récit de formation d'un jeune homme, dans la lignée de *Confession d'un masque.* En faisant parler un soldat destiné à devenir kamikaze, Hochet réfléchit à son rapport à la tradition : *« L'avion sera une nouvelle voie du sabre. »*

3 On ne révélera pas toute l'intrigue, mais rien ne se passe comme prévu et Kaneda se retrouve sur une petite île restée fidèle au Japon du XV ᵉ siècle (le rêve !). S'ensuivent des pages élégiaques. En grande connaisseuse de l'archipel, Amélie Nothomb a déjà salué ce tableau *« aussi vrai, aussi authentique »* du Japon. Rappelons que Hochet avait inspiré à Nothomb l'héroïne de son roman *Pétronille,* où elles buvaient force champagne. N'est-il pas temps de le remplacer par du saké ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld

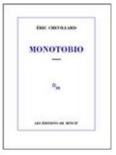
★★★☆☆

PACIFIQUE PAR **STÉPHANIE HOCHET,** 112 P., RIVAGES, 21 €. EN LIBRAIRIE LE 4 MARS.

Et moi, et moi et moi

★★★☆☆

MONOTOBIO PAR **ÉRIC CHEVILLARD,** 176 P., MINUIT, 17 €



Auteur peu conventionnel, à l'origine de l'*Auto ctif,* chroniques de son blog publiées à raison d'un volume par an depuis 2009, Éric Chevillard persiste et signe un savoureux récit autobiographique.

L'*Autofictif* (douze volumes à l'enseigne de L'Arbre vengeur) passe à l'autofiction. Évidemment, Éric Chevillard ne s'y prend pas comme tout le monde, mais à sa manière toute singulière. Dans *Monotobio,* il est d'abord question de l'influence d'un petit verre de raki au miel et aux épices sur le cours d'une existence. Celle d'un écrivain, traduit et étudié, qui lève volontiers le coude, dans la mesure du raisonnable. Notre homme a une compagne, une lle puis deux. Il roule en Fiesta, joue au ping-pong, au tennis et aux dominos. Il lit et relit, visite avec pro t les boîtes à livres qu'il croise sur sa route, partage un couscous à Berlin avec Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey. Pendant six ans, il tient une chronique hebdomadaire dans *Le Monde des livres* où il ne se fait pas que des amis en essayant d'éviter aux lecteurs *« les pièges à glu des marchands ».* Il s'en che, des amis et des lecteurs, il n'en manque pas.

Alexandre Fillon

Écran total

★★☆☆☆

TOUTES LES HISTOIRES D'AMOUR ONT ÉTÉ RACONTÉES, SAUF UNE PAR **TONINO BENACQUISTA,** 216 P., GALLIMARD, 19 €. EN LIBRAIRIE LE 5 MARS.

Tonino Benacquista vient du polar. Aussi, lorsqu'il traite d'une disparition, peut-on lui faire con ance. *Toutes les histoires d'amour ont été racontées, sauf une* tourne autour de cet événement. Voilà six mois que Léo, photographe parisien, n'a plus donné signe de vie. Malgré une carrière qui décollait en n et, surtout, sa rencontre du grand amour. Son entourage s'interroge alors : comment est-il devenu *« un être de pure rancœur » ?* Un de ses amis remonte le l : un drame, un homme d'images qui se cloître et qui devient accro aux séries télé. Rien de bien méchant, pense-t-on. C'est là que Benacquista démontre toute l'étendue de son art romanesque. Sa main invisible alterne des scènes que « regarde » Léo (devant son écran) avec des scènes qu'il « vit » (derrière son écran) : *« L'écran, comme une gigantesque bouche de lumière, l'aspire entièrement. Le voilà mêlé à tout un peuple hologramme. Il est des leurs. »* Il faut aller au fond des rêves (et des histoires) avant de revenir au monde, de retrouver ses amis, ses amours, ses sentiments. C'est ce parcours que dépeint ce court roman.

Hubert Artus

C. JOLLY DE ROSNAY – P. NORMAND

Les mots ne meurent jamais

Faire exister des œuvres à l'épreuve du temps, telle est la tâche que con e Cécile Ladjali à son personnage. La romancière, par ailleurs enseignante et passeuse de savoir, nous montre à quel point il s'agit pour elle et, pour nous tous, d'un sujet essentiel.

★★★★☆

LA FILLE DE PERSONNE
PAR **CÉCILE LADJALI,**
208 P., ACTES SUD, 19,50 €.
EN LIBRAIRIE LE 4 MARS.

« *Je suis Luce Notte. Un contre-jour. Une lumière mourante.* » Hantée par le fantôme d'un père absent et par la promesse faite à sa mère de le retrouver, Luce Notte parcourt l'Europe à sa recherche. Son périple est également l'occasion de nourrir la thèse que l'étudiante berlinoise a entreprise sur les bibliothèques englouties, sur ces *« livres à l'épreuve du feu »* qui la fascinent depuis toujours. *« Ces œuvres nous auraient-elles livré la clef de l'Absolu que les artistes continuaient de traquer? »* Bien des années plus tard, à l'aube de la vieillesse, Luce tient une librairie rue des Écoles à Paris, où, à défaut de l'avoir retrouvé, lui, elle a rassemblé les titres avec lesquels son père *« s'était fait la malle »*. Grâce au jeu de ce qu'elle nomme des *« coïncidences supérieures »*, Luce se retrouve la dépositaire de deux manuscrits inédits, l'un de Franz Kafka, dont elle avait croisé le chemin à Prague, et l'autre de l'écrivain iranien Sadegh Hedayat. Des écrivains hantés par la tentation du suicide et par la crainte que leurs écrits demeurent *« des mirages »*. Des auteurs qui semblaient l'attendre, elle, la fille de personne, pour lui con er leurs textes et la tâche de les faire exister.

Héroïne psychopompe, Luce réalise sa quête déçue des origines en sauvant des œuvres promises à l'oubli, exauçant ainsi la célèbre devise nietzschéenne (les titres des chapitres étant empruntés à *Ainsi parlait Zarathoustra*) : *« Deviens ce que tu es. »* En héritant sans le vouloir de ces deux manuscrits, Luce devient ce pour quoi elle était destinée, une *« passeuse »* de savoir entre les morts et les vivants, au même titre que votre libraire, votre professeur ou une aïeule amoureuse, comme vous, des livres. Parce qu'elle dépasse *« les bornes syntaxiques et géographiques »* et représente, comme le suggère son nom, le jour comme la nuit, Luce s'incarne en chacun de ceux qui se font un devoir de transmettre. Portée par l'exigence caractérisant ses écrits depuis son entrée en littérature, Cécile Ladjali signe avec *La Fille de personne* un roman d'une beauté spectrale en même temps qu'une méditation vertigineuse sur l'acte de créer.

Laëtitia Favro

D. CURSUS

ET AUSSI

★★★☆☆

LES MÉDUSES PAR **FRÉDÉRIQUE CLÉMENÇON,**
192 P., FLAMMARION, 18 €

Grave et délicate, Frédérique Clémençon nous donne des nouvelles des travailleurs et de leurs existences ordinaires, précaires, et bientôt brisées. Tous gravitent autour d'un hôpital, entre la forêt humide et l'Océan. Il y a des accidents de voiture, des jeux d'enfants qui tournent mal, de l'ennui, et de l'amour qui naît doucement. Son roman, *Les Méduses,* est constitué de brèves histoires qui se croisent et se fuient, comme la vie. Tout est si beau, si fragile. Si juste. Comme un miracle. **Gladys Marivat**

★★★☆☆

LA VIE QUE TU T'ÉTAIS IMAGINÉE
PAR **NELLY ALARD,**
464 P., GALLIMARD, 21 €

Le nouveau livre de Nelly Alard est une quête passionnante. La narratrice de *La vie que tu t'étais imaginée,* ressemblant comme une sœur à l'auteure de *Moment d'un couple,* y parle un peu de l'impératrice Sissi. Beaucoup de la comtesse Karoline Zanardi Landi, qui serait sa lle cachée, et de la lle de cette dernière, Elissa Landi, qui t carrière à Hollywood dans les années 1930. Sans oublier de peindre son propre portrait. Celui d'une comédienne ayant cherché sa voie et l'ayant trouvée dans l'écriture. **A.F.**

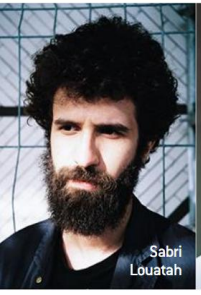
★★☆☆☆

CHICAGO PAR **MARION RICHEZ**
136 P., SABINE WESPIESER, 15 €

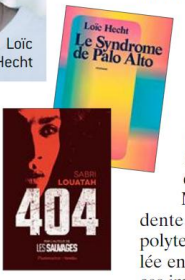
Quand Ramona débarque à Chicago pour enseigner le français, le temps est déjà compté : elle aura l'année scolaire pour découvrir la face cachée de cette ville d'apparence aussi lisse que le lac la bordant. La rencontre d'un jeune garagiste et de son amie esthéticienne pré gure une amitié singulière qui semble ne pouvoir exister qu'à trois. Avec *Chicago,* Marion Richez signe un envoûtant conte moderne, une traversée du miroir en quête du mystère de ces rencontres qui marquent une vie entière. **L.F.**

Dérives numériques

Sabri Louatah et **Loïc Hecht** posent tous deux un regard lucide et averti sur les méfaits des nouvelles technologies, brillamment mis en scène.



★★★☆☆ *404* PAR **SABRI LOUATAH,** 368 P., FLAMMARION/VERSILIO, 21 €
★★☆☆☆ *LE SYNDROME DE PALO ALTO* PAR **LOÏC HECHT,** 408 P., LÉO SCHEER, 21 €



Après le succès de la saga romanesque *Les Sauvages* et son adaptation réussie sur Canal +, Sabri Louatah enfonce le clou avec un nouveau thriller politique coup de poing. Émigré depuis quelques années aux États-Unis, le romancier est bercé depuis l'élection de Donald Trump par l'odieuse ritournelle des *fake news* et leur sordide évolution, des vidéos entièrement truquées appelées *« deepfakes »*. Au point qu'il a décidé de faire de ces manipulations virales le point de départ de *404*, son nouveau roman.

Nous sommes en 2022 et un événement tragique joue un rôle clé dans l'élection présidentielle française. En pleine campagne, lors d'une visite officielle en Algérie, une vidéo montre le viol d'une jeune candidate populiste par le chef d'État algérien. Portée par un élan de soutien sans précédent, celle qui représente *« une France belle et gracieuse »* et qui a des airs de Marion Maréchal est élue présidente de la République. Allia, polytechnicienne surdouée exilée en Californie, sait bien que ces images sont « un mirage », une fausse vidéo créée de toutes pièces avec une précision rendant la supercherie indétectable. Alors que les tensions sociales et communautaires s'intensifient, elle décide de rentrer en France avec ce qu'elle croit être un antidote. Mais, dans ce genre d'histoire, le remède s'avère souvent pire que le mal.

Derrière ce roman d'anticipation glaçant se cache, comme toujours chez Sabri Louatah, un plaidoyer pour le vivre ensemble, un appel à rétablir la confiance entre les hommes et les communautés. En mettant la question technologique au cœur des problématiques sociales et politiques, il pose une question douloureuse : la vérité, fondement infaillible et inébranlable de nos sociétés traditionnelles, est-elle vouée à disparaître ?

Hacker et à corps

Dans son premier roman, Loïc Hecht a voulu lui aussi explorer le rapport ambigu des hommes et des sociétés aux nouvelles technologies. Pour cela, il a choisi de se rendre directement au cœur de l'empire numérique, à Palo Alto, capitale de la Silicon Valley et berceau des géants de la tech. Dans un néo-western numérique haletant, il raconte l'odyssée vengeresse de Marc, un ex-entrepreneur avide de gloire devenu un féroce activiste anticapitaliste à la suite de la trahison de ses anciens associés. À mi-chemin entre le reportage d'investigation et le thriller au cordeau, *Le Syndrome de Palo Alto* est une entrée en matière littéraire réussie, sorte de rodéo tragi-comique jubilatoire au pays du big data. Loïc Hecht ou la rencontre inattendue entre Bret Easton Ellis et Bernard de La Villardière. **Léonard Desbrières**

Missives en déshérence

★★★★☆
LETTRES À TARANTA-BABU (TARANTA BABU'YA MEKTUPLAR) PAR **NÂZIM HIKMET,** TRADUIT DU TURC PAR TIMOUR MUHIDINE, 96 P., EMMANUELLE COLLAS, 12 €

Un homme emménage dans un quartier populaire de Rome. Par la logeuse, il apprend que l'ancien locataire de la studette – un jeune Éthiopien – vient d'être arrêté par la police. Partout, l'homme sent sa présence : sur les murs, dans le lit, dans le bois du plafond. Il découvre bientôt que l'Éthiopien a laissé derrière lui une liasse de lettres : treize missives en vers envoyées à son épouse, Taranta-Babu, restée au pays. Jamais celle-ci ne les lira. Offertes au lecteur comme un trésor et une énigme à chérir, elles se composent notamment de ses observations sur la capitale italienne, dont la grandeur est empoisonnée par la montée du fascisme. Nous sommes en 1930, à l'époque où Mussolini s'apprête à faire couler le sang pour étendre son empire colonial en Afrique.

Par cet habile et hybride dispositif narratif, le grand poète turc Nâzim Hikmet (1901-1963) se joue des époques, des lieux et des langues pour faire jaillir le souffle de son idéal universel et internationaliste. En fustigeant la lâcheté de l'intelligentsia romaine, c'est aussi à la compromission de l'élite stambouliote que s'attaque l'écrivain exilé peu après la publication de *Lettres à Taranta-Babu*. Portés par une gravité douce, ces textes empreints d'ironie pointent les contradictions d'un milieu captif de son arrogance et de sa cécité. *« Ici est un monde si étonnant que l'on meurt dans l'abondance, l'on vit dans la disette. »* Chant d'amour et de révolte, il fait vibrer ensemble la colère, la vigilance et l'espoir : *« Que c'est beau de vivre* […] *Et pourtant, quelle drôle d'affaire, Taranta-Babu, quelle drôle d'histoire,/* […] *que cette chose indiciblement joyeuse/soit tellement dure aujourd'hui,/ tellement/étroite/tellement/sanglante /tellement/ignoble… »* **Estelle Lenartowicz**

V. DESAILLY – B. LE PLUARD

Jeu de paume, jeu de vilain

En Suède, Camilla Grebe est une star du polar. En France, elle s'est fait un beau nom, et ce cinquième livre traduit chez nous relève encore son niveau.

★★★★☆

L'ARCHIPEL DES LARMES (SKUGGJÄGAREN)
PAR **CAMILLA GREBE,**
TRADUIT DU SUÉDOIS PAR ANNA POSTEL,
448 P., CALMANN-LÉVY, 21,90 €

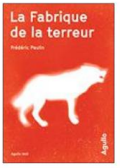
S'attaquant à des assassinats de femmes à Stockholm, de 1944 à nos jours, Camilla Grebe relève un dé risqué pour tout romancier : plonger ses personnages récurrents dans des eaux peu courantes. Dans *L'Archipel des larmes,* on retrouve l'enquêtrice Malin Brundin et la profileuse Hanne Lagerlind-Schön, héroïnes, chacune à leur tour, de l'une des cinq parties de ce roman puzzle.

En février 1944, à Stockholm, une mère célibataire est tuée et retrouvée les paumes clouées au sol. La policière (mère et veuve) qui enquête est également assassinée. Trente ans plus tard, sa lle, qui a choisi le même métier, est obsédée par *« l'assassin des bas-fonds »* : mêmes victimes, des mères célibataires, tuées et clouées. Dans les années 1985-1986 – où apparaît Hanne Lagerlind-Schön –, puis en 2019 (avec Malin Brundin), des meurtres sont perpétrés là encore avec le même procédé. Chaque fois, la chasse aux tueurs a des conséquences dévastatrices sur la vie de la capitale suédoise et sur celle des héroïnes, elles-mêmes mères. Après trois polars procéduraux où Grebe s'attaquait à des thématiques sociales et politiques, la Suédoise modi e ses codes romanesques pour traiter, avec profondeur, les thèmes des mères célibataires et des violences faites aux femmes. Sans oublier un sens du suspense renversant. **Hubert Artus**

Itinéraire d'une idéologie

★★★☆☆

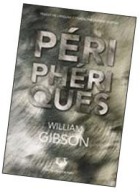
LA FABRIQUE DE LA TERREUR
PAR **FRÉDÉRIC PAULIN,**
384 P., AGULLO, 22 €



Croisant le polar pur jus et le roman d'espionnage, Frédéric Paulin a entrepris une trilogie, qu'il achève ici avec la *Fabrique de la terreur,* pour raconter le terrorisme islamiste. *La guerre est une ruse* (2018) narrait la décennie noire en Algérie et ses conséquences en France (la traque de Khaled Kelkal). *Prémices de la chute* porte sur la période 1996-2001, suivant trois fils rouges : la manière dont la guerre en ex-Yougoslavie a irrigué le djihadisme international, l'itinéraire de Zacarias Moussaoui et les « Ch'tis d'Allah », gang islamiste de Roubaix. Pour relier ces faits réels, Paulin utilise des personnages ctifs. La narration au présent, une écriture au cordeau et un grand sens de l'action forment l'assise et l'écrin littéraires d'un projet de très grande envergure. **H.A.**

Oraisons virtuelles

★★★☆☆ *PÉRIPHÉRIQUES (PERIPHERAL)*
PAR **WILLIAM GIBSON,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURENT QUEYSSI,
624 P., AU DIABLE VAUVERT, 23 €



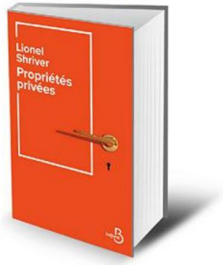
Moins présent dans l'inconscient collectif qu'un Orwell, un Wells ou un Huxley, William Gibson a pourtant touché des générations de lecteurs avec un livre culte. Paru en 1984, *Neuromancien* marquait un tournant dans l'histoire de la science- ction avec l'apparition d'un nouveau concept : le cyberespace. Son inventeur, un jeune écrivain nourri de culture SF mais aussi des auteurs de la *beat generation*, y explorait à travers un univers violent, urbain et technologique les fondements de la réalité virtuelle, mettant en scène un hacker plongé dans « la matrice » (le livre sera d'ailleurs librement adapté par les frères Wachowski dans le lm *Matrix).*

Après un détour par le thriller et le *steampunk*, genre qu'il a également inventé, Gibson revient avec le très attendu premier tome d'une série où il renoue avec la pure SF. Paru en 2014 aux États-Unis, encensé par la critique anglo-saxonne, *Périphériques* décrit non pas un mais deux futurs, à travers deux trames narratives. L'une est située dans un avenir proche, dans un coin de l'Amérique rurale, qui subit de plein fouet les ravages d'un capitalisme exacerbé mettant de côté tout un pan de la population. L'autre se déroule quelques décennies plus tard dans un Londres apocalyptique et dépeuplé après un mystérieux événement appelé le « Jackpot ». Flynne gagne sa vie en tant que joueuse de jeux vidéo pour des milliardaires. C'est ainsi que, lors d'une partie, elle se retrouve propulsée dans un monde virtuel, ressemblant étrangement à la capitale britannique, où elle assiste au meurtre macabre d'une femme dévorée par un essaim de « *nanobots* ». Commence alors un thriller haletant, alternant deux temporalités où les frontières entre passé et futur, réel et virtuel se fondent.

À 71 ans, l'éternel punk et représentant de la contre-culture – qui a inspiré nombre d'artistes dans différents domaines – prouve qu'il n'a rien perdu de sa verve et de son acuité. Alors que la suite vient de paraître aux États-Unis, *Périphériques* a déjà séduit les réalisateurs de l'excellente série *Westworld* (à voir absolument !), et nous promet de belles heures d'insomnie… **Meriem Djebli**

U. ZWENGER

Lionel Shriver
PROPRIÉTÉS PRIVÉES



LE LIVRE

PROPRIÉTÉS PRIVÉES (PROPERTY)
PAR **LIONEL SHRIVER,**
TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR LAURENCE RICHARD,
456 P., 21 €.
COPYRIGHT BELFOND.

Lire Lionel Shriver, c'est avoir le sentiment d'être passé au rayon X, tel le malheureux protagoniste du « Baume à lèvres », l'une des douze histoires qui composent *Propriétés privées*. Tous les personnages croisés dans le premier recueil de nouvelles de l'auteure américaine sont terri ants de vérité. Ce fils qui a hérité de l'avarice de son père (« Taux de change ») ; cette mère en lutte contre son trentenaire de fils qui refuse de quitter le bercail, invoquant la décroissance ou la crise du logement (« Terrorisme domestique ») ; ou encore cette Américaine expatriée à Belfast qui peine à se défaire du petit empire qu'elle s'est construit (« La sous-locataire »). Shriver scrute notre intimité, les liens familiaux, la comédie du couple ou les rapports de voisinage, à l'aune de notre obsession pour la propriété. Que cherchons-nous à posséder quand on achète un bien ? Et que craignons-nous de perdre quand il s'agit de le partager, le prêter ou le vendre ? Un lieu où se réfugier du monde, rêver, créer, peut-être. Un territoire où exercer notre instinct de domination. La matérialité d'une vie qui, dès la naissance, nous le entre les doigts. Depuis le succès mondial d'*Il faut qu'on parle de Kevin*, rien de ce qui est humain, ni aucune faille de notre société, n'a résisté à l'acuité hallucinante de Lionel Shriver. Aujourd'hui, la possession est au centre de ce recueil, dont on vous propose en extrait la nouvelle « Poste restante ». **Gladys Marivat**

Bio express

1957
Margaret Ann Shriver naît le 18 mai 1957 à Gastonia, en Caroline du Nord, dans une famille très religieuse – son père est pasteur presbytérien. À l'âge de 15 ans, elle décide de se faire appeler Lionel, se sentant plus à l'aise avec un prénom masculin.

1987
Elle publie son premier roman, *The Female of the Species*. Professeure, puis journaliste *(The Wall Street Journal, The New York Times, The Economist, The Guardian)*, elle parcourt le monde, de Bangkok à Belfast, de Jérusalem à Nairobi.

E. VERMANDEL

2006
Il faut qu'on parle de Kevin la révèle en France. Cette histoire est couronnée au Royaume-Uni et adaptée au cinéma en 2011 avec Tilda Swinton. Auteure d'une dizaine de romans, dont sept livres publiés en France, Lionel Shriver vit aujourd'hui entre Londres et New York.

POSTE RESTANTE

LA PREMIÈRE FOIS, ç'avait été à cause de son genou douloureux. Suivant laborieusement les méandres montants et descendants du chemin côtier, la tournée postale de Gordon Bosky à Newquay obliquait ensuite à l'intérieur des terres et passait devant chez lui. La douleur était si aiguë que Gordon avait rentré son chariot, s'était préparé une tasse de thé, puis s'était endormi. Quand il s'était réveillé, il était trop tard pour terminer sa tournée sans s'attirer les foudres des habitants, sans compter que le lendemain, il y aurait eu plus de courrier encore – trop pour le chariot avec la tournée non livrée. Il avait donc jeté le courrier orphelin dans un sac-poubelle, qui était resté un certain temps au pied de l'escalier. Personne ne s'en était aperçu ; le jour continuait de se lever.

Bien sûr, ses voisins risquaient de protester qu'ils ne recevaient plus du tout de courrier. Aussi, faisant montre d'une acuité psychologique et d'une ruse mathématique impressionnantes, Gordon avait appris à évaluer la fréquence à laquelle un chariot rempli d'enveloppes et de paquets pouvait disparaître sans que personne ne s'en rende compte. Quant à la raison de tout cela ? Il était surmené et sous-payé. La poste britannique exigeait des tournées bien trop rapides pour un homme à qui un genou faisait des misères. De ce que son dépouillement averti lui donnait à voir, le courrier aujourd'hui n'était qu'un ramassis d'âneries dont les usagers se passaient bien : un catalogue fourguant des salières électriques, ou des relances du Trésor public dans des enveloppes marron tellement bas de gamme et sinistres qu'on se serait cru encore pendant la Seconde Guerre mondiale.

Mais peut-être surtout parce que pas âme qui vive n'avait jamais envoyé de lettre à Gordon Bosky. C'en était presque injuste pour un homme qui gagnait sa croûte comme ça, cette façon de remuer ainsi tous les jours le couteau dans la plaie et de lui rappeler qu'il était seul au monde. Au départ, il s'était installé en Cornouailles en supposant qu'une destination de vacances regorgerait de veuves en manque et de riches divorcées américaines. Au lieu de quoi, Newquay était envahi de surfeurs minces qui restaient entre eux et regardaient un facteur de cinquante-cinq ans comme on regarde une méduse.

Ainsi, à mesure que les sacs-poubelle s'amoncelaient, Gordon en était arrivé à considérer son stock comme une sorte d'impôt personnel ou, de façon plus indulgente, de dîme. Puisque, à Noël, aucun usager redevable ne tendait à son facteur un billet de dix livres discrètement plié ni ne se donnait la peine de lui offrir ne serait-ce qu'un cake aux fruits con ts, Gordon se voyait donc contraint de prélever un pourboire supplémentaire au moment des fêtes, quand le choix était plus vaste. Ou du moins, c'était le cas avant. Aujourd'hui, c'était rageant, les clients indolents faisaient leurs achats de Noël d'objets dernier cri sur Amazon, qui ne livrait pas par la poste, mais par coursier. Aberrant. Comme si on ne pouvait pas faire con ance aux facteurs.

Inspecter son butin représentait un gros boulot, et la municipalité aurait pu exiger un prompt recyclage – les boîtes aux lettres débordant de prospectus, de relevés de comptes bancaires, de résultats d'analyses de sang et de coupons de réduction Tesco que, malheureusement, il ne pouvait pas utiliser, car leurs codes-barres ne correspondaient pas à sa carte Club.

> Cette façon de remuer ainsi tous les jours le couteau dans la plaie et de lui rappeler qu'il était seul au monde

Aussi, Gordon avait le sentiment d'avoir mérité les quelques bricoles utilisables qu'il avait récupérées, comme ces pantoufles doublées en polaire, trop petites seulement d'une pointure. Hélas, les rares correspondances personnelles ne faisaient que con rmer à quel point ses voisins étaient rasoir : des plaintes bilieuses sur un tube de dentifrice plein d'air, ou des lettres d'injures manuscrites adressées à quelque pauvre journaliste sur Jubilee Street – griffonnées au stylo vert, dégoulinant de points d'exclamation, tout en lettres majuscules, un mot sur deux souligné trois fois.

En septembre cependant, une enveloppe élégante attira son attention. L'écriture de l'adresse était fluide mais ferme et, qui plus est, *lisible* (car, dernièrement, pour un facteur, le drame provenait de toute cette génération de branques élevés à l'ordinateur dont le rendu cursif de *Newquay* était impossible à différencier de *Moscou*). À l'intérieur, sur du papier à lettres de qualité :

Cher Erskine,

Pardonne mon impertinence, mais ma fille t'a trouvé pour moi sur Facebook (domaine dépassant largement mon entendement, j'en ai peur). Tu ne te souviens peut-être pas de moi, mais nous étions ensemble au collège de Bergen à Peterborough. Trente-neuf ans plus tard, je peux en n t'avouer que je t'aimais bien. J'admirais non seulement la con ance

avec laquelle tu faisais face à tes dif cultés, mais aussi l'intelligence avec laquelle tu parvenais à renverser les épreuves à ton avantage.

Ma lle prétend que tu es célibataire, et te décrit sur ta photo comme « pas trop mal ». Mon mari est décédé il y a plusieurs années. Cela te tenterait-il qu'on se revoie ? J'assiste Poste restante à un festival de cinéma à Newquay la première semaine de novembre.

Si je n'ai pas de tes nouvelles, c'est que ta vie est trop remplie, peut-être, pour faire de la place à une quasi-inconnue, ce que je comprendrais parfaitement.

Bien à toi,

Deirdre St. James (la lle au bonnet rouge)

Un nom un poil snob. Gordon devait avoir à peu près le même âge que Deirdre et, au bout de quatre décennies, on pouvait être devenu n'importe qui. Il pouvait certainement passer pour « pas trop mal », quand bien même au prix d'une légère accentuation sur le « pas trop ». Un ermite qui ne prenait pas même la peine de jeter des coups d'œil dans sa boîte aux lettres, le vrai Erskine Espadrille (pour le coup, un nom *très* snob) avait dernièrement quitté son domicile sans prendre la judicieuse précaution de souscrire à la prestation de réacheminement. Un radin sans lequel Deirdre (à l'égard de qui il éprouvait déjà un sentiment de propriété) était bien mieux lotie. Gordon avait donc répondu.

Fort plaisamment, sa lettre n'avait pas atterri dans les mains d'un facteur qui lui ressemblait, mais dans celles de sa destinataire désignée. Deirdre avait appelé le numéro donné par « Erskine », et sa voix évoquait les mêmes inflexions de clarté et de fermeté que son écriture. La malice dans son rire était en accord avec l'image d'une petite lle ayant porté un bonnet rouge. Ils étaient convenus de se rencontrer dans un café non loin du Lighthouse Cinema, entre deux projections qu'elle avait envie de voir : Deirdre était une vraie cinéphile.

Une femme soignée et élégante aux cheveux gris courts et bien coupés entra dans le café à l'heure exacte, portant une étole rouge vif – le signe convenu entre eux, qui était aussi un rappel de son signe distinctif, enfant.

— Deirdre ! s'exclama Gordon en s'efforçant de mettre dans son étreinte la *con ance* qu'elle admirait chez son camarade de classe. Je me suis demandé si, après toutes ces années, tu me reconnaîtrais.

— *Erskine*, dit-elle, les yeux brillants. Je ne t'aurais peut-être pas reconnu.

Ils commandèrent du thé. Ancienne fonctionnaire à la commission d'urbanisme de Swindon, Deirdre avait pris une retraite anticipée pour mieux se consacrer à ses centres d'intérêt. Après que Gordon lui eut confié son inquiétude au sujet des rumeurs concernant une privatisation de la poste britannique, tous deux en arrivèrent au même constat : quel scandale, aujourd'hui, que l'ensemble du pays semble en vouloir aux agents du service public.

Éprouvent-ils la moindre reconnaissance pour les centaines de missives et de paquets livrés à la bonne adresse ? Jamais

— Comme si nous étions des parasites, dit Deirdre. Il n'y a aucune appréciation du travail fourni. Tous ces gens qui travaillent dans le « secteur privé » dont on nous rebat les oreilles voudraient-ils de ces postes ? J'en doute. Il s'agit bien de *service* public. Alors, j'en suis partie tant que je pouvais encore béné cier d'une retraite convenable. Après autant de sacri ces, il est bien normal de pro ter de *quelques* avantages indirects.

— Tu as bien raison, approuva Gordon-Erskine de bon cœur. Les usagers ne font pas le moindre cas de nous. Tu n'imagines pas la grossièreté – ces mères avec des poussettes qui me bousculent, moi et mon chariot, sur le trottoir, en s'attendant à ce qu'un agent de l'État s'écarte pour les laisser passer ! Livrez une lettre à la mauvaise adresse, et c'est un torrent d'insultes. Éprouvent-ils la moindre reconnaissance pour les centaines de missives et de paquets livrés à la *bonne* adresse ? Jamais.

Deirdre l'invita à l'accompagner au cinéma, et Gordon était de si plaisante humeur qu'il surmonta son aversion pour les sous-titres. Au point que tout le reste de la semaine, il se joignit à elle pour les projections de l'après-midi, sa présence grandement facilitée par la relégation dans son vestibule, sans plus de cérémonie, de la plus grosse part de sa tournée matinale. Ils se promenèrent sur le sentier côtier (l'état de son genou s'étant curieusement amélioré), admirèrent les couchers de soleil sur Fistral Beach, dînèrent avec vue sur la mer. Il lui fit la cour en lui offrant de petits cadeaux attentionnés de son trésor postal : un sachet de champignons séchés exotiques, un guide des restaurants de Cornouailles et, par un coup de chance fabuleux, grâce à une mémé ayant du temps à revendre, un bonnet rouge tricoté main.

Bien sûr, il y avait des loupés. Gordon oubliait de se retourner quand son amie l'appelait *Erskine*. Lorsqu'il réglait des factures, il s'empressait de ranger sa carte de crédit dans son portefeuille, de peur qu'elle ne puisse lire le nom du titulaire du compte. Une recherche Google sur « Grammar school Bergen Peterborough » aurait peut-être permis l'évocation mélancolique d'un amphithéâtre recouvert de lierre, mais chaque fois que Deirdre mentionnait certains enseignants ou élèves en particulier, Gordon ne pouvait qu'acquiescer. En outre, il avait dû improviser quand l'un des rares usagers qui le connaissaient l'avait appelé par son prénom – un surnom, avait-il expliqué après, né de son goût pour le gin. Dès lors, il se voyait contraint de commander des gin-tonics, alors qu'il préférait la bière.

Pourtant, lorsqu'elle laissa entendre que, pour sa dernière soirée, ce serait agréable de dîner chez lui, le pot aux roses menaça de se retrouver dévoilé. La demande n'avait rien d'incongru, mais comment expliquer le « Gordon Bosky » sur sa sonnette ou la différence entre son adresse et celle à laquelle elle avait envoyé sa lettre ? Sa maison était truffée de minuscules détails qui l'auraient trahi, comme le nom sur l'ordonnance d'analgésique pour son genou. Mais surtout, comment expliquer la montagne de sacs-poubelle ? Le fait est qu'il s'était considérablement épris de Deirdre, mais, tôt ou tard, avec cette histoire d'Erskine Espadrille, il se trahirait. Ils n'avaient aucun avenir.

Il accéda donc à sa demande, et l'accueillit ce soir-là avec une tête d'enterrement. Si elle remarqua quoi que ce soit d'étrange, elle s'abstint poliment de tout commentaire. En enjambant un sac-poubelle, elle lui demanda cependant s'il avait une tendance à l'accumulation compulsive.

— Oui, dans un sens, répondit-il d'un ton misérable.

Un seul coup d'œil dans l'un de ces sacs le trahirait aussitôt, et d'aucuns ne considéreraient pas d'un point de vue charitable la *dîme* prélevée sur ses usagers. Tout était terminé – une semaine qui, à ce jour, avait été la plus belle de sa vie.

Au dîner – la lueur des chandelles atténuant la vision des sacs-poubelle –, Gordon, qui avait peu d'appétit, nit par tout avouer :

— Deirdre, chérie. Je ne suis pas Erskine Espadrille.

— Bien sûr que non, s'empressa-t-elle de répliquer.

— Tu le savais ?

— Erskine est né sans main droite. Les prothèses ont fait d'énormes progrès, mais elles ne sont pas *aussi* réalistes. J'ai été fascinée par ton esprit d'entreprise. Mais je suis curieuse. Comment t'es-tu retrouvé en possession de ma lettre ?

N'ayant rien à perdre, Gordon confessa tout.

Deirdre éclata d'un rire carillonnant, dans lequel l'inflexion de malice s'était transformée en méchanceté caractérisée.

— Comme c'est amusant ! Je suis une fouineuse invétérée, et je n'imagine rien de plus délicieux que de mettre mon nez dans le courrier des autres. Mais de ce que je peux en voir dans cette pièce, tu as du mal à t'en sortir tout seul. Que dirais-tu de t'occuper de ce sac près de la porte après le dessert ?

Par la suite, avec Deirdre St. James déployant la même ef cacité avec laquelle, jadis, elle avait refusé des permis de construire pour des hangars de jardin, l'opération se professionnalisa, et ils vinrent à bout de l'arriéré. Gordon s'occupait du recyclage, tandis que sa future femme lisait les passages belliqueux qu'elle trouvait dans les correspondances. Tous les deux se réservaient tendrement les perles dénichées pour ce qui promettait d'être un super Noël. Naturellement, de temps à autre, ils tombaient sur tel ou tel objet d'une laideur ou d'une inutilité si improbables que le moyen le plus facile de s'en débarrasser était de livrer le paquet, bien que tardivement, à son destinataire malchanceux. Cependant, Gordon Bosky ayant éduqué ses clients dans l'art d'apprécier les choses, ceux-ci ne se plaignaient jamais du retard, mais exprimaient une gratitude appropriée, heureux d'avoir en n reçu leur courrier.

Le fait est qu'il s'était considérablement épris de Deirdre, mais, tôt ou tard, avec cette histoire d'Erskine Espadrille, il se trahirait. Ils n'avaient aucun avenir

La voix de l'excellence

Parti trop tôt, Roberto Bolaño restera à jamais l'un des écrivains latino-américains les plus brillants de sa génération. Poète avant tout, il laisse une œuvre dense, à l'image de sa personnalité.

★★★★★
ŒUVRES COMPLÈTES I
PAR **ROBERTO BOLAÑO,** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI) PAR ROBERT AMUTIO ET JEAN-MARIE SAINT-LU
1 248 P., L'OLIVIER, 25 €

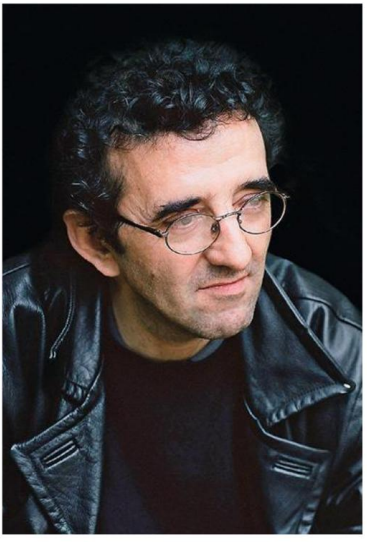


Figure majeure de la littérature contemporaine, classique instantané dont les émules ne se comptent plus et dont l'œuvre se propage chaque jour un peu plus, Roberto Bolaño (1953-2003) est culte. Le bonhomme a déboulé sur la scène littéraire espagnole dans les années 1990 avec *La Littérature nazie en Amérique* et *Les Détectives sauvages*. En France, les éditions Christian Bourgois se sont d'abord chargées d'importer massivement les livres du natif de Santiago du Chili, dont elles proposaient les premières traductions ornées de tableaux de son compatriote, le peintre Roberto Matta.

Disparu il y a plus de quinze ans d'une maladie hépatique, Bolaño est aujourd'hui plus présent que jamais. Près d'une dizaine de livres inédits ont été publiés depuis le décès du Chilien, dont le monumental *2666* qu'il corrigeait encore quelques jours avant sa mort prématurée, à 50 ans. La revue *Europe* lui a consacré il y a peu un remarquable numéro comprenant des hommages d'Enrique Vila-Matas ou de Javier Cercas. Et voici que les Éditions de l'Olivier proposent le premier tome d'une série de six volumes d'*Œuvres complètes*. L'occasion de se promener dans la poésie de celui qui attendait la pluie et la beauté, chantait les rues de Barcelone et de Mexico, saluait amis et écrivains chers, tenait bon grâce au jazz, à la bière et aux cafés crème. L'occasion, aussi, de rouvrir cet étrange roman noir en forme de médiation sur le mal et la création qu'est *Étoile distante*. Un retour dans le Chili de Salvador Allende, juste avant le coup d'État de Pinochet. Le récit d'un narrateur qui n'a pas encore 20 ans quand il fréquente l'atelier de poésie de Juan Stein, le Juif bolchevik dans la capitale du Sud. Et qu'il s'interroge sur l'élégant et autodidacte Alberto Ruiz-Tagle qui s'appelait en réalité Carlos Wieder, et sur le pouvoir salvateur de la littérature…

Court roman qui transporte dans le Mexico de septembre 1968, *Amuleto* est une *« histoire de terreur »*, l'histoire *« d'un crime atroce »*, narrée par Auxilio Lacouture, Uruguayenne de Montevideo qui resta enfermée treize jours dans les toilettes de la faculté de philosophie et lettres a n d'échapper à la police. Quant aux quatorze récits d'*Appels téléphoniques*, fragments de biographies, d'autobiographie et d'auto ction, ils sont comme autant de rampes de lancement au chef-d'œuvre que sont *Les Détectives sauvages*, qui gurera dans un prochain tome.

Le devoir de l'écrivain

En 2002, quand on lui posait la question *« Qui est Roberto Bolaño selon Bolaño ? »*, l'intéressé répondait ceci : *« De Bolaño, on a dit à peu près autant de choses qu'on en a écrites. Qu'il cultive le roman noir, que c'est un héritier du boom, qu'il a du succès, qu'il est le meilleur représentant du roman latino-américain de sa génération, que c'est un polémiste à cause de ses critiques acerbes des écrivains chiliens* [...]. *Je ne sais pas qui je suis, et ça m'est égal. Mais je sais ce que je fais et surtout je sais ce que je ne fais pas et ne ferai jamais. L'unique devoir des écrivains est d'écrire bien et, si possible, mieux que bien, de tendre vers l'excellence. Après, en tant qu'individus, les écrivains peuvent bien faire ce qu'ils veulent, je m'en moque. Libres à eux d'être collectionneurs de canettes de bière, passionnés de football, chiens de compagnie de la première dame ou héroïnomanes. »*

Alexandre Fillon

ROBERTO BOLAÑO EN 3 DATES

1953
Né à Santiago du Chili d'un père chauffeur routier et d'une mère enseignante, il devient journaliste, et s'engage politiquement très à gauche.

1997
Ayant fui son pays, il nit par arriver en Espagne, où il publiera romans et recueils de nouvelles, dont *Étoile distante* ou *Les Détectives sauvages*.

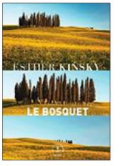
2004
Un an après sa mort paraît le foisonnant *2666*, valant à Roberto Bolaño une reconnaissance posthume et un succès international. Trop tard ?

D. MORDZINSKI

Balades en réminiscences

Les paysages italiens sont au cœur du roman d'Esther Kinsky, dépeints à l'occasion de trois voyages entre onirisme et naturalisme.

★★★★☆
LE BOSQUET (HAIN) PAR **ESTHER KINSKY,** TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR O. LE LAY, 384 P., GRASSET, 24 €



À son arrivée dans le Latium, la narratrice du *Bosquet* n'est plus tout à fait sûre d'appartenir au monde des vivants. Deux mois plus tôt, elle assistait aux funérailles de M., l'être aimé, et son présent se conjugue désormais *« sur le mode de l'absence »*. Depuis l'éminence sur laquelle est perchée la maison que le couple avait louée pour des vacances, elle observe le village d'Olevano s'éveiller, croise *« les mêmes visages, les mêmes manteaux d'hiver, les mêmes bonnets de laine »*, dont la familiarité la console, avant de partir sur les traces des Finzi-Contini à Ferrare, puis de souvenirs d'adolescence hantés par la figure d'un père amoureux fou de l'Italie. Trois voyages, du delta du Pô au Trastevere romain, s'entremêlent alors et dessinent un triptyque aux couleurs, senteurs et saveurs méridionales, où les fantômes des morts côtoient les silhouettes des vivants, et les réminiscences quelques fantasmagories nées de la brume enveloppant les décors de cette méditation sur le deuil et la présence au monde.

Esther Kinsky écrit en mouvement. Après avoir sillonné les plaines hongroises dans deux premiers romans (non traduits) et remonté le cours d'un affluent de la Tamise dans le remarquable *La Rivière* (2017), sa plume révèle cette fois, au sens photographique du terme, les innombrables nuances de paysages italiens qu'un simple récit de voyage demeure impropre à signifier. Car il ne s'agit pas seulement, dans *Le Bosquet*, de visiter des lieux à travers le regard d'une passante, mais d'en saisir l'essence grâce à ceux, animaux, humains, végétaux ou minéraux, qui l'animent. **Laëtitia Favro**

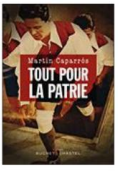
La tête dans les nuages

★★★★☆
TURBULENCES (TURBULENCE) PAR **DAVID SZALAY,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ÉTIENNE GOMEZ, 180 P., ALBIN MICHEL, 16 €

Il y a tout juste deux ans, on découvrait en France la plume brillante et atypique de David Szalay. Avec *Ce qu'est l'homme*, roman naliste du Man Booker Prize, il composait un puzzle littéraire fascinant et s'intéressait à la notion de masculinité dans une Europe en pleine crise. Dans son nouveau livre, *Turbulences*, il poursuit son entreprise de distorsion de la forme romanesque. Cette fois, ce ne sont plus neuf mais douze histoires qui viennent nourrir son récit kaléidoscopique. Douze passagers solitaires qui, le temps d'un trajet en avion, sont plongés dans le tourbillon de la vie.

Là-haut, dans les nuages, ils doivent, chacun à leur manière, faire face aux conséquences de leurs choix. Les histoires s'entremêlent, se percutent, et nissent par former le tableau émouvant d'une humanité à la dérive.
Roman choral mélancolique sur la complexité des liens qui nous unissent, *Turbulences* est un impressionnant numéro d'équilibriste et la preuve que l'écrivain britannique n'a pas fini de nous étonner. **Léonard Desbrières**

Ball-trap argentin



★★★☆☆ *TOUT POUR LA PATRIE*
PAR **MARTIN CAPARROS,** 288 P., BUCHET-CHASTEL, 21 €

L'Argentine dans les années 1930 : la crise économique fait rage, les coups d'État s'enchaînent mais, à Buenos Aires, on continue à danser le tango et à aller au stade : le football, qui est en voie de professionnalisation, devient une religion. Bernabé Ferreyra (1909-1972), alors attaquant du River Plate, en fut la première star dans le pays. Un jour de 1933, il part se planquer durant plusieurs semaines. La rumeur parle alors d'une grève pour obtenir un plus gros salaire. L'Argentin Martin Caparros, dont *Tout pour la patrie* est le cinquième roman traduit chez nous, transforme l'anecdote (véridique) en ction : et si le joueur, endetté, fuyait en réalité son dealer de cocaïne ? Andrés Rivarola, trentenaire bohème, est chargé par celui-ci de retrouver la vedette. Et nous immerge dans une ville de ma eux avec un meurtre commis dans la haute société ; il croisera les écrivains Borges ou Bioy Casares, et une amante sublime. Le foot devient ici la clé d'un savoureux jeu d'ombres et de lumières. **Hubert Artus**

H. HUSLAGE-KOCH

ET AUSSI

★★☆☆☆ *ANONYMAT GARANTI* PAR **GREER HENDRICKS** ET **SARAH PEKKANEN**, 416 P., PRESSES DE LA CITÉ, 21 €

Après *Une femme entre nous*, best-seller international, le duo diabolique Hendricks/Pekkanen récidive dans l'art du thriller psychologique sur fond de paranoïa et de faux-semblants. Jeune maquilleuse, Jessica répond à l'annonce du Dr Shields « *pour participer à une étude sur l'éthique et la morale* ». « *Rémunération généreuse. Anonymat garanti.* » De l'argent facile, pense-t-elle, avant de se retrouver prisonnière d'un troublant pas de deux avec l'éminent psychiatre. Mais au jeu de qui manipule qui, Jessica semble disposer d'un atout décisif… L.F.

★★★☆☆ *LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSES* PAR **DELIA OWENS**, 480 P., SEUIL, 21,50 €

Les lecteurs américains ont raffolé des écrevisses de Delia Owens, dont le premier roman s'est écoulé à 4 millions d'exemplaires. On ne peut qu'avoir de l'empathie pour la lutte de Kya, fillette qui se débrouille comme elle peut. Seule avec Pa, au milieu des marais, après le désistement de sa mère et de ses frères et sœurs. Les fans d'Harper Lee apprécieront. A.F.

★★★☆☆ *LE CHARLATAN* PAR **ISAAC BASHEVIS SINGER**, 416 P., STOCK, 22,50 €

Hertz Minsker semble aussi doué pour plaire aux dames que pour s'attirer des ennuis. Émigré juif polonais aux États-Unis, il vit aux dépens de son ami Morris Calisher, magnat de l'immobilier, tout en fricotant avec son épouse, Minna. Les affaires se corsent quand débarque à New York l'ex-mari de Minna, receleur de faux tableaux de maîtres, bien décidé à obtenir à son tour sa part du gâteau. Après *Keila la Rouge*, les éditions Stock exhument *Le Charlatan*, un nouvel inédit de l'inégalable Singer, Prix Nobel de littérature 1978. Tout sauf un fond de tiroir. L.F.

Variations sur le désir

À travers ces seize nouvelles de jeunesse inédites, l'avant-gardiste Anaïs Nin, connue pour avoir souvent défrayé la chronique littéraire, nous livre une galerie de personnages dont les émotions à fleur de peau sont disséquées. Scrutées avec nesse et acuité.

★★★☆☆

L'INTEMPORALITÉ PERDUE ET AUTRES NOUVELLES (WASTE OF TIMELESSNESS AND OTHER EARLY STORIES) PAR **ANAÏS NIN**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR AGNÈS DESARTHE, 234 P., NIL, 18 €

Les nouvelles de jeunesse inédites réunies dans *L'Intemporalité perdue* ont été écrites entre 1929 et 1930 par Anaïs Nin et publiées seulement en 1977 aux États-Unis. Celle qui donne son titre au volume est un excellent exemple du vif talent dont faisait preuve, dès ses débuts, la future auteure de son fameux *Journal*. Une femme mariée s'ennuie copieusement dans sa vie, rêve d'évasion, soucieuse de trouver un monde qui lui convienne et qui s'adapte à sa philosophie.

La petite fille de « La chambre et le jardin » découvre un jour le goût des larmes et se demande si elle possède une âme. Garnie de plus de six mille titres, la vaste bibliothèque de son père lui ouvre encore d'autres portes. Elle a bien été prévenue qu'il ne fallait toucher à rien, elle ne peut s'empêcher de choisir un livre sur les rayonnages. Livre dont l'histoire et les ellipses éveillent en elle *« des sensations parfaitement inédites »*. L'existence est douce sur la Riviera pour cette Lyndall au visage *« unique en son genre car millésimé 1830 »*, que l'on croise dans « La peur de Nice ».

Une femme à qui le soleil du Sud et un époux doté d'une bonne situation ne doivent pas faire oublier l'effet qu'elle a sur les hommes… Une femme qui apparaît aussi dans « Un parfum dangereux », à Paris cette fois, où elle explique à une dame courroucée qu'elle adore la beauté. Et que certains baisers peuvent faire voler en éclats *« tout un projet de vie »*…

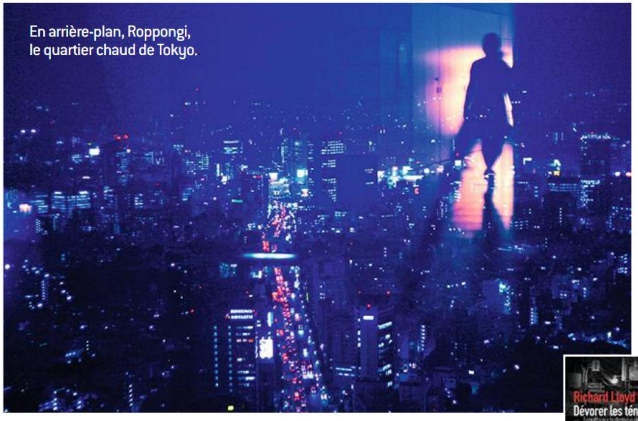
Sens de la psychologie éclatant

Tout est subtil, jamais appuyé, chez la jeune Anaïs Nin, dont le sens de la psychologie était déjà éclatant. La dame, pas encore trentenaire, s'intéressait particulièrement aux sens et aux émotions, à la tête et au corps. À ce que les convenances voudraient que l'on ne ressente pas ni ne fasse. Mrs Nin était même capable de jolies pirouettes. Comme celle qui clôt « Le Russe qui ne croyait pas aux miracles et pourquoi ». Avec son protagoniste dépressif et fauché qui s'efforce d'inspirer *« une pitié chronique »* et envisage régulièrement de se jeter dans la Seine ! **Alexandre Fillon**

SDP

Au pays du soleil couchant

Le journaliste britannique Richard Lloyd Parry a enquêté sur la terrible disparition d'une jeune compatriote. Il nous entraîne au cœur des nuits chaudes tokyoïtes. Où le mal règne en maître. Glaçant.


En arrière-plan, Roppongi, le quartier chaud de Tokyo.

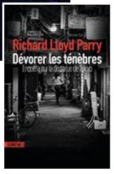
★★★★★

DÉVORER LES TÉNÈBRES. ENQUÊTE SUR LA DISPARUE DE TOKYO (PEOPLE WHO EAT DARKNESS. THE FATE OF LUCIE BLACKMAN) PAR **RICHARD LLOYD PARRY,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PAUL-SIMON BOUFFARTIGUE, 528 P., SONATINE, 23 €

Lucie Blackman a 21 ans quand elle débarque à Tokyo avec sa meilleure amie, Louise, à l'été 2000. Inséparables et à court d'argent, les jeunes Anglaises se font embaucher comme hôtesses dans un club de Roppongi, quartier chaud de la tentaculaire métropole où touristes, *salarymen* et yakuzas convergent à la tombée du jour. Quand Lucie disparaît lors d'un rendez-vous avec un client, Louise a aussitôt l'intuition que quelque chose de grave s'est passé. Sept mois plus tard, le corps démembré de Lucie est retrouvé enfoui sous le sable d'une grotte, au bord de la mer. Que lui est-il arrivé ? Était-elle la victime d'une secte ? D'un réseau ma eux qui avait l'intention de la prostituer ? Ou les soupçons doivent-ils se porter sur ce richissime et mystérieux dernier client, dont la police japonaise tarde tant à retrouver la trace ?

Les bas-fonds d'une capitale

Rédacteur en chef Asie du *Times of London*, basé à Tokyo, Richard Lloyd Parry a enquêté pendant dix ans sur cette affaire, se rapprochant de la famille de Lucie comme des milieux interlopes de Roppongi. Le travail du journaliste, menacé de représailles, attaqué en justice, ne lève pas simplement le voile sur un crime sordide mais en dépeint avec une précision glaçante les coulisses – des lois inhérentes à la nuit tokyoïte au fonctionnement parfois ahurissant des police et justice japonaises, unies dans une même *« conspiration du silence »*.



Grâce à un suspense permanent, le récit a l'étoffe des meilleurs romans noirs, le lecteur pénétrant pas après pas dans les bas-fonds d'une capitale pourtant réputée pour sa sûreté. Aussi réaliste que suffocant, *Dévorer les ténèbres* révèle *in fine* les *« recoins les plus sombres de l'âme humaine, un monde de menottes, d'excrétion et de mort »* dans lequel s'évanouissent chaque année nombre de jeunes femmes, souvent originaires du Sud-Est asiatique et dont la disparition ne fait pas, contrairement à celle de Lucie, l'objet d'une quelconque enquête. **Laëtitia Favro**

Prête-moi ta main

★★☆☆☆

COMME UNE COMÉDIE ROMANTIQUE (WOULD LIKE TO MEET) PAR **RACHEL WINTERS,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NATHALIE GUILLAUME, 480 P., HAUTEVILLE, 18,50 €

Scène d'ouverture. Café Gil's, Londres. Evie Summers, bientôt 30 ans, cheveux longs et boucles rousses, saisit le jus de fruit que lui tend le barista, verrouille son regard sur sa cible et avance, déterminée. Si elle rêve de devenir scénariste, la jeune femme travaille aujourd'hui comme assistante auprès d'un vieux dénicheur de talents. Son travail est menacé le jour où leur plus gros client, Ezra Chester, scénariste oscarisé, est victime du syndrome de la page blanche. Incapable d'honorer un juteux contrat pour une comédie romantique, il est à deux doigts de couler l'agence. D'autant que ce « chouchou » des critiques de cinéma n'accorde aucun crédit à ce genre… Pour sauver sa « carrière », Evie conclut un marché avec Ezra : elle lui fournira la preuve, par des témoignages écrits, qu'il est possible de tomber amoureux dans la vie réelle comme dans les comédies romantiques ! En contrepartie, le misanthrope devra honorer le contrat signé et écrire le scénario. Action ! Les « jolies rencontres » vont alors se multiplier. On va rejouer notamment la scène du jus de fruit renversé de *Coup de foudre à Notting Hill*, avec un inconnu en mode « Quand Harry rencontre Sally »

Éditrice chez Orion Books, Rachel Winters signe avec *Comme une comédie romantique* un charmant hommage à ce registre prisé des lectrices et spectatrices, faisant un pied de nez à tous ceux qui le critiquent. L'auteur brosse au passage le portrait d'une femme malmenée par deux hommes, mais qui s'affirme et s'accomplit. Sachez simplement que son destin ne dépendra pas de ces deux énergumènes… **Marie Lechevalier**

GETTY

Charity fait peau neuve

La célèbre héroïne revient sous la plume de Loïc Clément et le trait d'Anne Montel, dans un album qui tient toutes ses promesses.

★★★☆☆

MISS CHARITY (T. 1). L'ENFANCE DE L'ART
PAR **LOÏC CLÉMENT** ET **ANNE MONTEL,**
D'APRÈS LE ROMAN DE MARIE-AUDE MURAIL,
120 P., RUE DE SÈVRES, 16 € (DÈS 13 ANS)

Le roman faisait plus de 500 pages et était inoubliable ! Il fallait le trait délicat d'Anne Montel et sa ne connaissance de la littérature jeunesse doublés du talent de scénariste de Loïc Clément pour s'attaquer à un tel projet. Le premier tome (la série en comptera trois) de la bande dessinée *Miss Charity* est en n là. Pour ceux qui ne connaissent pas le texte d'origine, Marie-Aude Murail y conte le destin d'une jeune illustratrice anglaise (très inspirée de Beatrix Potter) dans l'Angleterre victorienne. Charity trouve bien pesant de ne jamais devoir se faire remarquer pendant que les dames boivent le thé. Élever des souris, des escargots ou des têtards s'avère une solution pour passer le temps. Charity joue mais, surtout, Charity observe, note, imagine. Quand sa gouvernante française lui offre de l'aquarelle, un nouvel horizon s'annonce.

Le texte de Marie-Aude Murail était résolument féministe et inspirant, et cette bande dessinée en prend le doux chemin. Le découpage est dèle au roman, les cases, dont les tailles varient, s'affranchissent d'un contour, l'ensemble est une véritable promenade aux côtés de l'héroïne ! On regrette peut-être parfois le grand nombre de récitatifs, mais retrouver Charity ici reste un régal. Le dessin naturaliste d'Anne Montel prend tout son sens au côté de cette gamine en train d'éclore. Les amateurs de Beatrix Potter y trouveront quelques jolis clins d'œil.

Raphaële Botte

Pauvre Marcel

★★★★☆

UNE FILLE DE PERDUE C'EST… UNE FILLE DE PERDUE PAR **CLAIRE RENAUD,**
278 P., SARBACANE, 16 € (DÈS 13 ANS)

Marcel n'aime pas son prénom. Cet hommage littéraire de sa mère fait sourire et parachève le portrait de cet ado aux portes d'un chagrin d'amour. Ses parents sont séparés et sa mère, hôtesse de l'air, est très absente, laissant son rejeton aux mains protectrices d'une mamma italienne géniale, Maria. La maison est souvent vide et les soirées nombreuses, animées par une galerie de personnages secondaires attachants comme Blaise, infaillible meilleur ami. *Une lle de perdue c'est…* s'annonce comme une chronique adolescente pétillante. Claire Renaud est précise : le lecteur connaît la chambre de Marcel et déborde d'empathie pour lui quand Aurélia le quitte. *« Moi, je crois qu'on peut mourir d'amour. »* Mais le mystère s'épaissit et les lasagnes gratinées de Maria ne suf sent plus à le réconforter.

La romancière emmène bien plus loin son lecteur, là où ça fait mal, là où la réalité est catastrophique. Les apparitions fugaces de la mère deviennent de plus en plus inquiétantes. Pas question de dévoiler ce qu'il se passe vraiment dans cette maison du centre-ville de Reims… Ce beau roman ne se lâche pas et Marcel fait partie de ces personnages qu'un lecteur n'a pas envie de perdre ! **R.B.**

Virée estivale

★★★☆☆

UNE PHOTO DE VACANCES
PAR **JO WITEK,** 176 P.,
ACTES SUD JUNIOR, 14 € (DÈS 9 ANS)

La voiture est (ultra) chargée, le pique-nique empaqueté, le soleil pas levé. Adèle, l'aînée, Eugénie, désespérément au milieu, et Juliette, le bébé, sont à l'arrière. La grande sœur, complice d'hier, ricane sans cesse ! Avec *Une photo de vacances,* Jo Witek embarque le lecteur direction la maison de Mme Jean Jean, le temps d'une location. La romancière manie parfaitement le verbe de ses personnages et Eugénie sait quoi répondre à ceux qui pensent qu'éthologue est un métier de riches ! **R.B.**

C'est à moi !

★★★★★

LE DESTIN DE FAUSTO. UNE FABLE EN IMAGES
PAR **OLIVER JEFFERS,** 94 P., KALÉIDOSCOPE, 16 €
(DÈS 4 ANS). EN LIBRAIRIE LE 4 MARS.

Le menton en l'air, Fausto compte ce qui lui appartient. La fleur, le mouton, l'arbre…, tous s'inclinent devant son aplomb de propriétaire ! Même la montagne nit par capituler. Mais la quête de Fausto est in nie. L'auteur britannique Oliver Jeffers poursuit son récit avec une logique implacable. Il le rythme au gré de sa mise en pages : un dessin vif, un simple trait, deux pages blanches et quelques mots… *Le Destin de Fausto* est une belle leçon ! **R.B.**

Les âmes errantes

Sur fond d'une France traumatisée, Martin Quenehen et Bastien Vivès mettent en scène deux héros aux antipodes l'un de l'autre.

★★★★☆

QUATORZE JUILLET PAR **BASTIEN VIVÈS** (DESSIN) ET **MARTIN QUENEHEN** (SCÉNARIO), 256 P., CASTERMAN, 22 €.
EN LIBRAIRIE LE 11 MARS.

Martin Quenehen est un garçon aux talents multiples, capable d'écrire des textes érudits sur les Juifs médiévaux, de contribuer intelligemment au genre littéraire « souvenirs d'un prof de banlieue » et en n de produire des émissions de radio où son style pertinent et opiniâtre a fait mouche. *Quatorze juillet* prouve qu'il peut être aussi un excellent scénariste, mûr pour passer, si ça lui chante, au polar de grande classe.

À quoi reconnaît-on un excellent scénariste ? À ce qu'il laisse sa chance à chacun de « ses » personnages – le plus important étant dans le pronom possessif et dans le fait que le scénariste reste Dieu le Père. Ici, on est en province, c'est-à-dire au cœur du monde, rempli de rumeurs d'attentats terroristes et de migrants refoulés. Les deux héros principaux sont un jeune gendarme droit dans ses bottes, mais un peu trop porté sur les *« initiatives personnelles »*, et un vieil artiste à la dérive, dont l'épouse est morte dans un attentat. Des jeunes femmes circulent, et leur désir. Comme souvent dans les scénarios d'aujourd'hui, le point de vue le plus équilibré est celui d'une femme – ici Stéphanie, une collègue du gendarme –, ce qui n'empêchera pas tout cela de se terminer un peu mal pour des innocents ; mais y a-t-il des innocents ?

Le dessin de Bastien Vivès, à la fois nettement dessiné, contrasté noir et blanc et encré flou, colle parfaitement à l'atmosphère, qui mélange les obsessions du protagoniste principal à l'ambiguïté des situations. L'image finale est celle d'une œuvre d'art, résultante de toute cette histoire : une métaphore, évidemment, d'une plus longue histoire, celle de nous autres où, comme on disait dans un *« vieux lm » : « Ce qui est terrible sur cette Terre, c'est que tout le monde a ses raisons. »*

Pascal Ory

ET AUSSI

★★★☆☆

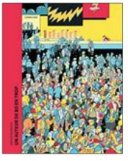
THÉRAPIE DE GROUPE (T. 1). L'ÉTOILE QUI DANSE
PAR **MANU LARCENET,** 56 P., DARGAUD, 15 €

Manu Larcenet est un artiste ni, qui n'en nit pas de nir, à raison d'un gag par page dans *Thérapie de groupe*. Dieu lui fait dire de prendre un peu de repos, mais *« les gags de Dieu sont impénétrables »*. Seul Nietzsche le console, avec une jolie phrase dé nitive, à découvrir. Curieusement, le Larcenet dépressif fait un peu penser à un *Achille Talon* où Greg serait Larcenet. Vous suivez ? En attendant de nir, il a encore un sacré coup de pinceau, le Manu ! P.O.

★★★☆☆

LA PEAU DE L'OURS (T. 2)
PAR **ORIOL** (DESSIN) ET **ZIDROU** (SCÉNARIO), 64 P., DARGAUD, 15 €

Dans un drame, les héros se démènent pour parvenir au meilleur, dans une tragédie, ils se démènent tout autant pour parvenir au pire. Le scénario de Zidrou, dans *La Peau de l'ours*, est une mécanique bien huilée qui nous raconte une histoire de sexe, d'honneur et de sang – donc de Ma a – comme dans Mario Puzo – ou dans Shakespeare. Le dessin d'Oriol est *ad hoc* : violent et coloré à la fois. Reste une question, laissée sans réponse : *« Tu fais quoi ? — Je regarde les étoiles. — Tu es sûr que ce ne sont pas les étoiles qui te regardent ? »* P.O.



★★★★☆

UN AUTEUR DE BD EN TROP
PAR **DANIEL BLANCOU,** 80 P., SARBACANE, 22,50 €

Quel est donc cet auteur de BD en trop ? Daniel, le raté, ou Kévin, le génie ? Tous deux sont en fait aussi malheureux : Daniel car il est sans talent, Kévin parce qu'il veut être reconnu dans un milieu qui méprise la BD. Daniel plagie alors Kévin, puisqu'il sait bien que *« Pratt copiait Milton Cani »*. Et l'album de Daniel Blancou, dans tout ça ? Eh bien, oui, il existe, il est coloré, il est drôle, il part dans toutes les directions et, surtout, il ne copie personne. P.O.

Emmanuel de Waresquiel

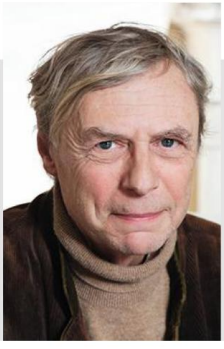
J'AI TANT VU LE SOLEIL

Il en sourit lui-même dès le début de son livre, avec une décontraction toute stendhalienne : dans cette centaine de pages écrites un été chez lui à la campagne, les spécialistes *« trouveront à redire »*. Ils n'estimeront pas sérieux le fait que l'auteur expédie aussi vite son sujet. Mais Stendhal se prête-t-il à des sommes universitaires ? Cet homme qui *« a vécu en vacances »* ne doit-il pas, au contraire, être abordé de manière buissonnière, dans *« cette disposition passagère à la légèreté et au bonheur sans laquelle on ne peut aimer Henri Beyle »* ? Quiconque a lu ses impressionnantes biographies de Talleyrand ou de Fouché sait que Waresquiel ne peut être suspecté de paresse. Quand il s'agit de bosser, il sait y faire. Ici, il a voulu se faire plaisir en feuilletant des livres qu'il a lus et relus ces trente dernières années, et en restituant quelques intuitions qui infusent en lui depuis. De Stendhal, ce sont la vie et la personnalité, plus que les romans, qu'il commente – on est du côté de la *Vie de Henry Brulard*, des *Souvenirs d'égotisme* et de la *Correspondance*. Dans les bibliothèques de résidences secondaires, *J'ai tant vu le soleil* trouvera sa place entre *H.B.* de Prosper Mérimée et *L'Âme sensible* de Jean Dutourd. Reste une affaire à suivre : Waresquiel sera-t-il, malgré tout, invité à donner une conférence devant l'Association des amis de Stendhal ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld

LE LIVRE

J'AI TANT VU LE SOLEIL
PAR **EMMANUEL DE WARESQUIEL,** 117 P., 19 €.
COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIE LE 12 MARS.



F. MANTOVANI/GALLIMARD

Bio express

2003
Réputé pour son *Histoire de la Restauration,* l'historien de 46 ans publie *Talleyrand. Le prince immobile,* qui fait aujourd'hui référence sur le « diable boiteux ». Au sérieux de la recherche, Emmanuel de Waresquiel ajoute une rare nesse psychologique et stylistique.

2014
Onze ans après sa biographie sur *Talleyrand,* Waresquiel remet le couvert avec un prodigieux *Fouché. Les silences de la pieuvre.* Ambitieux, le livre est un succès de librairie et reçoit plusieurs prix, dont celui de la meilleure biographie de l'année, remis par *Lire.*

2018
Après *Juger la reine* (nouveau succès, adapté à la télévision), il publie *Le temps de s'en apercevoir,* un recueil de chroniques plus personnelles où l'historien s'efface pour la première fois devant l'écrivain. Il reçoit le prix des Deux Magots 2019.

I

Je commence ceci au milieu de l'été, à la campagne, dans un bureau trop encombré de souvenirs, persiennes fermées et paupières à demi closes. L'hiver, on lit, l'été on relit ce qu'on a aimé autrefois. Parfois, cela tourne court, le plus souvent, le plaisir qu'on a éprouvé à la lecture de certains auteurs est comme décuplé, vingt ou trente ans plus tard. Donc, je relis Stendhal. Pas seulement ses romans, mais ses lettres, son journal, la *Vie de Henry Brulard,* les *Souvenirs d'égotisme.* Je suis retourné à ma bibliothèque, j'ai ressorti mes vieilles éditions, pas les Pléiade, les trois volumes de sa correspondance reliés en basane rouge, publiés par Paupe en 1908 chez Charles Bosse, sans doute mon premier achat de bibliophile à la librairie d'Emmanuel Lhermitte, rue Guynemer à Paris. Et puis les vieux Folio brochés réédités par Gallimard dans les années 1970, aux pages jaunies, cornées et annotées au crayon. Il y a du plaisir à reprendre ses vieux livres. On renoue avec des amis d'enfance. On y entre comme on suivrait le lapin au pays d'Alice. Avec ceux de Beyle je pars en voyage, et c'est un voyage sentimental. À chacun sa stendhalie ! Voilà des années que j'avais envie d'écrire sur lui. Nous y sommes.

Il n'y a entre l'œuvre de Stendhal et sa vie que l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarettes. Personne n'a été plus sainte-beuvien que lui. Et en même temps, il s'est longtemps caché d'écrire. Blaise Cendrars, dans les tranchées de la Grande Guerre, détestait qu'on lui parle de poésie. Jusqu'à la n des années 1820, très peu de ceux qui ont connu Henri Beyle ont su qu'il écrivait. Ses tout premiers livres paraissent sous diverses initiales. Il s'invente un premier pseudonyme avant d'adopter celui qu'on lui connaît[1]. Rien ne l'a plus amusé que l'étonnement de ceux qui le découvraient écrivain. Il se méfiait instinctivement des traces écrites. Elles étaient à ses yeux toujours dangereuses et compromettantes, le signe de la méchanceté des hommes. Dans ses romans *(La Chartreuse de Parme, Le Rouge et le Noir),* les lettres de dénonciation bouleversent à jamais le destin de ses personnages. Il craignait tant la police qu'il chiffrait ses propres lettres ou les faisait commencer par d'assez cocasses indications de commerce : « J'ai reçu vos soies grège et je les ai emmagasinées en attendant leur embarquement » ! Il aimait aussi tromper les autres sur lui-même. De son vivant, personne n'a su exactement quels gens il voyait, quels livres il lisait, quels voyages il faisait. Il se dérobait d'instinct, usait sans cesse de diminutifs, d'acronymes, d'anagrammes, changeait de langue et de nom au point d'en avoir adopté plus de deux cents : Dominique, Mocenigo, Bombet, Cotonet, Esprit, William Crocodile, Choppier des Ilets, le comte de L'Espine, F. de Lagenevais et bien sûr Stendhal, dont il fait son nom de plume en 1817. Tous sont le même Henri Beyle multiplié à l'infini comme le serait l'image déformée d'Orson Welles dans la grande scène nale des miroirs de *La Dame de Shanghai.* La police de Fouché, le très efficace ministre de Napoléon, n'explique pas tout. Stendhal s'amuse. Il s'invente en facétieux, par jeu, par moquerie peut-être, par pudeur certainement. « Comment m'amuserai-je quand je serai vieux, si je laisse mourir la bougie qui éclaire la lanterne magique ? »

S'il change sans cesse de nom, c'est aussi parce qu'il croit être sans cesse un autre. C'est pour cela qu'à dix-huit ans il commence à écrire son journal. Il le tiendra jusqu'à sa mort. Sans lui, il ne se comprendrait plus au bout de deux ans. « Ce journal est fait pour Henri s'il vit encore en 1821, note-t-il sous l'Empire. Je n'ai pas envie de lui donner occasion de rire aux dépens de celui qui vit aujourd'hui. Celui de 1821 sera devenu froid et plus haïssant. » Personne mieux que lui ne savait à quel point la littérature est une leçon d'apprentissage de soi, une opération tout entachée d'égoïsme à laquelle le lecteur n'accède que par accident. Sur ce plan Stendhal n'avait pas plus d'illusions que Gracq. Il aurait bien ri à l'idée de convoquer ses lecteurs un beau jour place de la Concorde, à huit heures du matin. Mais autant Gracq pensait qu'il n'aurait plus un lecteur en 2050, ce qui arrivera peut-être, autant Stendhal rêvait d'être lu en 1900. C'est qu'il porte en lui le génie des anachronismes, tel un homme du siècle d'avant, égaré au siècle d'après, et qui s'adresse à celui qui suivra. Il avait sans doute conscience de l'absolue nouveauté de son écriture, très loin des faiseurs de phrases de son temps et sans les concessions de la grâce héritées du XVIII[e] siècle. « Mais, grand Dieu ! Qui est-ce qui lira ceci ? »

Il se mé ait instinctivement des traces écrites. Elles étaient à ses yeux toujours dangereuses

Il écrit pour les trois ou quatre amis qui lui ressemblent, il écrit pour se connaître et se corriger, pour raconter ses désirs et son âme. « Tout ce qui m'éloigne de la connaissance du cœur de l'homme est sans intérêt pour moi. » Il écrit pour se prémunir du malheur. Il écrit parce qu'il a peur de s'ennuyer. Beyle représente au fond un type rare de grand

rêveur, de ceux que je préfère, de ceux qui, partis à la chasse au bonheur, n'y ont jamais renoncé et l'ont cherché toute leur vie. Il faut se souvenir tout de même de sa découverte de l'Italie en mai 1800 alors qu'il traverse les Alpes pour la première fois dans les fourgons de Bonaparte. Il a dix-sept ans. À Ivrée, il assiste à une représentation du *Matrimonio segreto* de Cimarosa et quelques jours plus tard, il entre dans Milan : « Je venais de voir distinctement le bonheur. » C'est pour cela qu'il reviendra sans cesse en Italie. Ses regrets de fortune n'ont jamais eu que l'espace d'un soupir. Avoir vingt mille livres de rente et devenir préfet ! On est loin des ambitions d'un Constant et même d'un Chateaubriand.

Avec lui, la vie est ailleurs. « Je préfère le plaisir d'écrire des folies à celui de porter un habit brodé à 800 francs. » Les héros stendhaliens ont en commun d'avoir tous rêvé le monde plutôt que de l'avoir vécu. C'est en cela qu'ils sont un peu révolutionnaires. À Waterloo, Fabrice del Dongo cherche en vain la bataille et ne la trouve pas. Julien Sorel tire sur Mme de Rênal parce qu'il préfère l'idée qu'il se fait de l'amour à l'amour lui-même. Les rêves sont à la réalité ce que les mirages sont au désert. Ce qu'il imagine ne correspond jamais à ce qu'il voit et ce qu'il voit prend bien vite le chemin de ses émotions.

En 1789, les Constituants aussi rêvaient de liberté et ils ont eu la Terreur. Toute cette génération a été celle des désillusions : les droits bafoués de 1789 et la gloire évanouie de 1815. « Je suis tombé avec Napoléon », disait Beyle sous la Restauration. Ses contemporains sont retournés à leurs boutiques, ou ils ont fait de la politique. Pas lui. Il s'est installé à Milan, « le plus beau lieu de la terre », la ville qu'il aimait le mieux au monde. Il y a cultivé son indépendance et le goût d'aimer. Même sa tombe au cimetière Montmartre en porte la trace : « Arrigo Beyle, Milanese ».

Tout le monde peut parler de liberté, mais rares sont ceux qui comme lui ont été, à leurs risques et périls, des esprits absolument libres, les plus dépourvus de préjugés. De ceux qui ne font pas de phrases mais se livrent au naturel dans le décousu des émotions. De ceux qui ne s'épargnent pas. « Il est nu comme la ligne », disait André Suarès en lisant ses *Souvenirs d'égotisme.* Nous avons cette manie française héritée peut-être de Descartes de vouloir toujours développer une thèse, dérouler une démonstration à partir d'une idée préconçue. Stendhal, lui, se place sur un autre terrain. Son angle de tir n'est pas le même. Il ne voit que les éclats, les fragments, la part flottante des choses de la vie, des détails sensibles auxquels on n'accorde aucune importance et qui en ont. Comme si quelqu'un lui avait donné un cœur intelligent. C'est pour cela que je le relis toujours avec bonheur. Un peu comme Léautaud qui l'adorait et l'évoque sans cesse dans son propre Journal : « Chaque fois que je le lis, il me plonge pour ma part dans le silence du bonheur. »

Stendhal ne voit que les éclats, les fragments, la part ottante des choses de la vie, des détails sensibles auxquels on n'accorde aucune importance et qui en ont

Il existe entre nous des affinités de sensibilité. Aujourd'hui, je le relis peut-être mieux qu'hier, en homme prévenu : « C'est le Diable qui tient les ls qui nous remuent. Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat. » Je sais bien que son talent ne l'exonère pas de ses travers. Vouloir faire de Stendhal un saint d'image pieuse, propre lisse et sacrifié, ce serait comme chercher le génie dans une troupe de scouts. Et pourtant, il n'y a pas un écrivain qui me donne plus l'envie d'écrire.

J'aime l'écrivain et donc, j'aime l'homme. Ses émotions, la clinique des sentiments, l'échappée belle des illusions, ses hésitations, la distance de l'ironie, ses doutes, ses insuf sances, la façon dont il s'est coltiné avec le monde tout en essayant d'y goûter sans y croire vraiment. Ce n'est pas le talent qui a fait sa vie. C'est sa vie qui a fait son talent. Les personnages de ses livres lui ressemblent tellement que parfois il n'arrive pas à leur donner forme. C'est sans doute pour cela que nombre de ses romans sont restés inachevés.

Par certains côtés, il me ressemble, par d'autres, il me fait penser aux personnages de ces images à secret de mon enfance, dissimulés par morceaux dans le paysage et qu'on devait trouver en tournant

son livre dans tous les sens. Avec lui, on part forcément à la recherche de soi-même.

À force de revenir à lui et au-delà du plaisir de ses livres, précisément derrière ses livres, j'éprouve pour l'homme, mieux encore que pour d'autres écrivains, une affection, des agacements, une fascination qui me poursuivent et me débusquent dans le fouillis de mes propres contradictions. Il m'en apprend évidemment beaucoup sur les époques qu'il a connues et auxquelles je m'intéresse, la Révolution, Napoléon, les monarchies « à deux Chambres », comme il le disait lui-même. Sur la société, ses codes, les hommes, l'ambition, la vanité, la réussite, sur l'argent qui vous change.

Il m'en dit plus encore parce qu'il est un formidable spécimen de notre humanité, de ceux qui se sont regardés dans la glace et y ont vu tant de re ets qu'ils se sont tour à tour aimés et détestés, de ceux qui ont osé dire des choses qu'on ose à peine s'avouer. Narcisse s'est noyé à force d'aimer son image. Stendhal est resté au bord de l'eau, il s'est contenté d'y jeter des pierres et, toute sa vie, il a minutieusement dénombré les rides qui s'y formaient, de plus en plus oues au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient de leur centre.

Son histoire est tout entière contenue dans cette image, mais prise à l'envers, de la dernière onde à peine perceptible à l'impact net du projectile lorsqu'il entre en contact avec l'eau. Il a fait de la confusion humaine un chef-d'œuvre d'inventaire et de comptabilité. C'était là sans doute son unique salut, les voies à la fois dérisoires et émouvantes d'un homme qui se moquait de Dieu et du Diable. Comme s'il avait voulu d'un bout à l'autre de sa vie écrire une sorte de manuel de survie par temps d'orage à l'usage de ceux qui comme lui auraient douté d'eux-mêmes sans pour autant croire à autre chose. C'est aussi dans cette distance-là, dans cette tension-là qu'il m'intéresse. En se racontant, il nous raconte. En parlant de son époque, il parle de la nôtre et parfois de ce qu'elle a de pire.

Chateaubriand, plus vieux que lui de vingt ans et qui n'était pas tout à fait de sa génération, mais né comme lui sous l'Ancien Régime et mort à l'aube de la démocratie, a tout dit de sa traversée de la Révolution et de ce qu'elle avait représenté à ses yeux de rupture entre deux mondes. « Je me suis retrouvé entre deux siècles comme au con uent de deux euves ; j'ai plongé dans leurs eaux troubles, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. » Nul besoin d'une révolution, fût-elle celle de 1789, pour s'adonner à ce genre de sport. Toutes les générations ont eu leur ancien et leur nouveau régime, y compris la nôtre. Mais Stendhal, à la différence de Chateaubriand qu'il n'a jamais compris, qu'il détestait et prenait pour un bateleur d'estrade, a fait tout le contraire. Il nage, lui, à contre-courant. Il est quasiment né républicain et il n'a eu de cesse que de vivre dans des cercles élus, loin du peuple, ces « happy few » dont il parle sans cesse.

L'aristocratie dont il rêvait n'était pas seulement celle du mérite. Les privilèges et les prestiges de la naissance ont exercé sur lui une fascination trouble. Il déteste la vieille noblesse d'Ancien Régime et, pourtant, il y revient sans cesse. Nombre de femmes qu'il a aimées en étaient. Sous l'Empire, il s'invente une particule, il a même voulu se faire baron. Les milieux qu'il a le mieux décrits dans ses romans sont ceux de la cour, celle d'Ernest IV à Parme dans la *Chartreuse,* à la croisée de ses lectures et de sa vie, entre Saint-Simon, les Tuileries de Napoléon, la cour de Turin et le Sacré Collège des papes.

La cour, ses conventions d'étiquette, sa mécanique minuscule, est un terrain merveilleux qui contrarie et stimule tout à la fois les sentiments. Elle en multiplie les nuances. Si elle n'avait pas existé, si, de façon plus large, il ne s'était pas frotté à ses contemporains tels qu'ils étaient, on n'aurait rien su de son âme, de cette tension permanente qui a été celle de toute sa vie, entre la légèreté des choses et leur gravité, entre ce qu'il a bien voulu accepter du monde et ce qui le lui a rendu insupportable. Entre ce qui est visible et ce qui ne l'est pas. Nous y sommes. Au cœur du personnage et en même temps au fond de nous-mêmes. Nombre d'écrivains n'ont su résoudre cette équation que par le suicide ou par le désert. Stendhal est mort avec elle parce qu'elle lui était nécessaire et parce qu'il n'avait rien d'autre qu'elle.

---

1. Louis Alexandre César Bombet pour son tout premier livre publié, les *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre compositeur Jh Haydn* [...], chez Didot à Paris en 1814. Son *Histoire de la peinture en Italie* en 2 volumes, également éditée chez Didot l'aîné en 1817, paraît sous les initiales M.B.A.A. Il faut lire : « M. Beyle, Ancien Auditeur ».
Beyle avait été nommé auditeur au Conseil d'État de Napoléon en août 1810. Le pseudonyme Stendhal apparaît pour la première fois à l'occasion de la parution la même année de *Rome, Naples et Florence en 1817*, chez Delaunay et Pélicier, libraires à Paris.

Moins dure sera la chute

Partant du principe que ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort, la journaliste Elizabeth Day démontre dans son ouvrage qu'il est possible de tirer des leçons de ses échecs et de ses erreurs. À méditer.

★★★★★

L'ART D'ÉCHOUER. QUAND RIEN NE VA PLUS, C'EST QUE TOUT VA BIEN (HOW TO FAIL. EVERYTHING I'VE EVER LEARNED FROM THINGS GOING WRONG)
PAR **ELIZABETH DAY,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MAXIME BERRÉE 480 P., BELFOND, 21,90 €. EN LIBRAIRIE LE 5 MARS.

Drôle, belle, intelligente : cette femme possède une énergie rare. Lorsqu'elle nous reçoit chaleureusement dans sa lumineuse maison londonienne, on se dit qu'Elizabeth Day a tout pour elle, qu'elle a vraiment « réussi ». Journaliste à *The Observer* et auteure à succès – son dernier roman, *L'Invitation*, est devenu un véritable best-seller (15 000 exemplaires vendus en France) –, elle semble avoir fait un parcours sans faute. Et pourtant.

Entre Mémoires et manifeste

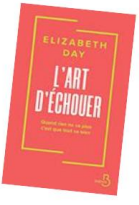
Le déclic intervient du jour au lendemain, à l'âge de 36 ans : elle se retrouve face aux ruines de son mariage, sans l'enfant qu'elle désirait si ardemment, sans appartement, avec un travail où elle se sent exploitée. Le sentiment d'échec qu'elle éprouve la renvoie à une succession d'épisodes manqués qui ont jalonné son existence. La journaliste décide alors d'interviewer des célébrités sur leurs échecs et lance un podcast devenu légendaire : *How to fail with Elizabeth Day* (« Comment échouer avec Elizabeth Day »), qui cartonne très vite avec plus de 500 000 téléchargements. De ce succès naîtra *L'Art d'échouer*, son livre le plus personnel, entre Mémoires et manifeste. « *J'étais très intimidée car, en tant que journaliste ou romancière, j'étais plutôt habituée à écrire sur les autres. Mais j'ai beaucoup* du Nord. « *Avec mon accent précis et pointu, j'ai fait tache dès le premier jour d'école* », se souvient-elle. « *J'étais l'Anglaise bizarre, moche et mal fringuée. Je me sentais idiote.* » Cette inadaptation sociale sera pourtant décisive dans sa carrière d'écrivain. « *Très jeune, j'ai été obligée d'observer les comportements humains, j'écoutais plus que je ne parlais, une aptitude extraordinairement utile dans ce métier.* » Son « second » échec le plus marquant sera celui de ne pas avoir eu d'enfant. « *La tristesse est toujours présente, mais j'ai la chance de ne pas considérer que la maternité est une étape nécessaire pour me dé nir,* con e-t-elle. *Écrire me donne un but. Je me sens calme, en harmonie avec moi-même. Si je n'avais pas l'écriture, je croirais peut-être que la maternité est la clé d'une existence pleine.* »

Changer de vie

Dans la foulée, son divorce à 36 ans prolonge sa remise en question. « *Cela a été dif cile de partir, mais j'ai réalisé qu'il n'est jamais trop tard pour changer de vie, je suis enfin devenue moi-même et heureuse.* » Car la jeune femme s'aperçoit alors que, pendant longtemps, elle n'a agi que pour se conformer au désir des autres, perdant ainsi le contact avec ses envies et ses sentiments profonds. « *On nit par s'oublier. En recherchant des validations extérieures, on essaie juste de consolider une con ance en soi défaillante et cela ne peut pas marcher.* »

Aujourd'hui, Elizabeth Day ne cherche plus à cacher sa vulnérabilité, et la vie semble bien lui sourire à nouveau. « *J'avais envie de rendre hommage à mes échecs pour m'avoir faite telle que je suis. S'accepter est un acte tranquillement révolutionnaire et, pendant des années, j'y ai échoué.* » L'échec serait donc une opportunité, et non pas une impasse ? « *Mais oui, vous voyez, aujourd'hui je suis presque parfaite !* », conclut-elle dans un grand éclat de rire, avec l'autodérision qui la caractérise. Une fille décidément attachante.

Aurélie Godefroy



ELIZABETH DAY EN 3 DATES

10 NOVEMBRE 1978
Naissance dans le sud de l'Angleterre, mais c'est en Irlande du Nord qu'elle grandit.

2007-2016
Elizabeth Day est journaliste à *The Observer* après avoir collaboré à plusieurs journaux.

2018
Parution de *L'Invitation* aux éditions Belfond. *L'Art d'échouer* est son cinquième livre.

J. SMITH

Duo en solo

Marcela Iacub n'en nit plus de passer au tamis les mœurs contemporaines. Après avoir dénoncé la dictature du couple, elle en invente dans ce récit un substitut, par le biais de son héroïne désabusée.

★★★☆☆
EN COUPLE AVEC MOI-MÊME
PAR **MARCELA IACUB,**
140 P., LÉO SCHEER, 15 €.
EN LIBRAIRIE LE 4 MARS.

Il était une fois une quadragénaire, brillante universitaire, indépendante, gagnant bien sa vie. Après son divorce, elle cherche à se caser dans l'impitoyable *« marché matrimonial »*, mais sa cote est à la baisse, l'âge travaille la façade et les chairs se relâchent. Dans la population mâle, les hommes « mûrs » cherchent des femmes plus jeunes, toute cette nébuleuse de jeunesse qui tombe sous l'emprise d'une gérontocratie sociale, universitaires et journalistes, assujettissant des jeunes femmes pour faire l'amour comme des barbons. La nouvelle esseulée n'a pas de mots assez durs contre les papis radins, jetés et collants, et psychiquement dérangés. Le glas du vieux a sonné. La voie du couple quadra est une voie de garage, une impasse, une aporie sentimentale. Seule à la terrasse de La Rotonde, c'est une vieille qui mâche sa salade d'amertume, prend des kilos et dit adieu aux vieux de son âge. Elle passe à la trappe, piégée dans le con nement, le laisser-aller et la déprime.

Le moi délié de l'amour-propre

Mais notre héroïne a de la ressource. Trouver des hommes très jeunes ou se faire de nouveaux amis, cette nouvelle alternative est impraticable. Pourquoi pas un *call boy* ? Répugnant. Quant aux amis, ils ont tôt fait de voir en vous un faire-valoir, une confidente, un poids mort. Dès lors, plus qu'une seule solution : se mettre en couple avec soi-même. L'exercice est difficile mais libératoire. Dans cette société individuelle, composée de millions de petits sujets *« centredumonde »*, dixit Marcela Iacub, la quadra aurait pu virer à l'adulation narcissique et à la vénération de son image dans une posture au miroir gée. Rien de tel dans *En couple avec moi-même* : le moi allégé, délié d'un vain amour-propre, œuvre à augmenter ses plaisirs, à se découvrir des secrets cachés, à laisser s'épanouir des expériences en jachère ; bref, à faire surgir de l'altérité à domicile, chez soi, en soi, culminant en un radieux et jubilatoire : *« Marcela, que je t'aime. »* On pourra apprécier, une fois de plus, Marcela Iacub dans ses œuvres, plus extravagante et lucide que jamais dans la dénonciation des lourdes astreintes du couple ou, à tout le moins, de sa prétention à être norme hégémonique.

Alain Rubens

L'amour sans le faire

★★★☆☆
LES CORPS ABSTINENTS
PAR **EMMANUELLE RICHARD,**
288 P., FLAMMARION, 19 €

Sur le marché du sexe, face à toutes ses injonctions, ses manifestations intrusives, la sexualité retardée ou évitée est presque une inconvenance et de nouveaux désordres amoureux sont apparus. L'abstinence voulue, désirée, recherchée pour elle-même, bouleverse la sexualité routinière. En aucun cas elle n'est une disette imposée par les circonstances. L'écrivaine Emmanuelle Richard s'est longtemps entretenue avec ces amoureux de tous âges, de 18 à 64 ans, qui se refusent à la consommation trop rapide. La réticence au contact, l'absence du toucher, la masturbation sont les nouveaux horizons. Il y a, bien sûr, ces amants, victimes d'une rupture violente, d'un échec amoureux, qui y regardent à deux fois, mais aussi ceux qui se réservent pour une autre rencontre. Dans les entretiens des *Corps abstinents*, c'est le célibat qui l'emporte sur l'envie de se caser à deux. La dissociation entre la crudité du sexe et les sentiments est déterminante dans l'évitement de la rencontre. *« Faire couple »*, comme on dit. Mais on peut être seul en couple, ne plus jamais se parler, se haïr en y mettant les formes. Le tout pour nir, comme le fait un témoin interrogé, sur un éloge du *gender uid*, une espèce de pansexualité qui consiste à faire feu de tout bois. Pourtant, l'abstinence bute sur le besoin d'être caressé, touché, effleuré ; qui est le plus douloureux à supporter dans l'abstinence.

A.R.

PLAINPICTURE

3 RAISONS DE... REDÉCOUVRIR

la vie de Saint-Just

1 **« *L'archange de la mort* », c'est ainsi que Michelet appelait Saint-Just. Un tel surnom pose un personnage. Moins lyrique que son illustre prédécesseur, mais plus solide sur le plan scienti que, l'historien Antoine Boulant revient sur l'histoire de ce jeune homme fanatique. Celui-ci est longtemps resté dans l'ombre de ses aînés les plus radicaux : Danton, Marat et Robespierre. Mais il ne faudrait pas minorer l'action révolutionnaire de ce surdoué, dont la tête fut tranchée par la guillotine le même jour que Robespierre, alors qu'il n'avait que 26 ans.**

2 **Issu de la bourgeoisie provinciale, Saint-Just, est d'abord « *partisan de la monarchie constitutionnelle, favorable au régime censitaire et plutôt bienveillant à l'égard de Louis XVI* ». Mais en quelques mois, il se radicalise et adhère aux idées les plus sanglantes de la Révolution. Se rêvant en héros justicier, il est capable d'inventer des preuves à charge contre les ennemis du nouvel ordre politique. Ce faisant, il devient l'un des plus grands « *théoriciens de la Terreur* ».**

3 **Âgé de 20 ans, Louis-Antoine quitte sa ville natale à la suite d'un chagrin d'amour, ce qui, on le sait, peut rendre méchant. À Paris, il ne vit aucune liaison notable. Dans la conclusion de *Saint-Just. L'archange de la Révolution*, Antoine Boulant va jusqu'à émettre, à demi-mot, l'hypothèse selon laquelle Saint-Just serait monté vierge sur l'échafaud. Aurait-il sublimé, dans la politique, des pulsions sans issue dans sa vie érotique morne et terne ? Bien malin qui saura le dire !** **Virginie Girod**

★★★☆☆
SAINT-JUST. L'ARCHANGE DE LA RÉVOLUTION
PAR **ANTOINE BOULANT,**
350 P., PASSÉS COMPOSÉS, 22 €

Jean-Luc Mélenchon, président de La France insoumise. Bordeaux, 2019.

Touche pas à mon peuple

Dans son nouvel essai, Pierre Rosanvallon se penche sur la notion de populisme, expression d'un désenchantement qui s'étend. Il en retrace l'histoire tout en proposant des solutions alternatives.

★★★★☆
LE SIÈCLE DU POPULISME. HISTOIRE, THÉORIE, CRITIQUE
PAR **PIERRE ROSANVALLON,**
288 P., SEUIL, 22 €

Notre démocratie serait-elle plus démocratique si elle était plus directe ? Serions-nous mieux représentés si les médias et les élites disparaissaient ? Avoir un chef au lieu d'un expert à la tête de l'État nous rendrait-il un destin ? Ces questions, le Venezuala de Chávez, la France de Mélenchon ou la Hongrie d'Orbán les posent à notre siècle. Pour ne pas y répondre, il est commode de faire du populisme un symptôme, de l'urticaire sous un Gilet jaune.

S'il n'en partage pas la vision, Pierre Rosanvallon, syndicaliste et professeur au Collège de France, choisit de prendre le populisme au sérieux et de le considérer comme une véritable proposition politique – une proposition malgré tout démocratique si l'on entend par démocratie une forme en perpétuelle recherche et expérimentation. L'analyser au regard de l'histoire de la pensée, sans le réduire à un simple ras-le-bol, telle est l'originalité de son essai *Le Siècle du populisme*, qui stimule notre imagination politique sans prendre personne de haut. Remontant à Napoléon III, empereur-peuple, il traverse les révolutions latino-américaines avant de croiser le Rassemblement national et les Insoumis.

Un traité de philosophie politique

Si le populisme est de droite comme de gauche, Rosanvallon en dégage cinq invariants : la croyance en une volonté populaire, son incarnation dans un leader, un dialogue peuple-leader direct, un souci de protéger le peuple, un retour des émotions. Au terme de ce parcours passionnant, le populisme n'est plus la ruse d'un fascisme secret, mais la péripétie d'une démocratie exigeante et inquiète d'elle-même. L'occasion de revenir aux problèmes fondamentaux : ceux de la représentation, du référendum, de l'incarnation du pouvoir.

Les solutions alternatives au populisme proposées par Rosanvallon font de ce livre non pas un essai de circonstance, mais un vrai traité de philosophie politique. En ouverture de ses *Considérations sur le gouvernement représentatif* (1861), John Stuart Mill notait que conservateurs et libéraux avaient perdu la con ance dans les principes qu'ils continuaient d'ânonner car ils n'avaient rien trouvé de mieux. En écoutant sans complaisance ni peur les questions provocantes du populisme, Rosanvallon actualise les mots de Mill : *« Une doctrine plus satisfaisante doit pourtant être possible. »*

Philippe Chevallier

PIERRE-PAUL PRUD'HON – MORITZ THIBAUD/ABC/ANDIA.FR

Au cœur de la terreur

Mort en 1950, le reporter, écrivain et diplomate polonais Ksawery Pruszynski a livré un reportage sobre et inspiré sur la guerre civile espagnole. Dont il a couvert les sanglants événements.

★★★☆☆ *ESPAGNE ROUGE. SCÈNES DE LA GUERRE CIVILE 1936-1937 (W CZERWONEJ HISZPANII)* PAR **KSAWERY PRUSZYNSKI,** TRADUIT DU POLONAIS PAR BRIGITTE GAUTIER, 496 P., BUCHET-CHASTEL, 27 €

Groupe de combattants des brigades internationales, lors de la guerre d'Espagne.

Barcelone, septembre 1936. Dans la capitale catalane assiégée, Ksawery Pruszynski (1907-1950) assiste à sa première corrida. Dans les arènes, un orchestre militaire exécute l'hymne de la révolution prolétarienne, *« Debout ! damnés de la terre »*. Le journaliste polonais est incommodé par le spectacle. *« Dans ce pays de magnifiques sanctuaires, pays de sainte Thérèse et d'Ignace de Loyola, le catholicisme s'est glissé subrepticement à côté du combat de taureaux, y a entortillé ses fêtes »*, observe-t-il dans *Espagne rouge,* mêlant avec bonheur choses vues et réflexions historiques, descriptions à la pointe sèche et envolées inspirées. Il raconte les exactions des anarchistes comme celles des insurgés franquistes, sans parti pris.

Mais plus que le sang versé, c'est le peuple espagnol plongé dans la tragédie qui l'accapare : les médecins et les religieuses, les paysans et les instituteurs, une prostituée et un traducteur d'Antigone. Ses *« scènes de la guerre civile »* sont une révélation littéraire, à placer d'emblée à côté d'*Hommage à la Catalogne* d'Orwell et d'*À feu et à sang* de Chaves Nogales. *« La vérité fut certainement la première victime de la guerre d'Espagne »*, affirme l'historien Antony Beevor. Ce livre permet de s'en rapprocher.

Une figure de la liberté

En 1940, Pruszynski s'engagera dans l'armée polonaise du général Anders, en exil à Londres. Il sera grièvement blessé en 1944 à Falaise. De retour à Varsovie, cet anticommuniste deviendra diplomate. Il mourra en 1950 dans un mystérieux accident sur une route allemande. Il est aujourd'hui célébré dans son pays comme une figure de la liberté.

Emmanuel Hecht

Le radicalisme à nos portes

★★★★☆

LES TERRITOIRES CONQUIS DE L'ISLAMISME, SOUS LA DIRECTION DE **BERNARD ROUGIER,** 360 P., PUF, 23 €

Un « islamisme municipal » est-il en train de remplacer un « communisme municipal » moribond ? En imitant les mécanismes de sociabilité élaborés du temps de Maurice Thorez : contrôle des associations culturelles et sportives, et désormais des écoles et librairies confessionnelles ? Peut-être les élections locales de mars livreront-elles des éléments de réponse à l'une des questions posées par *Les Territoires conquis de l'islamisme,* récit de la « prise de contrôle » de banlieues par la frange littéraliste et minoritaire de l'islam.

Les élus locaux portent une lourde responsabilité, soulignent Bernard Rougier, professeur à Paris 3-Sorbonne, et son équipe de doctorants, pour la plupart issus des « quartiers ». À Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), le communiste Jack Ralite a été l'un des premiers à faire du multiculturalisme et du clientélisme ethnoreligieux pour conserver son pouvoir. Dans une commune où seulement la moitié des électeurs sont inscrits et où 60 % s'abstiennent de voter, il suffit de quelques centaines de voix pour gagner. Le marché est simple : des voix contre des emplois indus et des locaux à disposition, où la police retrouvera plus tard de la drogue et des armes. Cette pseudo « paix sociale » se paiera au prix fort, avertissent les auteurs. Chaque fois qu'il y a manipulation du religieux par le politique, la force religieuse finit par l'emporter.

Signe des temps, un autre chercheur, Hugo Micheron *(Le Jihadisme. Quartiers, Syrie, prisons)*, l'ex-maire de Sarcelles François Pupponi *(Les Émirats de la République)* et l'auteur de polars Didier Daeninckx *(Municipales, banlieues naufragées)* tirent eux aussi la sonnette d'alarme.

E.H.

AKG-IMAGES

ET AUSSI

★★★☆☆ *CÉLINE ET CIE. ESSAI SUR SUR LE ROMAN FRANÇAIS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES* PAR **HENRI GODARD,** 272 P., GALLIMARD, 21 €

Dans son essai *Céline et Cie,* Henri Godard resitue *Voyage au bout de la nuit* dans l'entre-deux-guerres, au moment où deux tendances de la littérature tentent de renouveler le roman : d'un côté, une veine *« existentielle »* symbolisée par Giono, Guilloux et Malraux ; de l'autre, une école qui s'en prend à *« l'illusion romanesque »* – illustrée par Genet, Cocteau et Queneau. Une passionnante mise en lumière. B.L.

★★★☆☆ *ANTHOLOGIE DES DYSTOPIES. LES MONDES INDÉSIRABLES DE LA LITTÉRATURE ET DU CINÉMA* PAR **JEAN-PIERRE ANDREVON,** 348 P., VENDÉMIAIRE, 26 €

Le futur est-il le fruit de notre imagination ? Passant en revue toute l'histoire du genre contre-utopique – littérature, cinéma, BD, séries télé –, l'*Anthologie des dystopies,* du journaliste Jean-Pierre Andrevon, nous montre comment la fiction nous a alertés sur les dérives dictatoriales, la surpopulation, le clonage, les dictats religieux, les progrès non maîtrisés de l'intelligence artificielle… B.L.

★★☆☆☆ *DOSTOÏEVSKI* PAR **JULIA KRISTEVA,** 252 P., BUCHET-CHASTEL/LES AUTEURS DE MA VIE, 14 €

Son père lui ayant déconseillé la lecture de l'auteur de *L'Idiot,* Julia Kristeva s'est naturellement plongée dans son œuvre. Cette passion transgressive se trouve à l'origine de *Dostoïevski,* qui mêle analyse et extraits. Ainsi, la célèbre psychanalyste nous propose en introduction des axes de lecture très personnels – contestables mais intéressants –, sur le crime, les figures féminines ou le père, bien sûr. S'ensuivent des textes tirés de *Crime et Châtiment,* des *Frères Karamazov,* mais aussi des *Démons* ou des *Carnets de la maison morte.* B.L.

Nos amis imaginaires

Pour notre plus grand plaisir, Alberto Manguel nous entraîne dans un voyage littéraire détonant avec des compagnons de route, redoutés ou aimés. Mais qui ne sont pas restés sans influence.

★★★★☆
MONSTRES FABULEUX. DRACULA, ALICE, SUPERMAN ET AUTRES AMIS LITTÉRAIRES (FABULOUS MONSTERS)
PAR **ALBERTO MANGUEL,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR CHRISTINE LE BŒUF, 290 P., ACTES SUD, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

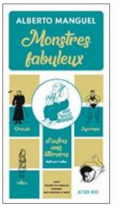
Le comte Dracula, le vampire immortel du roman de Bram Stoker.

Notre vie et notre quotidien sont une affaire de filiation littéraire. Bien au-delà des considérations biologiques ou juridiques, nous sommes en effet aussi le fruit d'individus de fiction qui, plus ou moins directement, nous façonnent, nous donnent des repères sociaux ou moraux à transposer. Ce pouvoir de la fiction, l'Argentino-Canadien Alberto Manguel le formalise aujourd'hui dans un formidable recueil de portraits de personnages célèbres de la littérature, *Monstres fabuleux*.

Des monstres, au sens strict, trouvent place au menu. Prenons le cas de la créature de Frankenstein, *« assemblage de morceaux d'un si grand nombre d'hommes »*, qui se révèle *« notre miroir, un reflet de ce dont nous ne désirons pas ou n'osons pas nous souvenir »*. Quasimodo, lui, nous rappelle que chacun a sa part de laideur physique et que la beauté intérieure, demandant des efforts, se montre bien plus difficile à percevoir. À ce titre, la malédiction de la Belle au bois dormant est plus pernicieuse qu'elle n'en a l'air : si son sommeil arrête le temps, il lui permet de conserver toute sa grâce, qu'elle perdrait soudain avec l'irruption d'un prince, la condamnant à subir le joug du Temps destructeur…

Poursuite et perte de nos rêves

Une quarantaine de noms bien connus des bibliophiles (ou cinéphiles) sont ainsi finement analysés par l'auteur, qui s'offre au passage quelques digressions sur la place essentielle du cou dans *Dracula,* sur la métaphore de la politique suisse dans le comportement du grand-père de Heidi, ou sur le fait que



Le Petit Chaperon rouge soit réduit, dans son nom, à son seul vêtement. On aura ici une tendresse toute particulière pour le mal-aimé Charles Bovary, quidam *« sans imagination »* et homme sincèrement aimant, à jamais inconsolable. Les pages consacrées à l'Alice de Lewis Carroll s'avèrent également remarquables, illustrant parfaitement *« la poursuite et la perte de nos rêves »* et *« ce cauchemar qu'est l'incertitude de sa propre identité »*. Au fond, qui est-on ? Enfant, Manguel s'est reconnu en Superman. *« Non pas, bien sûr, en raison de ses super-pouvoirs, mais à cause de sa solitude forcée et de son impression d'être exclu. »* De quoi nous rappeler que nous sommes tous des super-héros. Qui sont des gens comme les autres.

Baptiste Liger

SDP

La philosophie du nombril

À l'origine de l'objectivisme, la philosophe Ayn Rand, très renommée aux États-Unis, plaidait pour les vertus d'un égoïsme bien pratiqué.

★★★★☆ *UNE PHILOSOPHIE POUR VIVRE SUR LA TERRE* PAR **AYN RAND,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARC MEUNIER ET ALAIN LAURENT, 250 P., LES BELLES LETTRES, 21 €

Écrivaine et philosophe aussi originale que méconnue en France, Ayn Rand est née Alissa Rosenbaum à Saint-Pétersbourg en 1905. Après avoir suivi à Petrograd une formation philosophique, elle émigre en 1926 aux États-Unis. Naturalisée en 1931, ayant pris le nom d'Ayn Rand, elle commence par écrire des romans. Son œuvre littéraire culmine avec *Atlas Shrugged* paru en 1957 (*La Grève,* 2011). À la fin de ce roman, l'un des plus vendus aujourd'hui encore aux États-Unis, elle expose dans un discours de son personnage central l'essentiel de sa philosophie, qu'elle a elle-même baptisée « objectivisme » : « *Projeter l'image de l'homme idéal et* [décrire] *la configuration d'un idéal moral, voilà mon but littéraire, qui est à lui-même sa propre nalité.* »

Ce but atteint, Ayn Rand entame alors une œuvre proprement philosophique, dont les neuf textes ici présentés et traduits qui composent *Une philosophie pour vivre sur la Terre.* Ainsi, une substantielle « *Introduction à l'épistémologie objectiviste* » déploie les principes fondamentaux d'une pensée avant tout fondée sur la raison : « *L'homme doit se laisser guider par des critères objectifs lorsqu'il élabore les outils de la connaissance : les concepts.* » Rand en tire, dans d'autres textes, une morale originale à partir d'un « *nouveau concept de l'égoïsme* ». Érigé en « vertu » cardinale, il exclut tout narcissisme prédateur et asocial. Loin d'être une thuriféraire du capitalisme sauvage, Ayn Rand fustige la contrefaçon d'un « *égoïsme sans ego* » donnant lieu à l'individualisme dévoyé du « *loup solitaire tribal* », qui ne voit en autrui qu'une menace pour son ego vide et malade. Le calcul égoïste rationnel d'Ayn Rand implique en fait un « *ego substantiel* » et exige l'honnêteté et d'autres qualités à vrai dire assez classiques. C'est en ce sens qu'il devient un moyen d'épargner à l'homme les effets désastreux des conceptions « *sacrificielles* » véhiculées par l'altruisme, avatars corrosifs du collectivisme alors honni par la philosophe, et la condition paradoxale du bonheur. **Jean Montenot**

NEW YORK TIMES CO/GETTY IMAGES

Aliénés de la société

Vingt-cinq ans après la parution d'*Un monde sans limite,* Jean-Pierre Lebrun souligne combien les avancées scienti ques et technologiques réalisées ont conduit aux notions d'autonomie et d'individualisme. À l'encontre de toute idée de lien social.

★★★☆☆ *UN IMMONDE SANS LIMITE* PAR **JEAN-PIERRE LEBRUN,** 288 P., ÉRÈS, 25 €

Si la psychanalyse a quelquefois mauvaise presse, certains de ceux qui ré échissent à partir des horizons ouverts par Freud n'en apportent pas moins de stimulantes contributions à la ré exion sur le monde comme il va (ou ne va pas). Analyste avisé des transformations récentes de l'existence humaine, fort de son expérience clinique et de lectures très variées, Jean-Pierre Lebrun est assurément de ceux-là. Après *Un monde sans limite* (1997), *La Perversion ordinaire* (2007) et *Clinique de l'institution* (2012), il scrute dans *Un immonde sans limite* les soubassements psychiques de ce « marécage » que tend à devenir le monde social contemporain.

Réapprendre à nouer des relations

Comment faire société avec des sujets « *épars désassortis* » (Lacan), individus qui se « *croient nés d'eux-mêmes* », désassujettis, désubjectivés, de moins en moins à même d'accepter la perte, le renoncement à la toute-puissance qu'imposent les contraintes de la vie en commun ? Dans une société passée en quelques décennies « *de l'immuable institué de la religion à l'instable institué de la démocratie* », il faudrait penser un « *pastout vertical* » (sic) et une « *pastoute horizontalité* » (sic), moyen terme entre le « tout vertical » du modèle patriarcal d'autrefois et le « tout horizontal » de la société réticulaire contemporaine. Il faut réapprendre à être des sujets parlants – des « parlêtres » pour reprendre le mot-valise lacanien – aptes à nouer des relations et à dépasser la pratique « *d'une sexualité récréative* […] *sans engagement subjectif* ». S'il arrive que le propos soit pris en écharpe par les débats inhérents aux chapelles analytiques – il y a plusieurs demeures dans la maison lacanienne –, *Un immonde sans limite* a le mérite, en dépit de cette quérulence, de faire « *sortir les enjeux cruciaux* » de ces con its. **J.M**

Mystères solaires

Étoile parmi les étoiles, le Soleil fait l'objet d'études depuis les temps les plus reculés. Roland Lehoucq revient sur ce long parcours et sur les savants illustres qui ont apporté leur pierre à l'édi ce.

★★★☆☆
POURQUOI LE SOLEIL BRILLE
PAR **ROLAND LEHOUCQ,**
204 P., HUMENSCIENCES, 16 €.
EN LIBRAIRIE LE 16 MARS.

Depuis de milliers d'années, les hommes se sont interrogés sur la nature et l'origine de notre Soleil. Pourquoi est-il si chaud et si éclatant ? Les Grecs de l'Antiquité y voyaient une boule de feu. Peu de choses changent avec Aristote, Avicenne et Averroès. Copernic et Huygens posent les jalons qui permettent à Galilée de révolutionner la science sur les astres. Après lui, les savants cherchent à évaluer la distance du Soleil à la Terre, à mesurer son rayon, sa masse. Puis sa température et la quantité d'énergie consommée. Les astrophysiciens et les physiciens se succèdent pour apporter chacun leur pierre à l'édi ce. Roland Lehoucq, vulgarisateur de talent, a épluché les écrits, les conférences, les affrontements des scienti ques qui mènent aux connaissances actuelles. Tous les grands noms ont participé à cette quête : Max Planck et Albert Einstein, mais aussi Kelvin, Ritter, Jean Perrin et George Gamow. Il a fallu les travaux d'Arthur Eddington pour savoir ce qui se passe au centre du Soleil et décrire cette énergie d'origine nucléaire. Aujourd'hui, on se penche sur les liens entre gravité et pression interne. Sur le rôle des neutrinos, pour lesquels des instruments innovants ont été mis au point en Italie et au Japon. *Pourquoi le Soleil brille* montre ainsi que les experts du monde entier ont tenté et tentent encore de percer les mystères de l'astre qui nous éclaire.

Françoise Monier

La grande réconciliation

★★★☆☆
MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT PAR
BAPTISTE MORIZOT,
330 P., ACTES SUD, 22 €

Au début de *Manières d'être vivant,* des skieurs cherchent des loups dans la nuit. Ils en imitent le hurlement, entendent une réponse. Mais les loups ont-ils reconnu le cri de leur espèce ou bien senti un piège ? Baptiste Morizot, philosophe, cherche comment humains et animaux peuvent se rencontrer, voire communiquer. Tel était déjà le thème de son livre précédent, *Sur la piste animale.* Ici, il imagine une autre politique du vivant, où bergers, brebis et prédateurs cohabitent. Un livre ambitieux qui interroge sur l'énigme d'être vivant. **F.M.**

1789, rupture et découvertes

★★★☆☆
LA RÉVOLUTION DES SCIENCES. 1789 OU LE SACRE DES SAVANTS
PAR **JEAN-LUC CHAPPEY,**
318 P., LA LIBRAIRIE VUIBERT, 21,90 €

La République n'a pas besoin de savants ! » Cette sentence prononcée par un révolutionnaire est célèbre, mais Jean-Luc Chappey la met d'emblée en doute. On ignore qui en est l'auteur. Celle-ci a peut-être seulement servi à noircir la période en faisant passer ses principaux acteurs pour des obscurantistes. L'historien démontre en effet que ces années de troubles ont été fécondes en découvertes.

Rien n'arrête les scienti ques

Chaque chapitre de *La Révolution des sciences* aborde une thématique ou un personnage. Lavoisier ouvre le bal en *« héros et martyr »*. Le père de la chimie moderne et député suppléant de l'Assemblée constituante est condamné à mort pour complot contre le peuple français. Sa n n'est pas représentative du bouillonnement intellectuel de l'époque. La Révolution donne aux sciences les moyens de moderniser la France à divers niveaux. Ainsi, sous l'impulsion de Talleyrand, désireux de mieux cartographier le territoire, le système métrique est créé. Alors que le peuple envahit les Tuileries, Delambre et Bellet tentent de mettre en place leur système en prenant des mesures entre les points remarquables de la capitale à partir du dôme des Invalides. Rien n'arrête les scienti ques !

L'auteur mélange habilement dans son récit les temps forts de la Révolution et les anecdotes sur les avancées des savants. Le lecteur comprend combien les événements sont enchevêtrés et liés les uns aux autres. Jean-Luc Chappey signe ainsi un ouvrage que les amoureux d'histoire et de sciences liront avec plaisir. **Virginie Girod**

NASA

★★★★☆
VIVRE(S) PAR **SONIA EZGULIAN,** 160 P., 25 €, ÉDITION LIMITÉE NUMÉROTÉE, EN VENTE SUR LA PLATEFORME KISS KISS BANK BANK.

Un jardin pas si secret

Sonia Ezgulian a hérité du plaisir de faire la cuisine et de partager son savoir. Son nouveau livre célèbre l'art de cultiver son potager et de s'en régaler !

En digne héritière, la cuisinière et auteure Sonia Ezgulian perpétue avec son nouveau recueil des valeurs de partage et de simplicité que lui ont transmises son père et ses grands-parents. Son père a reçu de sa mère, maraîchère, un talent certain pour faire prospérer son potager de poche – ces quelques mètres carrés de terre sur lesquels poussent toutes sortes de légumes, que Sonia Ezgulian continue à cultiver. C'est aussi grâce à un potager, celui du chef Mario Muratore, près de Pigna, qu'elle est devenue cette cuisinière autodidacte hors pair, très engagée pour la cause antigaspi, troquant son micro d'intervieweuse contre un tablier de cuisine. *« Les jardins potagers ont jalonné ma vie ; ils m'ont enseigné des valeurs qui m'ont forgée, encouragée dans la voie que j'ai choisie, ont allégé mes chagrins et nourri mon irréductible optimisme. »*

Vivre(s), son livre autoédité à seulement 1 300 exemplaires, et déjà épuisé, est une véritable ode à la végétation comestible. Elle y perpétue, à la manière d'un héritage, la tradition du potager familial. En tout, près de 70 recettes des plus simples – une sauce tomate, une fougasse – aux plus élaborées, comme les poireaux Elvira, les œufs marinés au soja, recette que lui a inspirée Elvira Masson, chroniqueuse dans *On va déguster* sur France Inter aux côtés de François-Régis Gaudry. Ou encore tout un chapitre sur les aubergines auxquelles elle voue un véritable culte. Des plats faciles à réaliser (on a testé, ils sont accessibles aux toques du dimanche !) pour toutes les saisons et tous les goûts, et autant de récits gourmands associés. Vivement une réédition ! **Mina Soundiram**

E. AUGER

9ÈME SALON DU ROMAN HISTORIQUE DE LEVALLOIS

1ER MARS 2020

HÔTEL DE VILLE ET JARDINS
14H-19H - ENTRÉE LIBRE

GRAND INVITÉ
JEAN-LUC COATALEM

01 47 15 76 43 - salonromanhistorique-levallois.fr

LES AVENTURES DE PINOCCHIO

Carlo Collodi

Œuvre de génie, pleine d'invention et d'humour, le *Pinocchio* de Collodi a suscité un mythe moderne qui ne doit pas faire oublier la richesse du classique littéraire qu'il est devenu. De Disney à la récente adaptation de Matteo Garrone, bientôt en salles, en passant par Luigi Comencini, le cinéma n'a sans doute pas ni de puiser à cette intarissable source.

Traduit en quatre cents langues, le créateur de Pinocchio est, avec Dante, l'écrivain le plus lu en Italie au XX[e] siècle. Tout le monde connaît le petit pantin de bois espiègle et naïf qui, après de picaresques aventures, nit par devenir un petit garçon sage. En fait, à l'évocation de *Pinocchio* – « pignon » ou « œil de pin » en italien –, on pense surtout à l'adaptation qu'en réalisèrent en 1940 les studios Disney. Le spectateur du dessin animé est ainsi convaincu que Pinocchio, tel un Jonas moderne, retrouve son « père », Geppetto, dans le ventre d'une baleine. En fait, dans la version originale, la baleine est un *pescecane*, autrement dit un requin. Surnommé *« l'Attila des poissons et des pêcheurs »*, son corps mesure *« plus d'un kilomètre de long sans compter la queue*[1] *»*. Quant au fameux Jiminy Cricket, conscience ou surmoi de Pinocchio chez Walt Disney, il a sa source dans un « Grillon-qui-parle » (*« Grillo Parlante »*), animal philosophe centenaire, dont les leçons de morale et les avertissements prophétiques déplaisent fort à Pinocchio au point que ce dernier écrase d'un jet de maillet cet insecte de mauvais augure.

Bref, si elles ne sont pas toutes issues de la « machine » Disney, d'innombrables versions plus ou moins édulcorées – les *« pinocchiate »*, dit-on péjorativement en Italie – ont achevé de faire écran à l'orignal, pourtant vrai chef-d'œuvre de la littérature pour enfants et classique paradoxalement méconnu de la littérature mondiale. Quant à son créateur, Carlo Collodi, le grand public ignore le plus souvent quel homme il fut.

Le Avventure di Pinocchio (1883), illustrées par Enrico Mazzani.

Carlo Lorenzini, journaliste engagé

Il s'appelle en fait Carlo Lorenzini. Lorsqu'il entreprend, en 1880, de rédiger le chef-d'œuvre qui allait faire sa gloire, il est à 54 ans un célibataire endurci dont la calvitie et l'embonpoint sont les marques d'une vie bien remplie. Il a vu le jour en 1826, à Florence, dans une famille pauvre de Toscane. Son père était cuisinier et sa mère, couturière et camériste, tous deux au service du marquis Ginori Lisci. Aîné d'une fratrie de dix enfants (cinq sont morts en bas âge), Carlo est confié à l'âge de 3 ans à son oncle et à sa tante qui l'élèvent à Collodi, le village natal de sa mère. Pour sa scolarité, il béné cie de la protection du marquis : on lui dispense une formation classique dans un séminaire, puis, à Florence, chez les pères des écoles pieuses (les *scolopi*). Formé pour devenir prêtre, le jeune homme, épris de liberté, est attiré par la politique. Pour payer ses études, il travaille un temps à la librairie Piatti à Florence, où il fréquente les milieux nationalistes. Étant un observateur perspicace de la vie politique et culturelle, le journalisme lui donne l'occasion d'affûter son style, vif, alerte, féroce parfois. Dans la situation trouble de l'Italie d'avant l'unification, il met sa plume au service de ses convictions républicaines, nationalistes et laïques. Esprit indépendant, l'homme est aussi un joueur invétéré, un buveur impénitent et un bretteur qui manie le paradoxe avec brio.

Propagandiste du Risorgimento

Au printemps 1848, Carlo Lorenzini s'engage militairement pour l'indépendance italienne avec les volontaires toscans en lutte contre l'empire des Habsbourg. Après la défaite de Custoza, l'un de ses frères lui trouve un poste de modeste fonctionnaire au Sénat.

ENRICO MAZZANI

Propagandiste du Risorgimento, il crée dans la foulée, avec l'aide de ses oncles, le journal satirique *Il Lampione,* qui s'arrête en avril 1849. En 1850, il prend la direction de la revue *Lo Scaramuccia* pour laquelle il rédige des récits humoristiques, des critiques musicales et théâtrales. Il soutient le développement d'une langue italienne standard nécessaire à l'uni cation des États italiens.

S'il utilise pour la première fois, en janvier 1856, le pseudonyme de Carlo Collodi, c'est sous son vrai nom que paraît *Un romanzo in vapore. Da Firenze a Livorno,* sorte de guide touristique et humoristique à destination des usagers de la toute nouvelle ligne de chemin de fer Florence-Livourne. Journaliste appointé à *La Nazione,* il combat certaines des tendances fédéralistes. Il participe à la relance du *Lampione* à Florence, alors capitale d'une Italie (*« l'Italietta »*) dont Rome et les États ponti caux ne font pas encore partie. Cédé à Garibaldi en 1861, censuré, *Il Lampione,* pour lequel il a rédigé quelques articles, cessera dé nitivement de paraître en 1877. Durant la période, Collodi voyage à plusieurs reprises en France où il s'oppose à Zola et au courant naturaliste dominant.

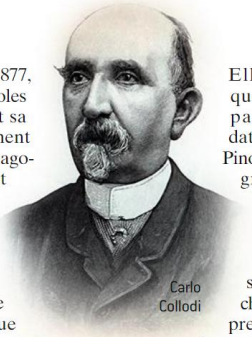
Une gaminerie !

En partie pour remédier à une situation nancière précaire, due notamment à ses dettes de jeu, Collodi adapte en 1875, pour le compte de l'éditeur milanais Paggi, les *Contes de la mère l'Oye* de Charles Perrault ainsi que des fables de Marie-Catherine d'Aulnoy et de Madame Leprince de Beaumont. Quelques articles dans le quotidien *Il Fanfulla,* et surtout, en 1877, deux livres destinés aux écoles primaires, *Giannettino* et sa suite, *Minuzzolo,* témoignent de son intérêt pour la pédagogie. Ces ouvrages incitent avec humour les enfants à la lecture. Parce qu'ils répondent aux besoins de l'époque, tous deux rencontrent un franc succès. En narrant l'histoire d'un garçon qui se moque des bourgeois s'efforçant de lui enseigner les vertus, et qui nit par prendre la fuite avec l'âne Baffino, Collodi entrevoit, avec *Minuzzolo* (un toscanisme signi ant « p'tite miette »), le ton qui sera celui de son chef-d'œuvre. D'ailleurs, lors de la petite rixe qui oppose Pinocchio aux autres écoliers, on voit voler, parmi les livres de classe, des *Giannettino* et des *Minuzzolo*.

C'est donc un journaliste, auréolé par ses succès dans la littérature enfantine, qui entreprend de rédiger l'histoire d'un pantin, sans y voir autre chose encore qu'un divertissement. Une lettre à son ami Ferdinando Martini, le directeur du *Giornale per i bambini* (« journal pour les enfants »), en témoigne : *« Je t'envoie cette gaminerie* ["una bambinata"]. *Fais-en ce que tu veux. Mais si tu la publies, essaie de me payer correctement pour me donner envie de la continuer. »*

De *Burattino* à *Pinocchio*

Le 7 juillet 1881 paraît le premier des quinze épisodes de *Storia di un Burattino* (*« Histoire d'un pantin »*), la première version de *Pinocchio.*


Carlo Collodi

Elle se conclut tragiquement, au chapitre 5, paru dans le numéro daté du 27 octobre 1881 : Pinocchio meurt pendu au grand chêne par deux assassins (en fait le Chat et le Renard déguisés, avec lesquels le pantin avait sympathisé dans les chapitres précédents). Ce premier récit comportait le mot « fin ». Mais le succès du feuilleton auprès des jeunes lecteurs contraint Collodi à se raviser et, comme Conan Doyle avec Sherlock Holmes, à ressusciter son héros pour reprendre la série. La suite est publiée sous le titre *Les Aventures de Pinocchio,* échelonnée en trois périodes : les chapitres 16 à 23 paraissent du 16 février 1882 au 23 mars, les chapitres suivants (24 à 29), du 4 mai 1882 au 1er juin, et les derniers (30 à 36), du 23 novembre 1882 au 25 janvier1883. L'ensemble réuni en un volume paraît, en 1883, à 3 000 exemplaires. Ces circonstances de rédaction et de publication ont contribué à l'extraordinaire liberté de ton du récit, suscitant les nombreux rebondissements d'une histoire qui tient à la fois du conte, de la fable et du récit de formation, voire du récit initiatique.

Conte et anti-conte

« *Il était une fois… — Un roi ! s'écrieront aussitôt mes petits lecteurs. Non, les enfants, vous vous trompez. Il était une fois un morceau de bois.* » Rien de moins conventionnel que cette entrée en matière, relevant plus de la parodie, voire de l'anti-conte. En effet, d'un morceau de bois destiné à alimenter le feu, d'une *« vulgaire bûche bonne pour faire bouillir une marmite de haricots »* s'échappe une étrange voix qui *« erre dans les coulisses du monde[2] »*. Ce *« calme bloc chu d'un désastre obscur »* est arrivé par hasard dans l'atelier d'un vieux menuisier surnommé maître Cerise (il se prénomme en fait Antoine). On n'en saura guère davantage sur l'origine fantastique de cette « âme » et de cette voix étonnante, sinon qu'elle parle, demande grâce à maître Cerise quand celui-ci s'apprête à fendre la bûche à la hache ou se plaint d'être chatouillée quand il entreprend de la raboter. La voix intrigue d'autant plus qu'elle paraît d'emblée être au fait ●●●

Ce nez, s'il eût été plus court…

Il est sans conteste, avec celui de Cléopâtre et de Cyrano, l'un des plus fameux. Le nez de Pinocchio est même le seul à être à géométrie variable. Il l'est par nature et, contrairement à la légende, il ne s'allonge pas uniquement quand son propriétaire ment. Il a en effet une pente ontologique à s'allonger, que le pantin en ait ou non l'intention. Geppetto le constate alors même qu'il sculpte l'appendice de la marionnette. De là à faire de ce nez un symbole phallique, il y a un pas allègrement franchi par nombre de psys. Le phénomène n'est lié au mensonge qu'au chapitre 17, lorsque Pinocchio raconte ses mésaventures à la Fée qui l'a sauvé, et en arrange les détails pour se donner le beau rôle. Il prétend ainsi avoir perdu les quatre pièces d'or dans la forêt voisine, alors qu'elles étaient en fait toujours dans sa poche. *Ipso facto,* son nez s'allonge de deux doigts ! *« Les mensonges sont vite découverts,* [lui dit alors la Fée]. *Il y en a de deux espèces : ceux qui ont les jambes courtes et ceux qui ont le nez long. Le tien est justement de ceux qui ont le nez long. »* Prise de compassion, la *Fata dai capelli turchini* prie un millier de piverts de venir becqueter le nez du pantin a n qu'il retrouve sa taille normale. Pinocchio n'est toutefois pas seul à mentir : la Fée elle-même pratique à plusieurs reprises le mensonge à des ns éducatives, l'histoire ne dit pas si ses mensonges avaient les jambes courtes ou le nez long ! J.M.

FONDAZIONE NAZIONALE CARLO-COLLODI

Image extraite de la dernière adaptation en date de *Pinocchio*, signée Matteo Garrone.

●●● des mœurs des hommes : cela suppose une sorte d'expérience antérieure du monde dont on ne saura rien non plus.

Ayant surmonté sa stupeur initiale et renoncé à faire du morceau de bois un pied de table, maître Cerise s'empresse de l'offrir *« à un petit vieux très alerte »* qui frappe à sa porte : son ami Geppetto. Ce dernier était justement venu chercher un bloc de bois pour fabriquer un pantin avec lequel il *« espère faire le tour du monde pour gagner* [son quignon] *de pain et* [son] *verre de vin »*, bref, en faire son bâton de vieillesse. Geppetto sculpte le bois dans son atelier, fabrique des yeux et des membres qui s'animent aussitôt. Il baptise le pantin « Pinocchio », parce qu'il a connu *« toute une famille de Pinocchio. […] Tous se la coulaient douce. Le plus riche d'entre eux demandait l'aumône »*. Lorsqu'il lui sculpte le nez, Geppetto observe que celui-ci, *« à peine terminé,* [commençait] *à grandir »*. Il avait beau se donner du mal, *« plus il le retaillait et le raccourcissait, plus ce nez impertinent s'allongeait »*. [voir encadré page 93]

Premières escapades de l'enfant scélérat

Le petit pantin ne tarde pas à commettre ses premières friponneries. Il tourne Geppetto en bourrique : il lui ôte la perruque jaune maïs qui valait au vieux menuisier le sobriquet de *« Polendina »* (« petite polenta »). Pinocchio lui donne des coups de pied comme par jeu, prend la poudre d'escampette, mais il est rattrapé par un gendarme – au sens strict *« par le bout du nez »*. Et quand Geppetto s'apprête à lui tirer les oreilles, il s'aperçoit qu'il a oublié de lui en tailler ! Finalement, c'est Geppetto lui-même qu'on incarcère : accusé par le chaland d'être *« avec les enfants* […] *un véritable tyran »*. Mauvais garnement, Pinocchio, *« vraie tête de bois »*, n'écoute pas les sages conseils du Grillon-qui-parle. Il se conduit mal, se croit malin, se brûle les pieds en voulant les réchauffer, se lamente pour que Geppetto les lui répare dès que ce dernier a pu rentrer du poste de gendarmerie. Il se montre vorace et goulu, peu reconnaissant envers ceux qui lui viennent en aide, peu travailleur aussi. Son père a vendu son veston rapiécé, qui le protégeait cahin-caha du froid, pour acheter un abécédaire afin que Pinocchio puisse aller à l'école. Il ne se doute pas que ce dernier fait l'école buissonnière. Le petit pantin vend ainsi l'abécédaire pour assister au spectacle de marionnettes du théâtre ambulant de Mangefeu où, miracle, il est immédiatement reconnu par les siens, Arlequin et Polichinelle. De fait, les *burattini* l'accueillent au théâtre ambulant comme l'un des leurs : *« Evviva Pinocchio ! »* C'est l'occasion pour Collodi de donner à son personnage son vrai lignage dans l'ordre littéraire : *« Il a toujours été un pantin célèbre*[3]*. »* Le montreur de marionnettes, l'impressionnant Mangefeu, pré figuration de l'Hagrid des *Harry Potter,* est attendri par le récit de Pinocchio. Il lui donne cinq pièces d'or a n qu'il retourne auprès de Geppetto, lui rachète une veste neuve et lui procure un nouvel abécédaire.

Le chat et le renard

Sur le chemin du retour, Pinocchio rencontre deux compères, un Renard boiteux d'un pied *« pour avoir eu la passion de l'étude »*, du moins à l'en croire, et un Chat soi-disant aveugle des deux yeux, lui aussi *« pour avoir eu la sotte passion de l'étude »*. Ces deux escrocs tournent la tête de Pinocchio en lui faisant accroire *« qu'aux pays des Dindons, il y a un champ sacré qu'on appelle champ des miracles »* et qu'en plantant dans ce *« campo dei miracoli »* son pécule il allait pouvoir décupler sa fortune. Naïf, Pinocchio se laisse conduire pas les deux escrocs, qui veulent le voler non sans s'être auparavant fait régaler par le petit pantin à l'auberge l'Écrevisse rouge.

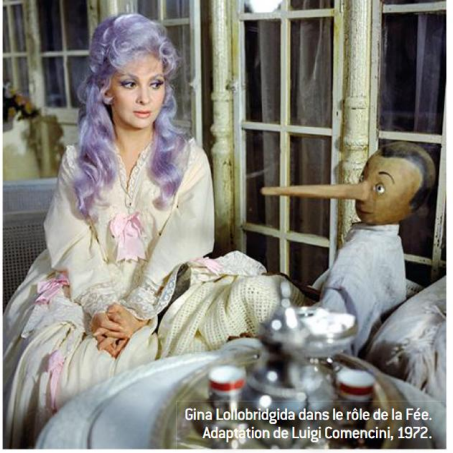
Malgré un ultime avertissement de *« l'ombre du Grillon »*, l'affaire finit mal pour lui, on l'a dit : au bout d'une corde. Si la fable édifiante et drôle s'était arrêtée là – c'était l'intention initiale de l'auteur –, il n'est pas certain que Pinocchio aurait suscité beaucoup

La valse du pantin

Les adaptations les plus étonnantes sont parfois les plus dèles à la lettre du texte. C'est précisément le cas de cette nouvelle version des *Aventures de Pinocchio,* signée Matteo Garrone. Connu pour son approche du noir, le cinéaste italien avait déjà abordé les univers oniriques avec l'étonnant *Tale of Tales,* dont on tient là une sorte de prolongement. On a ainsi l'impression de redécouvrir le roman original de Carlo Collodi. Ce *Pinocchio* montre toute la cruauté de ce récit d'initiation d'un gamin candide, passant volontiers d'un humour naïf et d'une étonnante trivialité à un ton beaucoup plus grave. Oscillant entre la comédie fantastique et le drame, le long-métrage surprend sans cesse dans sa manière de passer du merveilleux à la réalité la plus concrète. Certes, toutes les scènes ne fonctionnent pas, en particulier lorsque les comédiens en font trop (notamment Roberto Benigni en Geppetto – lequel avait déjà porté à l'écran *Pinocchio,* et même joué le rôle-titre !) ou lorsque les créatures peinent à convaincre esthétiquement. Pour autant, la richesse de la fable est bel et bien au rendez-vous, et cette promesse d'une adaptation intelligente n'a rien d'un chèque en bois ! **Baptiste Liger**

***Pinocchio* de Matteo Garrone avec Federico Ielapi, Roberto Benigni, Gigi Proietti, Marine Vacth… (En salles le 18 mars)**

G. DE LAZZARIS



Gina Lollobrigida dans le rôle de la Fée. Adaptation de Luigi Comencini, 1972.

de sympathie. L'apparition furtive *« d'une belle fillette aux cheveux bleus, au visage blanc comme une figure de cire »*, qui se dit morte et qui attend le cercueil qui va l'emporter, semble avoir été conçue pour ôter tout espoir au lecteur.

La Fée salvatrice

Pour ressusciter son pantin, Collodi a dû renouer avec les ressorts classiques du conte. Au début du chapitre suivant, la mystérieuse petite fille s'avère être en fait une *« gracieuse fée »*. Celle-ci dépêche un faucon pour dépendre le malheureux pantin, qui n'était pas tout à fait mort, et un élégant caniche bleu pour le ramener auprès d'elle. Après l'avoir soumis aux diagnostics contradictoires et loufoques de trois médecins peu conventionnels, un Corbeau, une Chouette et le Grillon parlant, la Fée remet Pinocchio sur pied. À peine l'a-t-elle rétabli que le pantin manque à sa résolution de se comporter en bon garçon. Le voilà qui commence à mentir, ce qui se traduit par l'allongement de son nez. Il n'est pas encore l'enfant sage qu'il finira par devenir. Animé par une insatiable curiosité et par un esprit d'aventure rebelle à l'autorité – celle du père, du gendarme, du maître d'école ou du juge –, Pinocchio doit encore, sous la protection avisée de la Fée, traverser de nombreuses épreuves avant que l'un de ses deux tempéraments, celui empreint de mesure et de sagesse, ne finisse par apprivoiser la vivacité du premier.

Un long chemin vers la rédemption

Tel Ulysse rejeté par la tempête alors qu'il était en vue d'Ithaque, Pinocchio fait une mauvaise rencontre alors qu'il allait au-devant de Geppetto : le Renard et le Chat. Toujours attirés par les pièces d'or encore en possession du pantin, ils embobinent Pinocchio en lui resservant la fiction du champ des miracles. Dépouillé des quatre pièces d'or qui lui restaient, il est jeté – c'est la logique même ! – quatre mois en prison par le juge, *« singe de la race des Gorilles »*, auprès duquel il avait eu le toupet de se plaindre. Dans *Pinocchio*, Collodi ne montre pas la justice sous son meilleur jour, pas plus que l'institution scolaire.

Par la suite, sur le chemin qui le mène vers la maison de la Fée, il rencontre un horrible serpent qui le retarde. Alors qu'il veut cueillir quelques grains de raisin pour se nourrir, il tombe dans le piège tendu par le propriétaire de la vigne. Le voilà désormais obligé de faire le chien de garde, tâche dont il s'acquitte fort bien, ce qui lui vaut d'être libéré. De retour, *« la petite maison blanche »* de la Fée a disparu, remplacée par une sinistre dalle de marbre où l'on peut lire : *« ci-gît/ la fillette aux cheveux bleus/morte de chagrin/après avoir été abandonnée/ par son petit frère Pinocchio. »* À la fois grande sœur et mère, la Fée aux cheveux bleus le met à nouveau à l'épreuve.

À la recherche de Geppetto, Pinocchio l'aperçoit dans la barque – le vieil homme s'était mis en tête de retrouver son fils dans le nouveau monde –, mais le pantin ne peut rien faire quand celui-ci est englouti par la mer. Suivent bien d'autres péripéties, racontées avec humour et sens de la repartie, notamment l'escapade au Pays des jouets avec son ami, le petit Lumignon, cancre de mauvais conseil, qui leur vaut d'être tous deux transformés en ânes. Avec l'aide bienveillante de la Fée, il retrouvera Geppetto dans le ventre du fameux requin. Éduqué par l'expérience de la vie plus que par l'école, Pinocchio devient par son mérite, *« un petit garçon comme il faut ! »* et, par le fait, Collodi, son immortel créateur.

Jean Montenot

1. Carlo Collodi, *Les Aventures de Pinocchio* (édition bilingue), Flammarion/GF, 2001. Toutes les autres citations proviennent de cette édition. *2.* Pietro Citati, « Introduzione », *Le Avventure di Pinocchio*, BUR, 2007. *3.* Pietro Citati, *Le Mal absolu. Au cœur du roman du dix-neuvième siècle*, Gallimard/L'Arpenteur, 2009.

EN BREF…

BIO

24 novembre 1826 : Naissance à Florence de Carlo Lorenzini. **1837-1842 :** Études au séminaire de Colle di Val d'Elsa. **1848 :** Il s'engage avec son frère Paolo parmi les volontaires toscans. **1856 :** Il signe pour la première fois sous le pseudonyme de Collodi. Parution d'*Un romanzo in vapore*. **1875 :** Adaptation de contes français et publication de *Giannettino*. **1877 :** Parution de *Minuzzolo*. **7 juillet 1881 :** Premier épisode d'*Histoire d'un pantin* dans le *Giornale per i bambini*. **1883 :** Publication à Florence chez Piatta en un volume des *Aventures de Pinocchio*. **26 octobre 1890 :** Collodi meurt d'une rupture d'anévrisme.

ÉDITIONS & TRADUCTIONS

L'édition de référence, en italien, est celle de Fernando Tempesti, Mondadori, Milan, 1983. En français, outre l'édition bilingue – Carlo Collodi, *Les Aventures de Pinocchio. Le Avventure di Pinocchio*, trad. Isabel Violante, dossier de Jean-Claude Zancarini, Flammarion/GF, 2001 –, on retiendra ces traductions :
La plus ancienne est celle de la comtesse de Gencé (Bibliothèque rose, 1902, rééd. Livre de Poche) ;
Nathalie Castagné, Folio, 1985 et Folio Junior, 1998 ;
Nicolas Cazelles (Actes Sud/Babel 1995) ;
Jean-Paul Morel (Casterman, 2002).
Une adaptation en russe du roman par Alexis Tolstoï a paru sous le titre *Bouratino* (1936) et en français sous le titre *La Petite Clé d'or ou Les Aventures de Bouratino*, Gautier-Languereau, 2007.

COMMENTAIRES & ARTICLES

Gérard Génot, *Analyse structurelle de* Pinocchio, Pescia, 1970.

Jean Perrot, *Pinocchio. Entre texte et image* (colloque), PIE-Peter Lang, 2003.

Pietro Citati, *Le Mal absolu*, Gallimard/ L'Arpenteur, 2009.

Yves Stalloni, « Pinocchio ou les Métamorphoses d'un pantin », *L'École des lettres*, n° 4, 2012-2013.

ADAPTATIONS : CINÉMA/TÉLÉVISION

1911 : *Pinocchio* de Giulio Antamoro (Italie).

1940 : *Pinocchio*, film d'animation de Walt Disney.

1972 : *Les Aventures de Pinocchio* (feuilleton télé) de Luigi Comencini (Italie).

1975 : *Les Aventures de Bouratino* de Leonide Netchaev (URSS).

2002 : *Pinocchio* de Roberto Benigni.

2020 : *Pinocchio* de Matteo Garrone (voir encadré ci-contre).

BRUNO DEWAELE

2020, L'ODYSSÉE DE L'ESPÈCE

La transsexualité n'a pas cours chez les seuls humains, elle concerne aussi les mots. Nombre d'entre eux *(comté, automobile, alvéole…)* ont franchi le Rubicon au cours des siècles, et nos fréquentes bévues dans ce domaine (ah ! ces *soldes* et cet *amiante* que l'on voudrait du féminin, quand nous indiquerions volontiers le chemin inverse à l'*autoroute* et à l'*urticaire* !) ne font qu'accélérer le processus.

Pour ce qui est d'*espèce,* la montée de testostérone est perçue comme récente : y est sans doute pour quelque chose notre propension à stigmatiser le laxisme linguistique de ces temps de décadence ! Pourtant, il n'en est rien. L'avisé Grevisse est là pour nous rappeler que le glissement vers le masculin – toujours considéré, à l'heure actuelle, comme une faute grossière, mais pour combien de temps encore ? – remonte en réalité à plusieurs siècles : Diderot évoquait déjà « *un* espèce de musicien » dans *Le Rêve de d'Alembert,* et Saint-Simon, dans ses *Mémoires,* « *un* espèce de cabinet » !

C'est que, nous explique-t-on, dans tous ces cas où *espèce* est flanqué d'un complément du nom, c'est ce dernier qui retient bien plutôt l'attention du locuteur et, partant, impose indûment son genre : dans les exemples susdits, *musicien* et *cabinet* ont tôt fait de prendre l'ascendant sur un mot qui, par ce qu'il traduit d'approximatif, respire l'évanescence. La preuve en est que, quand suit un verbe, c'est, conformément à la syntaxe cette fois, avec ce complément qu'il s'accorde, et non avec le féminin *espèce* : « Cette espèce d'olibrius s'est ouvertement *moqué* de moi ! »

Grevisse, encore lui, ne trouve rien de scandaleux à cela : *espèce*, justifie-t-il, fonctionne dans ce tour *« plus ou moins comme un adjectif, jusqu'à signifier seulement "quelque chose comme", éventuellement avec une nuance péjorative, ou même jusqu'à servir simplement de renforcement ».*

Dont acte. On n'en remarquera pas moins que, pour officier de la même façon, d'autres mots similaires n'ont pas, eux, jeté leur sexe avec l'eau du bain : il n'est toujours pas d'usage, Dieu des grammairiens merci, de dire que « nous avons été confrontés à *une* genre d'hallucination », encore moins que « *cette* type de réponse nous a paru déplacée » ! Le chanteur Mika a certes fait état, il y a peu sur le plateau de *Quotidien*, d'« *un* sorte de poème », mais il y a gros à parier, en… l'espèce, que l'habitude de parler anglais et la locution *a sort of* y soient pour beaucoup. Il semblerait donc qu'*espèce* paie aussi pour son initiale vocalique, d'autant plus propice à la confusion des genres que, par le biais de l'élision, elle permet de substituer aux explicites *le* ou *la* un *l'* des plus œcuméniques, mais à la longue ambigu !

> D'autres mots n'ont pas, eux, jeté leur sexe avec l'eau du bain

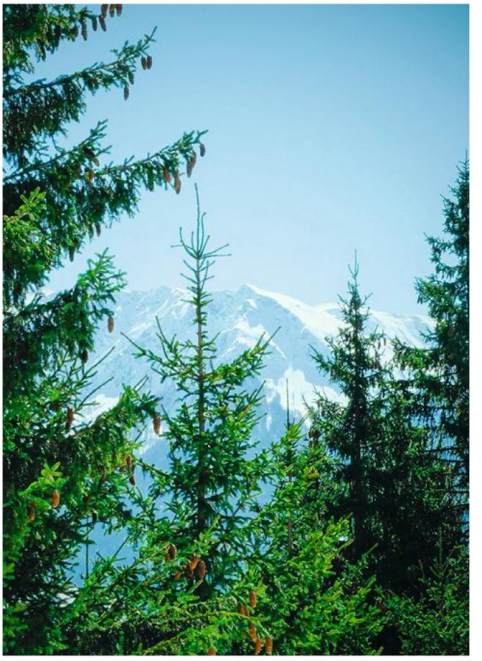
Ce qui est nouveau, c'est qu'aujourd'hui il n'est plus même nécessaire qu'*espèce* soit accompagné d'un complément du nom masculin pour qu'il officialise sa sortie du placard. N'avons-nous pas entendu, sur RTL, une chroniqueuse – bien française, elle – de l'émission *On refait le monde* souligner que les Français, conscients que la récente réforme des retraites était prétexte à faire des économies, ne s'étaient jamais attendus à « *un* espèce de merveille » ? Signe que le nom *espèce* s'est désormais affranchi de ce qui lui fait suite et qu'il a délibérément choisi de tourner mâle…

À quand la confirmation dans ces chambres d'enregistrement que deviennent de plus en plus nos dictionnaires ?

SÉBASTIEN HARDY

LE MOT DU MOIS « pivot »

C'est l'infortuné Bernard – le fondateur de la présente revue – qui a dû pester d'importance ces derniers mois : se voir ainsi rappeler son âge à longueur de gazette n'a rien de folichon, quand bien même notre homme porterait gaillardement le sien ! En ce qui concerne le nom commun, du moins, force est de reconnaître que celui-là avait tout, eu égard à ses origines, pour jeter de l'huile sur le feu que l'on sait. Même si en l'occurrence on n'est sûr de rien (l'étymologie, tout comme la géographie, a ses triangles des Bermudes), il semblerait sensé de le faire remonter au verbe latin *pungere*, « piquer ». Et il n'est que trop vrai que ledit « âge pivot » aura piqué au vif, à commencer par les syndicats ! D'autres pistes, en revanche, devraient être abandonnées à la lumière des événements récents. Un éventuel rapport avec la famille du latin *pupa*, d'abord, lequel désignait la « petite fille » : qui oserait prétendre que les négociations y afférentes se soient révélées une affaire de llettes ? Une accointance, ensuite, avec la *pive* chère à nos Savoyards. Certes, voilà qui apporterait de l'eau au moulin des pessimistes qui vont répétant que, pour nos pensions, ça commence à sentir le sapin. Mais, la pive en question descendant de notoriété publique d'un autre mot latin, *pipa*, « flûte, fre », le chef de l'État aurait tôt fait de répliquer que tout ça, c'est de la pipe !



LE TRUC DU CHAMPION

NE CONFONDONS PAS « BIMENSUEL ET « BIMESTRIEL !

Combien de fois n'hésite-t-on pas sur le sens de *bimensuel* ? L'étymologie a beau être limpide, est-il question de ce qui a lieu « deux fois par mois » ou « une fois tous les deux mois » ? Le plus sûr est de convoquer, devant le tribunal de votre conscience, le *trimestriel* qui, lui, ne laisse pas place au doute : l'aspirant à la retraite ne sait que trop ce que représente un trimestre ! Par mimétisme, c'est donc *bimestriel* qui signifie « une fois tous les deux mois », *bimensuel* couvrant ce qui revient « deux fois par mois ». C'est parce que la chose n'allait pas de soi que des magazines télé opportunistes ont inventé le laid mais futé « quinzomadaire », qu'ont, sans même se boucher le nez, adoubé Larousse et Robert ! Remarquez, en matière d'à-peu-près, il y a pis : à en croire le TLF *(Trésor de la langue française)*, *bisannuel* signifierait à la fois « qui revient tous les deux ans », « qui dure deux ans » (ces deux acceptions renvoyant aussi à *biennal*) et… « semi-annuel », un laps de temps que prenait déjà en charge notre *semestriel*.
Et mois, et mois, et mois, comme chantait (presque) Dutronc ! Où est passée la précision de notre langue réputée cartésienne ?

QU'EST-CE QU'ON MET ?

LE SINGULIER OU LE PLURIEL APRÈS « DES PLUS ?

À quoi aurons-nous dû ces longues semaines de con it social ? à un projet de loi « des plus *contesté* » ou « des plus *contestés* » ? Les deux, mon général ! Aujourd'hui, c'est le pluriel qui a la faveur de nos grammairiens, lesquels considèrent qu'il s'agit d'un projet de loi « parmi les » plus *contestés*. Mais le singulier a eu longtemps ses partisans, qui, voulant voir dans ce tour une variante de superlatif absolu, prétendaient au contraire qu'il n'y avait pas trace de pluriel dans l'idée : à leurs yeux, un Premier ministre des plus déterminés ne serait jamais qu'un Premier ministre « extrêmement » *déterminé*, l'adjectif restant alors au singulier pour s'accorder avec le nom qui précède *des plus*. D'où, en l'espèce, une large tolérance qu'illustre Grevisse dans son *Bon Usage*, et qui ne vous fera défaut que dans deux cas précis : l'invariabilité, d'autorisée qu'elle était, devient seule possible si ce qui se rapporte à l'adjectif est un verbe, une proposition ou un pronom neutre. « Que l'on arrivât à un rapide compromis était des plus *improbable* », « il aurait été des plus *irresponsable* d'y croire ». Mais cela tombait presque sous le sens, non ?

B.MOUREN

UNE BONNE CORRECTION

Vous avez probablement lu cet extrait de *La Dictatrice*, de Diane Ducret, dans le précédent numéro de *Lire*. Las ! depuis lors, neuf coquilles s'y sont glissées. Les repérerez-vous ?

La jeune femme à l'anorack prit la parole. « À l'intérieur, ils décident de notre sort, sans nous avoir consulté, tandis que nous sommes là devant eux ! Comment peuvent-ils nous trahir ainsi ? » Immédiatement, autour d'elle, le silence se fait. Les visages se tournent vers cette voix si sonore qu'elle semble émanner de la bouche d'un géant. Élancée, presque frêle, celle qui prononçait ces mots a l'air distinguée, malgré ses hardes kakies masquant sa féminité. Sa chevelure chataine est tenue attachée en arrière par un chignon, seule une large mêche blonde se détache sur le dessus. Ses yeux bleus, extraordinairement brillants, semblent affamés de questions, et regardent au-dessus de la foule, comme tournés vers un idéal. « Et que voudrais-tu faire ? Ils sont tous-puissants », répond un jeune allemand à l'épaisse moustache impeccablement brossée.

LE BREF... ET SES PÉPINS !

L'abréviation est à la mode et, comme le dit Bernard Cerquiglini, l'époque est à l'apoc(ope) ! Cela ne va pas, orthographiquement parlant, sans un certain arbitraire. Selon nos dictionnaires usuels, lesquels de ces mots sont censés se terminer par une apostrophe ?

A. agrég B. appart C. cafèt D. dissert E. manif F. petit-déj

HORS-SÉRIE LiRE: LES 1 001 EXPRESSIONS PRÉFÉRÉES DES FRANÇAIS

Que signifie « tuer un âne à coups de figues » ? Ou « se croire le premier moutardier du pape » ? Doit-on écrire « dans le coltar » ou « dans le coaltar » ? Et d'où viennent ces formules comme « passer à la casserole », « un vieux loup de mer » ou « à tire-larigot » ? C'est pour répondre à toutes ces questions – et bien d'autres – que *Lire* vous propose un hors-série de plus de 200 pages consacré aux 1001 expressions préférées des Français, actuellement dans les kiosques*. Vous découvrirez, à travers l'histoire et l'explication parfois surprenantes de ces locutions ou tournures variées, toute la richesse de la langue de Molière. Preuve s'il en est que l'inventivité et la poésie des mots peuvent nous permettre d'enrichir notre manière de penser.

* Vous pouvez également commander ce numéro sur notre site : ***lire.fr***

SOLUTIONS

UNE BONNE CORRECTION

– **Anorak**
– sans nous avoir **consultés** (accord du participe passé avec le COD qui précède, à savoir le pronom personnel pluriel *nous*)
– **émaner**
– **élancée** (pas de cédille)
– **kaki** (invariable quand il s'agit de l'adjectif de couleur)
– **châtaine**
– **mèche**
– **tout-puissants**
– **jeune Allemand** (majuscule puisqu'il s'agit ici du nom).

LE BREF... ET SES PÉPINS !

Réponses C *(cafèt)* et **F** *(petit-déj)*, si l'on en croit le Petit Robert. Le Petit Larousse se montre moins enthousiaste quand il s'agit de recenser ces formes abrégées : on n'y trouve que *manif*.

Solution

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	N	E	R	V	E	U	S	E
2	I	R	R	E	S	O	L	U
3	D	A		R		C	E	P
4	I	D	A		E		E	H
5	F	I	L	A	T	U	R	E
6	I	C	O	N	E	S		M
7	C	A	P	E	T		P	I
8	A	T	E		E	R	O	S
9	T	I	C	S		O	T	A
10	I	O	I			M	E	T
11	O	N	E		R		N	I
12	N			H	O	C	C	O
13	S	P	E	C	I	M	E	N

DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES PAR JACQUES PERRY-SALKOW

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

« Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves »

Tes ots de soies offertes volent dans un somme

William Shakespeare, *La Tempête*, 1623

« L'essentiel me paraissait d'être à chaque phrase aussi honnête que possible. Je voulais écrire un texte complètement exposé. Ne rien cacher. »

Paul Auster

Pas l'auteur

L'Invention de la solitude, 1982, traduit de l'américain par Christine Le Bœuf, Actes Sud, 1993

« Vous croyez savoir ce que c'est qu'une girafe, vous ne vous en doutez même pas. »

(Alphonse Allais)

L'Ombre de la girafe

Formidable galère

Éric Poindron, *L'Ombre de la girafe. Voyage au long cou*, Bleu autour, 2018

Emil Cioran

L'acrimonie

Fenêtre sur le Rien et *Divagations*, deux inédits traduits du roumain par Nicolas Cavaillès, Gallimard/Arcades, 2019

La Marianne républicaine

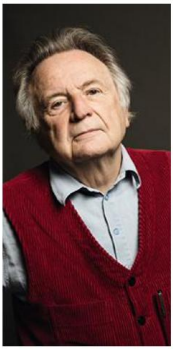
Elle n'a ni beau parc ni mari

Michel Onfray, *Grandeur du petit peuple*, Albin Michel, 2020

La planète, c'est pas le platane.

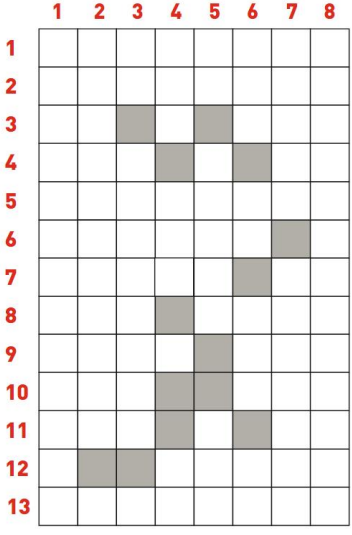
Cela a été dit maintes fois. « Assez de discours, des actes ! »

Régis Debray, *Le Siècle vert. Un changement de civilisation*, Gallimard, 2020



F. MANTOVANI/GALLIMARD

LES MOTS CROISÉS PAR JEAN-PIERRE COLIGNON



Horizontalement

1. A de bonnes reprises. **2.** À la croisée des chemins, ne sait quelle voie prendre. **3.** Affirmation à l'Oural comme à l'écrit. Pied tordu. **4.** Mont de Zeus ! Interjection. **5.** Parcours à suivre. **6.** Représentations faites sur des planches. **7.** Tête de dynastie. Entre trois et quatre. **8.** De droite à gauche, organisation indépendantiste. Porteur d'arc et de carquois. **9.** Mouvements à répétition. Fis une soustraction. **10.** Parties de loisirs. Petit nom pour un grand musée. **11.** Un anglais. Conjonction. **12.** Porte-plumes d'Amérique du Sud. **13.** Doit donner l'exemple.

Verticalement

1. Se font petit à petit. **2.** Suppression totale. **3.** Phonétiquement : divaguèrent. Supprime les épis. **4.** Proie pour l'ombre. Quali e un garçon bouché. Sigle pour certains tirages. **5.** Préposition. Privé de son chef. C'est un bleu. **6.** En un certain sens, sous chef. Habitudes. Tzigane selon certains, ou manouche pour d'autres. Romains. **7.** Sont bien vrais de bas en haut. Instrument à corde. **8.** Obtenue par des mots doux.

Pour une édition-monde

La majorité des livres sont publiés dans des langues parlées en Europe, pourtant il en existe plus de 7 000 à travers le monde. Que fait le secteur de l'édition française pour faire vivre les langues minorées ? Coordinateurs d'un titre* de la collection « Bibliodiversity » sur le sujet, Nathalie Carré et Raphaël Thierry répondent à nos questions.

Quelles sont les différentes langues minorées en France ?

• **Nathalie Carré** & **Raphaël Thierry.** La notion de « minoration » est toujours relative, pour ce qui est de la dénomination officielle des « langues de France ». Celle-ci recouvre les langues régionales, celles des Outre-mer, mais aussi les langues non territoriales parlées sur le territoire (l'arménien, l'arabe, le yiddish, etc.).

Quelle est la place qu'elles occupent dans l'édition française ?

• **N.C.** & **R.T.** Si l'on s'intéresse aux grandes maisons d'édition françaises, cette place est très réduite, voire quasi inexistante : ces dernières publient uniquement en français et même les traductions des langues minorées sont peu nombreuses (Actes Sud traduit par exemple du corse, Gallimard ou Christian Bourgois, les écrivains basques Kirmen Uribe ou Bernardo Atxaga). C'est plutôt dans les « marges » que l'on s'intéresse aux langues moins représentées : en France, une maison indépendante comme Vents d'ailleurs a publié en créole *Déza* de l'Haïtien Frankétienne ; Zulma coédite une collection en wolof, « Céytu », avec l'éditeur canadien Mémoires d'encrier. Les maisons d'édition qui proposent un catalogue véritablement centré sur les langues minorées sont généralement de petites structures régionales, souvent des associations très militantes – Albiana pour le corse, Fédérop pour l'occitan mais il en existe bien d'autres… En n, les revues et des sites dédiés sur Internet jouent également un rôle important. Nous sommes en tout cas sur une édition de niche.

Existe-t-il cependant une tendance à mieux représenter les langues ?

• **N.C.** & **R.T.** L'édition jeunesse est sans doute le secteur le plus ouvert à la multiplicité des langues. Les éditions Auzou proposent ainsi des traductions des ouvrages de son héros *P'tit Loup* en chti, breton, alsacien, créole martiniquais, guadeloupéen, guyanais. Didier jeunesse, avec ses albums de comptines, permet de lire et d'écouter des langues minorées de France ou d'ailleurs. Malgré cela, la route est encore longue avant qu'un nouveau Frédéric Mistral, Prix Nobel 1904 de littérature pour son œuvre en provençal, ne surgisse à nouveau. Mais des écrivains reconnus publient en langue minorée. Leur rayonnement permet de mettre en lumière le corse (Marcu Biancarelli), le créole (Frankétienne, Lyonel Trouillot), le basque (Bernardo Axtaga) et même le kikuyu puisque le Kényan Ngugi wa Thiong'o, régulièrement cité comme auteur potentiellement nobélisable, écrit ses ctions dans cette langue.

Propos recueillis par G.M.

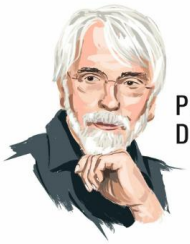
* *Langues minorées*, coordonné par Nathalie Carré et Raphaël Thierry, collection AIEI-Double ponctuation/Bibliodiversity, 192 p., 20 € en version papier, 10 € en version numérique.

Pour commander : ***double-ponctuation.com***, ***alliance-editeurs.org*** ou en librairie.

LA SAISON AFRICA 2020 en France du 1er juin à mi-décembre

La programmation de cette saison organisée par l'Institut français n'est pour l'heure pas encore détaillée. Mais l'ambition de la commissaire générale, l'architecte sénégalaise N'Goné Fall, promet un rendez-vous immanquable. Qu'est-ce qu'Africa2020 ? Un dialogue avec 54 États du continent africain, impulsé par le président Macron. L'objectif est de présenter au public les points de vue de la société civile africaine et de sa diaspora sur les grands enjeux du XXIe siècle. Et changer notre regard sur l'Afrique. Le spectacle vivant, la littérature, le cinéma mais aussi les sciences, la gastronomie, l'architecture et les sports seront au programme d'Africa2020. La saison sera organisée autour de cinq thèmes – « Oralité augmentée », « Économie et fabulation », « Archives d'histoires imaginaires », « Fiction et mouvements (non) autorisés », « Système de désobéissance » – que chaque projet culturel ou scienti que interprétera à sa façon. Comment mieux redistribuer les richesses ? Que signi e l'identité aujourd'hui ? Les pays d'Afrique de l'Ouest, au sein de la Cedeao ont, par exemple, voté le remplacement de la carte nationale d'identité par une carte régionale, interrogeant par là même le concept de frontière. La politique se fait-elle dans un parti ou dans la rue ? Considérer d'autres manières de voir des dé s qui se posent dans le monde entier, c'est tout l'intérêt de cette programmation que l'on a hâte de découvrir. **G.M.**

GETTY



PHILIPPE DELERM

C'EST QUE DU BONHEUR

Bien sûr, on sait que cela veut dire « C'est un pur bonheur, c'est absolument du bonheur ! », mais on ne peut s'empêcher d'entendre aussi « C'est seulement du bonheur ! », et c'est toute l'équivoque de ces mots-là. Le *que* adverbial joue un grand rôle dans cette idée de restriction. Mais tout autant, et de manière plus inattendue, l'article partitif *du.* Du bonheur. Un bonheur que l'on pourrait donc couper en tranches ou en morceaux. Voilà, ça fait une livre de bonheur, y a un peu plus, je laisse ?

En fait, l'utilisation récurrente de la phrase « C'est que du bonheur » finit par entamer la place même qu'avaient fini par tenir dans l'inconscient de chacun les mots *le bonheur.* Chercher *le bonheur* et chercher *du bonheur* sont deux concepts antinomiques. Dans le premier cas, la fragilité liquide de l'article, son essence grammaticale d'article défini donnent au bonheur sa singularité, son immensité résolue, presque mélancolique à l'avance dans l'idée d'affronter les difficultés du destin.

Au XVIII^e^ siècle, on disait que le bonheur était une idée neuve en Europe. C'est vrai, à une époque où la plupart des humains s'étaient résignés à ce que la vie ne soit qu'une vallée de larmes à traverser pour atteindre un au-delà consolateur, on ne voulait pas le bonheur. Ils étaient parfois traversés par la joie, et le jaillissement vertical de ces trois lettres avait à voir avec le divin, comme dans le tire de Bach *Que ma joie demeure* – mais, même dans ce cas-là, le langage tâtonne – *Jesus bleibet meine Freude,* cela veut plutôt dire « Jésus demeure ma joie », et non « que ma joie demeure ».

Le mot français *bonheur* était un faux ami du mot français *joie*. *Bonheur* a pris toute son ampleur quand la consonne *b,* balbutiante, hésitante, a débouché sur la longueur voilée du *heur,* quand un accord avec les choses de l'ici-bas, les courbes de la planète, est devenu le bien souhaitable, une sorte de luxe douloureux. *Joie* est resté pour la transcendance, le décollage, l'extase. Et puis sont venus d'autres mots, avec des connotations philosophiques, religieuses ou parfois presque physiologiques différentes : harmonie, équilibre, zénitude, paix. La mode du *feel-good* brasse et vend à l'envi toutes ces idées, et les mâtine de *plaisir.* Cela traduit une inquiétude similaire, et aussi sans doute un immense *feel-bad.*

> Un accord avec les choses de l'ici-bas est devenu le bien souhaitable

On dit donc « c'est que du bonheur ». On réserve quand même la phrase à des moments privilégiés, souvent chargés d'une consistance affective. Partager avec ses enfants une activité sportive, ou bien quelques instants d'intimité confiante, c'est du bonheur, incontestablement. Mais si l'on éprouve le sentiment, on ressent davantage encore la nécessité de l'estampiller, de le composter avec ces mots, comme s'il y avait une sorte d'urgence essoufflée à le reconnaître pour soi, mais en prenant les autres à témoin. C'est comme une méthode Coué qui dirait : j'ai choisi le bon chemin, n'est-ce pas ? Tout le monde veut du bonheur. Ceux qui préfèrent le bonheur sont un peu plus silencieux.

SÉBASTIEN HARDY

L'enrhumé

Dans la rubrique « Pour finir », **Félicien Marceau** (de l'Académie française) se penche sur l'importance du rhume dans l'œuvre de Georges Simenon. Atchoum !

« De l'épilepsie à la crise de nerfs (on se souvient du personnage de la mère dans *Pedigree*), Simenon a beaucoup parlé des maladies, de leurs symptômes, toujours décrits avec la dernière précision, et de leurs effets sur le comportement des personnages. Le rhume est moins grave. Il n'alite pas, il n'est pas une coupure dans la vie. L'enrhumé continue à vaquer. Pourtant, entre lui et le reste du monde, ce rhume installe une amorce de distance, comme une ouate, comme une brume.

[…] Dès lors, erré-je si, dans ce rhume, en le comparant, révérence gardée, à ce bref sursaut dans l'océan que nous montre la télévision à chaque essai nucléaire, si, dans ce rhume, dis-je, je vois le signe avant-coureur, le premier symptôme, le remous à la surface ou même l'approche de ce mal plus redoutable, de ce malaise des profondeurs, de cette inaptitude à vivre, de cette angoisse, de cette anxiété dont pâtissent beaucoup des personnages de Simenon, solitaires, enfermés dans leur solitude, aventurés dans un monde dont ils n'ont pas les clés, ne sachant comment s'expliquer ou s'expliquant à grand-peine. (Une expression revient plusieurs fois : "c'était plus compliqué".) Ces villes, ces rues, ces paysages ruraux ou exotiques que Simenon recrée chaque fois avec tant de précision, on a parfois l'impression que, par un curieux phénomène, il est le seul, lui, Simenon (et le lecteur) à les voir tandis que ses personnages, eux, même s'ils en subissent l'influence, ne les voient pas, qu'ils les traversent ou les longent sans y trouver secours ni issue, ou même ne les cherchant pas, volonté abolie, passion éteinte, pour aboutir en n, quand tombe la nuit, aux seuls amis de tous les hommes, les patrons de bars et les putes.

Ce n'est pas, s'entend, qu'un des aspects de l'univers de Simenon. Dans d'autres de ses romans, nous verrons des hommes, des femmes, moins radicalement renvoyés à leur expression primitive et une volonté qui reprend quelques-uns de ses pouvoirs (souvent, il est vrai, pour des entêtements de chèvre).

Là, en revanche, où cette volonté réapparaît avec force, c'est chez Simenon lui-même, dans cette coulée continue de sa création, dans la musculature qui la soulève, dans ce style qui marche droit devant lui et, visiblement, sans se préoccuper si, de temps en temps, il trébuche. De ce style, le plus simple est de dire qu'il est imperturbable. »

F.M.

AU SOMMAIRE

Un large **dossier** consacré à Madame de Sévigné, à l'occasion des 300 ans de sa disparition ; une évocation du **Salon du livre** mettant à l'honneur les États-Unis ; l'**univers** de Mario Vargas Llosa ; des **extraits** d'*Un homme disparaît* de J.-B. Pontalis, de *Notre jeu* de John Le Carré et d'*Othello* de Shakespeare ; l'actualité des **Dicos d'or**…

LA RÉPONSE

« Les journalistes me font rigoler. Ils me demandent comment j'explique mon succès. C'est comme demander à une dame : comment expliquez-vous que tous les hommes vous adorent ? "Mais parce que je suis belle !" Je devrais répondre : "Mais parce que mes romans sont beaux !" »

Umberto Eco répondant à une question de Michel Arseneault autour de l'engouement des lecteurs pour les ouvrages de l'auteur du *Nom de la rose*.

LA POLÉMIQUE

« Pauvres intellectuels ! Qu'ils se bornent à bâtir leur œuvre, hors des contingences politiques et des remous du siècle, et on leur reprochera de se laver les mains, tel Pilate ; qu'au contraire, infiniment plus nombreux, ils retroussent leurs manches et viennent se colleter avec les grands problèmes de leur temps, et on stigmatisera leurs mains sales… […] Un intellectuel italien, Daniel Salvatore Schi er, vient de distinguer, dans *La Dérive d'une caste* (L'Âge d'homme), entre les intellectuels, qu'il admire (Camus, Malraux), et les intellos, qu'il méprise (tout particulièrement Bernard-Henri Lévy) ; l'intello serait donc à l'intellectuel ce que le politicien est à l'homme politique. »

Guy Rossi-Landi, dans un article intitulé « Où sont passés les intellectuels ? »

LA CRITIQUE

JUBILATIONS VERS LE CIEL
de Yann Moix

« Ce premier roman d'un jeune écrivain de 27 ans mérite bien son titre. Car cette version pop des confessions d'un enfant des années 1970 est purement et simplement "jubilatoire". Tout commence par un coup de foudre sous un préau. Nestor, 10 ans, tombe amoureux fou d'Hélène, qui le repousse. C'est aussi la meilleure partie du livre. Moix excelle dans l'évocation nostalgique des années Kickers et sous-pull vert pomme. Ensuite viennent les choses sérieuses. Les enfants ont grandi. Nestor parvient enfin à séduire la belle Hélène. D'où une série de séquences sexuelles nettement moins réussies. Moix n'est pas Miller et cette épreuve de l'érotisme n'est guère convaincante. Peu importe… Car *Jubilations vers le ciel* est un dépucelage littéraire accompli dans la joie. »

Carole Vantroys

COMMUNIQUÉ

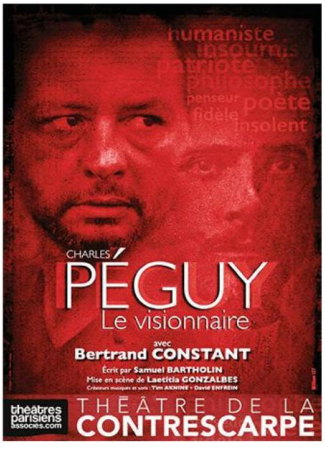
3 SPECTACLES À SAVOURER au Théâtre de la Contrescarpe

Niché en plein cœur du quartier latin, le Théâtre de la Contrescarpe met les auteurs à l'honneur. Voici trois pépites, saluées par la critique.

Le spectacle *« Je m'appelle Erik Satie comme tout le monde »* conte la vie du génial et fantasque compositeur des Gymnopédies.

Le parcours romanesque d'Erik Satie, homme libre et musicien avant-gardiste, a inspiré une fiction surprenante, drôle, musicale et esthétique… On y découvre son histoire, ses fantaisies et on y croise le tout-Paris artistique de l'époque : Ravel, Picasso, Ravel, Debussy, Cocteau…

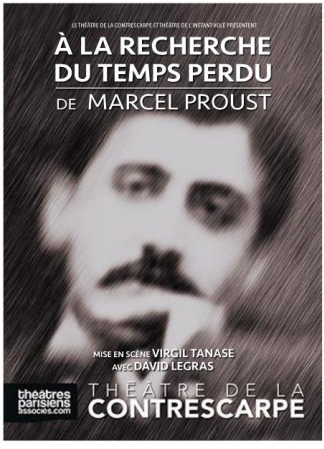
« Virtuosité, humour. Coup de génie ! » **RADIO CLASSIQUE** / *« Un véritable enchantement théâtral. »* **L'EXPRESS**



Premier spectacle biographique, *« Charles Péguy le visionnaire »* retrace le destin extraordinaire de l'écrivain et poète.

Au fil de cet excellent seul en scène, Bertrand Constant incarne de nombreux personnages pour retracer les épisodes marquants de la courte vie de Charles Péguy : son enfance, sa foi, les Cahiers de la Quinzaine, l'a aire Dreyfus, le socialisme, la guerre…

« Instructif et intéressant. Bonne porte d'entrée vers Charles Péguy. » **LA CROIX**
« Fascinant ! À voir. » **OUEST FRANCE**



Les images du souvenir, assemblées à la façon d'un puzzle merveilleux, ouvrent une porte inédite sur le chef-d'œuvre de Proust.

Réalisée à partir d'extraits de *À la recherche du temps perdu*, cette adaptation est d'une éclatante cohérence…

« Une réussite parachevée par l'interprétation envoûtante de David Legras, qui nous emmène sur le chemin sinueux des souvenirs à la rencontre de la duchesse de Guermantes ou d'Albertine. Un plaisir rare au goût aussi savoureux que celui d'une petite madeleine. » **TÉLÉRAMA**

Théâtre de la Contrescarpe - 5, rue Blainville 75005 Paris
Réservations : 01 42 01 81 88 - Programmation détaillée : www.theatredelacontrescarpe.fr

GÉRARD OBERLÉ

LA FOIRE AUX VANITÉS

Pour connaître la vie sociale d'une époque, mieux vaut s'adresser aux romanciers qu'aux historiens. Au XIXe siècle, la peinture de mœurs, les couleurs locales et les intrigues sont devenues la véritable raison d'être du roman. Ceux publiés en France après 1820 instaurent un genre nouveau dont on attribue généralement la paternité à Balzac. Mais en 1824, alors que le jeune Balzac bricolait toujours des récits gothico-frénétiques sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, paraissait chez l'éditeur Ladvocat *Monsieur le Préfet,* un ouvrage en quatre petits volumes présentant tous les symptômes avant-coureurs du roman balzacien typique. L'auteur anonyme, un certain Étienne-Léon de Lamothe-Langon, était de treize ans l'aîné de Balzac.

Le préfet *« offre des traits trop fortement caractérisés pour avoir pu échapper aux regards de l'observateur: nul néanmoins encore ne s'est occupé à le peindre en pied »,* dit le romancier dans sa préface avant de relever le défi en pionnier. Sa fonction, une sinécure inventée par Bonaparte Premier consul, date de 1800. Les Parisiens n'ont guère l'occasion d'examiner Monsieur le Préfet. À peine l'ont-ils croisé dans un salon, *« par conséquent, ils n'ont pas deviné que ce petit soleil, placé au centre de son tourbillon, y acquerrait une certaine importance.* [...] *Là, il existe en manière de vice-roi, il a ses ministres, ses grands dignitaires et aussi ses ennemis ».*

L'intrigue est assez ténue: le préfet d'un département est destitué. Il part, dédaigné par ses anciens amis, obligés et admirateurs. M. Girmel, qui le remplace, est un ancien préfet du même département, lui aussi méprisé au moment de sa disgrâce, mais accueilli avec enthousiasme à son retour. Lamothe-Langon mène son récit à la façon d'une tragicomédie à tiroirs. On suit la famille du préfet lors de ses visites officielles dans toutes les maisons de la ville – aristocratiques, bourgeoises et plus modestes –, une tournée pittoresque et mouvementée qui donne une peinture mordante de tous les niveaux de la société provinciale sous Charles X. Les galanteries préfectorales, les épisodes burlesques de la vie sentimentale de Girmel, les menées de sa présomptueuse moitié, une virago ultra-légitimiste, les intrigues matrimoniales (un fils et une fille à caser), les prétentions littéraires du préfet qui fonde une académie où seuls sont admis les membres de la noblesse, du clergé et quelques hauts fonctionnaires, des conspirations électorales, des caquetages de femmes, des intrigues de bureau, des influences secrètes…, autant de tableaux de mœurs, de peintures de caractères d'une scrupuleuse vérité.

De nombreux propos rapportés dans le livre sont suivis de la mention « historique ». Lamothe-Langon fut préfet de l'Aude pendant les Cent-Jours. L'exactitude de ses peintures fit du chambard. Des préfets, croyant se reconnaître dans Girmel, ont protesté, et l'ouvrage obtint un succès de scandale agaçant quelque peu Stendhal, qui raille: *« Un admirable sujet, gâché par un écrivain incapable d'en tirer parti. »* Mais la plupart des critiques de l'époque ont salué le roman comme un chef-d'œuvre de finesse, d'une vérité extrême, *« une vérité qui fait peur »* (*La Pandore,* décembre 1824). Dans *Étienne-Léon de Lamothe-Langon et le Roman populaire français de 1800 à 1830,* Richard Switzer estime que *« pour le lecteur moderne* Monsieur le Préfet *a gardé tout son intérêt à la fois comme roman et comme ouvrage important dans l'histoire littéraire ».* Lamothe-Langon (1786-1864) a publié près de cent cinquante volumes, des poèmes, des romans noirs, des romans populaires, des livres historiques bidonnés, des chroniques… Quand la mode fut aux mémoires historiques, il a commis une quinzaine de faux, parmi lesquels des Mémoires de la comtesse du Barry, de Gabrielle d'Estrées, de Louis XVIII, de Sophie Arnould. Né un 1er avril, ce mystificateur bénéficie de circonstances atténuantes!

Épuisé, il déposa la plume en 1844, tomba progressivement dans l'oubli et vivota misérablement près du Jardin des Plantes avant de mourir dans la misère le 24 avril 1864.

> Une peinture mordante de la société provinciale

SÉBASTIEN HARDY

INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Nelly Alard	*La vie que tu t'étais imaginée*	Gallimard	67	★★★☆☆
Jean-Pierre Andrevon	*Anthologie des dystopies*	Vendémiaire	88	★★★☆☆
Bartabas	*D'un cheval l'autre*	Galllimard	30	★★★☆☆
Tonino Benacquista	*Toutes les histoires d'amour ont été racontées*	Gallimard	66	★★☆☆☆
Daniel Blancou	*Un auteur de BD en trop*	Sarbacane	79	★★★★☆
Roberto Bolaño	*Œuvres complètes*	L'Olivier	74	★★★★★
Antoine Boulant	*Saint-Just. L'archange de la Révolution*	Passés Composés	86	★★★☆☆
Martin Caparros	*Tout pour la patrie*	Buchet-Chastel	75	★★★☆☆
Hannelore Cayre	*Richesse oblige*	Métailié	58	★★★★☆
Jean-Luc Chappey	*Le Révolution des sciences*	La Librairie Vuibert	90	★★★☆☆
Éric Chevillard	*Monotobio*	Minuit	66	★★★☆☆
Frédérique Clémençon	*Les Méduses*	Flammarion	67	★★★☆☆
Loïc Clément & Marie-Aude Murail	*Miss Charity*	Rue de Sèvres	78	★★★☆☆
Alain Cugno	*Jean de la Croix ou le Désir absolu*	Albin Michel	33	★★★★☆
Elizabeth Day	*L'Art d'échouer*	Belfond	84	★★★★★
William Gibson	*Périphériques*	Au diable vauvert	69	★★★☆☆
Henri Godard	*Céline et Cie*	Gallimard	88	★★★☆☆
Camilla Grebe	*L'Archipel des larmes*	Calmann-Lévy	69	★★★★☆
Loïc Hecht	*Le Syndrome de Palo Alto*	Léo Scheer	68	★★☆☆☆
Greer Hendricks & Sarah Pekkanen	*Anonymat garanti*	Presses de la Cité	76	★★☆☆☆
Stéphanie Hochet	*Paci que*	Rivages	66	★★★☆☆
Marcela Iacub	*En couple avec moi-même*	Léo Scheer	85	★★★☆☆
Olivers Je ers	*Le Destin de Faust*	Kaléidoscope	78	★★★★★
Esther Kinsky	*Le Bosquet*	Grasset	75	★★★★☆
Julia Kristeva	*Dostoïevski*	Buchet-Chastel	88	★★☆☆☆
Cécile Ladjali	*La Fille de personne*	Actes Sud	67	★★★★☆
Manu Larcenet	*Thérapie de groupe (t. 1). L'étoile qui danse*	Dargaud	79	★★★☆☆
Jean-Pierre Lebrun	*Un immonde sans limite*	Érès	89	★★★☆☆
Roland Lehoucq	*Pourquoi le Soleil brille ?*	Humensciences	90	★★★☆☆
Sabri Louatah	*404*	Flammarion	68	★★★☆☆
Alberto Manguel	*Monstres fabuleux*	Actes Sud	88	★★★★☆
Anaïs Nin	*L'Intemporalité perdue et autres nouvelles*	Nil	76	★★★☆☆
Christine Orban	*Est-ce que tu danses la nuit…*	Albin Michel	55	★★★☆☆
Delia Owens	*Là où chantent les écrevisses*	Seuil	76	★★★☆☆
Richard Lloyd Parry	*Dévorer les ténèbres*	Sonatine	77	★★★★★
Frédéric Paulin	*La Fabrique de la terreur*	Agullo	69	★★★☆☆
Benoît Philippon	*Joueuse*	Les Arènes/EquinoX	60	★★★☆☆
Ksawery Pruszynski	*Espagne rouge*	Buchet-Chastel	87	★★★☆☆
Ayn Rand	*Philosophie pour vivre sur la Terre*	Les Belles Lettres	89	★★★★☆
Claire Renaud	*Une Ile de perdue… c'est une Ile de perdue*	Sarbacane	78	★★★★☆
Emmanuelle Richard	*Les Corps abstinents*	Flammarion	85	★★★☆☆
Pierre Rosanvallon	*Le Siècle du populisme*	Seuil	86	★★★★☆
Jean Rouaud	*L'Avenir des simples*	Grasset	61	★★★☆☆
Bernard Rougier (dir.)	*Les Territoires conquis de l'islamisme*	PUF	87	★★★★☆
Isaac Bashevis Singer	*Le Charlatan*	Stock	76	★★★☆☆
Leïla Slimani	*Le Pays des autres. La guerre, la guerre, la guerre*	Gallimard	50	★★★★★
David Szalay	*Turbulences*	Albin Michel	75	★★★★☆
Bastien Vivès & Martin Quenehen	*Quatorze juillet*	Casterman	79	★★★★☆

Jean-Benoît Dunckel

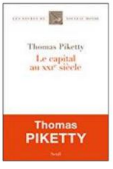
MEMBRE DU JURY DU DERNIER FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE GÉRARDMER, L'EX-MEMBRE DU DUO AIR VIENT DE SIGNER COUP SUR COUP PLUSIEURS BANDES ORIGINALES DE FILM, DONT CELLE DU DOCUMENTAIRE *LE CAPITAL AU XXIe SIÈCLE**, D'APRÈS THOMAS PIKETTY. ENTRE HISTOIRES PARANORMALES ET ESSAIS HISTORIQUES, RETOUR SUR QUELQUES LIVRES AYANT JALONNÉ SON PARCOURS.

« **Boris Vian** compte beaucoup pour moi, car il a su lier musique et littérature. J'ai accompagné divers interprètes qui reprenaient des classiques de la chanson française. C'est ainsi que je me suis lié d'amitié avec un artiste ayant imaginé un spectacle uniquement fondé sur des titres de Vian. J'ai alors découvert toute la richesse de son répertoire et de ses livres – outre *L'Écume des jours*, il faut relire le plus méconnu *Les morts ont tous la même peau*. Je me souviens aussi de ses poèmes, très érotiques, très fous aussi. »

« J'ai été très marqué par l'une des *7 histoires de Lucky Luke*, "Sonate en colt majeur". L'homme qui tire plus vite que son ombre est dans un saloon où un pianiste joue, dans le brouhaha général. Le rêve de ce dernier serait de se produire à Broadway, avec ses versions de grands classiques. Grâce au célèbre cow-boy, cela finit par se produire. Problème : il est soudain paralysé par le trac. Mais **Lucky Luke** a une idée : il surgit sur scène avec Jolly Jumper, causant un bazar sans nom dans la salle et, soudain, l'instrumentiste réussit enfin à jouer. »

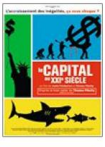
« Le fantastique et le merveilleux m'attirent depuis bien longtemps. Alors qu'une professeur de français m'avait demandé de faire un exposé, je me souviens avoir choisi *Le Horla* de **Guy de Maupassant**. Une histoire définitivement terrifiante sur la folie, et de plus magnifiquement écrite. J'adorerais également composer une musique pour accompagner *Dune* de Frank Herbert, dont l'adaptation de David Lynch, avec ses effets psychédéliques et son thème signé Brian Eno, est bien plus intéressante qu'on ne le dit. »

« J'aime beaucoup les livres de **Michel Houellebecq**, avec une préférence pour *Les Particules élémentaires*, *Soumission* et *Sérotonine*. Malgré son Goncourt, *La Carte et le Territoire* m'a laissé de glace… Récemment, je me suis plongé avec enthousiasme dans *Sapiens* de Yuval Noah Harari. Grâce à l'auteur, j'ai appris énormément sur les sociétés préantiques et sur la "révolution agricole". »



« Pour l'adaptation en documentaire du livre de **Thomas Piketty** *Le Capital au XXIe siècle*, je me suis plutôt basé sur le film en cours. Car j'ai dû travailler avec un résultat proche du montage final, mais pas encore peaufiné. Le réalisateur, Justin Pemberton, m'a aidé en me précisant exactement ce qu'il attendait de moi, l'ambiance qu'il désirait. Ce qui m'a vraiment fait comprendre ce qu'était la musique de film ; moi qui faisais, jusqu'ici, de la pop adaptée à l'écran… »

Propos recueillis par Baptiste Liger



* *Le Capital au XXIe siècle* de Justin Pemberton et Thomas Piketty (en salles le 18 mars – album disponible prochainement chez Prototype Records). À noter aussi la sortie de *Poissonsexe* d'Olivier Babinet (en salles le 1er avril).

AKATRE

RETROUVEZ TOUS LES ANCIENS NUMÉROS DE LiRE: SUR

www.lire.fr

Suivez-nous sur

QUAND ON AIME LIRE, ON A BESOIN DE LIRE

QUAIS DU POLAR

LITTÉRATURE CINÉMA
ENQUÊTE URBAINE
SÉRIES TV

VEND 3
SAM 4
ET DIM 5
AVRIL 2020

FESTIVAL INTERNATIONAL
LYON / 16E ÉDITION

extra l'agence.

LA M TROPOLE DE LYON, PARTENAIRE DE QUAIS DU POLAR

GRANDLYON
la métropole